AV

RO

DE

CAP

AUX

LES
AVANTURES
DE MONSIEUR
ROBERT CHEVALIER,
DIT
DE BEAUCHÈNE,
CAPITAINE DE FLIBUSTIERS
dans la nouvelle France.

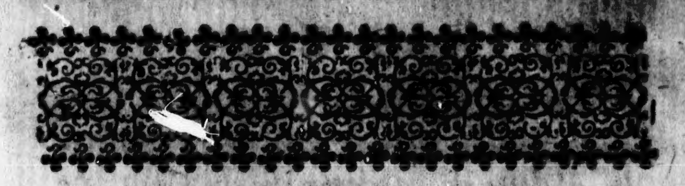
Rédigées par M. LE SAGE.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
M. DCC. XXXIII.



TABLE

DES ARGUMENS du second Tome.

LIVRE QUATRIE'ME.

Suite de l'Histoire du Comte de Monneville.

PAr quelle voiture Monneville se rendit de Paris à la Rochelle où il s'embarqua pour Quebec. Ce qui se passa dans le Vaisseau sur la route. De quelle maniere on marie en ce Pays-là les filles & les garçons qu'on y envoye de France pour peupler la colonie. Par quelle adresse Monneville & une Demoiselle de Paris éviterent ce mauvais sort. Ce jeune homme obtient un employ par le crédit d'un Pere Recolet qui lui rend encore d'autres services. De quelle façon Mademoiselle du Clos & lui vivoient au Fort & dans l'Habitation que le Commandant avoit aux environs. Ils se séparent à l'amiable. Comment cette Demoiselle devint Sakgame ou Souveraine d'un quartier des Hurons. Description de son Ha-

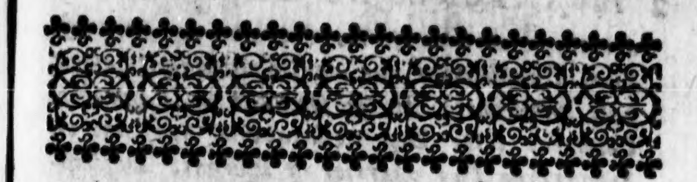
LIVRE CINQUIE'ME.

Suite de l'Histoire du Comte de Monneville.

neville le quitte pour aller faire un voyage au Ménil, où il a été élevé dans son enfance, dans le dessein d'y voir sa Nourrice, & de tirer d'elle des éclaircissemens sur sa naissance. Il achete la Terre du Comte de Monneville son pere. Il va au Château du Ménil où il revoit la Baronne & Lucile, & après quelques conversations avec ces Dames, il se fait entre eux une reconnoissance. La Baronne lui apprend qu'il est son fils. Ensuite il épouse Lucile. Le Chevalier vient à ses Nôces, qui sont à peine achevées, que ces deux Cavaliers se préparent à partir pour le Canada, dans l'intention d'y aller chercher Mademoiselle du Clos. Ils arrivent à Quebec, & vont à Montreal, où après mille perquisitions, ils apprennent que cette Sakgame des Hurons a perdu la vie au grand regret de ces Sauvages. Enfin, Monneville & son ami s'étant rembarquez pour revenir en France, sont attaquez & pris par les Anglois qui les menent à Boston dans la Nouvelle Angleterre. Là ils sont vendus comme des Esclaves à un Capitaine qui les achete pour les revendre; mais Beauchêne & ses Compagnons rencontrent le Vaisseau de cet Officier. Ils s'en rendent maitres, & par-là Monneville & le Chevalier sont tirez d'esclavage.

TABLE

LIVRE SIXIE'ME.



LES AVANTURES DU CHEVALIER DE BEAUCHÊNE.

LIVRE QUATRIE'ME.

Suite de l'Histoire du Comte de Monneville.

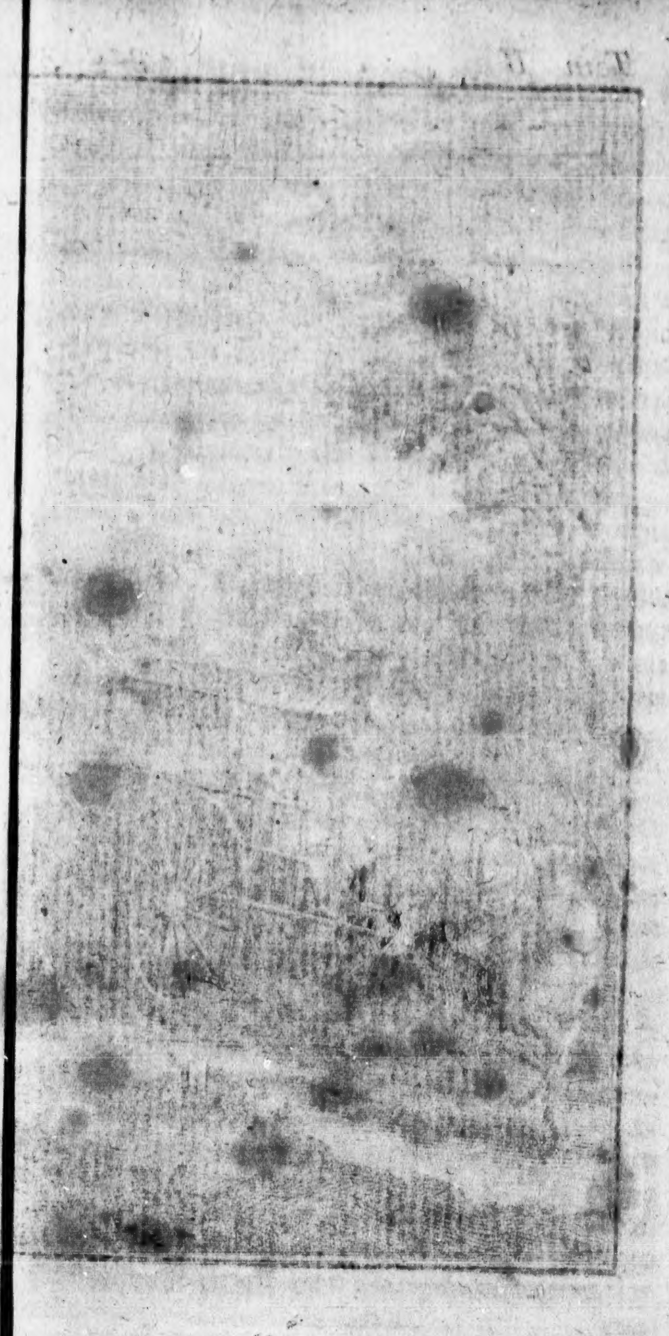
Par quelle voiture Monneville se rendit de Paris à la Rochelle où il s'embarqua pour Quebec. Ce qui se passa dans le Vaisseau sur la route. De quelle maniere on marie en ce pays-là les filles & les garçons qu'on y envoye de France pour peupler la colonie. Par quelle adresse Monneville & une Demoiselle de Paris éviterent ce mauvais sort. Ce jeune homme obtient un employ par le crédit d'un Pere Recolet qui lui rend encore d'autres services. De quelle façon Ma-

demoiselle du Clos & lui vivoient au Fort & dans l'habitation que le Commandant avoit aux environs. Ils se séparent à l'amiable. Comment cette Demoiselle devint Sakgame ou Souveraine d'un quartier de Hurons. Description de son habitation. Mœurs de ces Sauvages. De quelle sorte ils reçurent chez eux Monneville. Histöir de Mademoiselle du Clos. Le Commandant Maloüin meurt. Monneville demande à luy succeder dans son employ. Le Gouverneur le lui refuse poliment, & nomme Monsieur de la Haye, jeune Parisien, pour remplir la place du Commandant du Fort; mais en récompense Monneville hérite de l'habitation & des meubles du défunt. Il conduit au Fort Monsieur & Madame de la Haye, & devient le meilleur de leurs amis. Malheureusement l'amour se met de la partie & gâte tout. Histoire de Monsieur & de Madame de la Haye. Etrange évenement qui doit servir d'avis au Lecteur pour être en garde contre les surprises de l'amour.

NOTRE Caravanne fit une pause à Bourg-la-Reine, pour se mettre dans un ordre de marche convenable. Le soleil qui commençoit alors à se lever, me fit connoître que j'avois pour associez deux ou trois cents tant filoux que catins qu'on envoyoit renforcer la colonie de la nouvelle France. Comme nous faisions tous ce voyage à regret, il regna d'abord parmi nous une tristesse générale. Les uns maudissant les personnes ausquelles ils imputoient leur malheur, faisoient retentir l'air de cris & de lamentations; les autres se represen-

au Fort &
ndant avoit
à l'amiable.
Sakgame ou
ns. Descrip-
ces Sauva-
ez eux Mon-
du Clos. Le
nneville de-
oy. Le Gou-
nomme Mon-
pour rem-
Fort; mais
le l'habita-
conduit au
Haye, &
Malheureu-
tie & gâte
Madame de
doit servir
arde contre

une pause à
se mettre
e convena-
mençoit a-
que j'avois
tant filoux
er la colo-
e nous fai-
na d'abord
Les uns
ils impu-
tir l'air de
se represen-
tant



Tom. II. *pag. 3.*



tant l'inutilité des plaintes devoroient leur chagrin dans un ſilence profond; mais inſenſiblement ils firent tous de néceſſité vertu, & bientôt les ris avec les chanſons vinrent écarter les images triſtes.

Il y avoit dans la charette, j'ai penſé dire le caroſſe, où j'étois, quatorze femmes & un jeune homme qui les amuſoit infiniment par mille plaiſanteries qu'il debitoit d'un air gai. Un Abbé qui va prendre poſſeſſion d'un gros Benefice ne paroît pas plus joyeux. Nous étions tout ſurpris d'une gayeté ſi déplacée. Il s'en aperçut & nous dit: aux éclats de rire qui m'échappent vous me croyez peut-être un extravagant. Rendez-moi, s'il vous plaît, plus de juſtice. Quand je penſe au dernier tour que j'ai fait à mon très-honoré Pere, je ne puis m'empêcher de m'épanoüir la ratte à ſes dépens. Vous allez voir ſi j'ai tort.

Je ſuis fils d'un riche Libraire de la ruë ſaint Jacques, qui m'a ſi bien gâté dans mon enfance, qu'à l'âge de cinq ans je lui riois au nez lorſqu'il ſe donnoit les airs de me reprimander, & toutes les fois que dans ſa colere il en venoit avec moi aux voyes de fait, je ne manquois pas de jetter dans le puits autant de volumes que j'avois reçu de coups. Je vous ennuirois ſi je vous racontois toutes les malices que je lui ai faites. Jugez-en par le parti qu'il prend aujourd'hui de ſacrifier au reſſentiment qu'il en a un fils unique; car je n'ay ni frere ni ſœur, ni n'en aurai ſelon toutes les apparences, puiſque mon pere & ma mere ſont trop vieux pour ſe venger ainſi de moi.

Pour vous apprendre, pourſuivit-il, ce qui me donne occaſion de rire préſentement, je

vous dirai que depuis trois jours mon pere a tenu sa boutique fermée; & qu'il a gardé même les clefs de la porte de la maison, de peur que je ne lui échapasse: Mon fils, m'a-t-il dit hier au soir d'un air doux & perfide, tenez-vous prêt à partir avec moi de main matin pour la Campagne. Je me suis bien douté qu'il avoit quelque mauvaise intention, & qu'il vouloit m'envoyer dans quelque endroit faire pénitence; mais je ne m'attendois pas à l'aller faire si loin. Pour rendre celebre le jour de mon départ, & en graver la date, en grec, en latin & en françois, tandis qu'on me croyoit couché, je me suis glissé dans la Bibliotheque, où m'étant indistinctement saisi des livres que j'ai trouvez sous ma main, j'en ai arraché de chacun les dix ou douze premiers feüillets. Que j'ai tronqué de Jurisconsultes & mutilé d'Orateurs! Que j'ai laissé sur le carreau de Peres de l'Eglise qui n'ont plus face de Chrétiens! Je n'ai rien épargné, Théologie, Medecine, Histoire, Poësie, Romans, tout a passé par mes mains; & c'est en songeant aux grimaces que fait à present mon pere que je ris de si bon cœur. Je m'imagine le voir entrer dans sa Bibliotheque qui n'est plus qu'un Hôpital d'Invalides. Il considere le ravage que j'ai fait. Il examine les blessez, & calcule avec douleur ce qu'il lui en coutera pour leur guérison. Pour ceux qui avoient de longues Préfaces, ils n'en seroient pas moins bons, si du moins sur la premiere page, je leur avois laissé leur nom, leur âge & le lieu de leur naissance. Il est vrai que faute de cela les malheureux vont passer comme moi pour des avanturiers qui n'ont ni feu ni lieu & ne sont reclamez de personne.

Le

Le jeune homme cessa de parler en cet endroit pour recommencer à rire de façon que tout le monde ne put se défendre d'en faire autant. Ce qui servit comme de signal à nos dignes Compagnes de voyage pour raconter leurs avantures. Mais chacune voulant parler la premiere, elles se mirent toutes ensemble à faire autant de bruit que les Pierides après leur métamorphose. Je les interrompis toutes pour les prier de me donner un moment d'audiance. Mesdames, leur dis-je, songez, de grace, que nous ne sommes ici que des Auditeurs; nous ne sçaurions en même temps vous prêter à toutes l'attention que vous meritez. Le fils du Libraire se joignit à moi, & nous obtînmes enfin que ces Dames parleroient tour à tour.

Alors je m'adressai à la plus apparente de la compagnie & lui dis de commencer. Mais elle nous conjura d'une maniere si polie & en même temps si triste de vouloir bien l'en dispenser, que nous la laissâmes en repos. C'est donc à moi, s'écria aussi-tôt sa voisine, c'est à moi d'enlever toutes les attentions. Elle n'eut pas achevé ces mots, qu'elle se mit à raconter ses proüesses avec une vivacité accommodée au sujet. Elle nous apprit de belles choses aussi-bien que ses Compagnes, dont la plûpart à l'édification du Public avoient fait tous les ans une retraite de quelques mois, pendant laquelle elles avoient joint à un habillement des plus modestes un jeûne austere au pain & à l'eau avec un travail assidu. Ces innocentes pénitentes traittoient de peccadilles & de petits tours d'adresse toutes les fautes qu'elles confessoient avoir faites: avoir

vuidé les poches de quelqu'un, l'avoir mis tout nud dans la ruë au fort de l'hyver, ou l'avoir fait jetter par les fenêtres, elles appelloient cela avoir dégourdi des sots.

J'eus tous les jours de pareils entretiens à essuyer sur la route jusqu'à la Rochelle où nous arrivâmes fort fatigués de notre voiture assommante. Là me voyant sur le point d'être embarqué, je demandai un quart d'heure d'audience au Capitaine du Vaisseau. J'esperois exciter sa pitié par le recit de l'injustice qui m'avoit été faite, & pour le rendre plus touchant je me proposois de l'accompagner de l'offre de mon diamant; mais dès ma premiere phrase comprenant que je voulois tenter sa fidelité, il ne me permit pas de dire le reste de ma harangue, dont la fin peut-être lui auroit paru plus agréable que le commencement. Il me ferma la bouche en me disant brusquement qu'il m'écouteroit pendant le premier calme qui nous prendroit, & que si je l'ennuyois par la narration que j'avois à lui faire, je pouvois compter qu'il me feroit amarer sur un canon & donner cent coups. Le caractere dur de cet Officier m'ôta l'envie de lui offrir mon diamant. J'eus peur qu'il ne le refusât & que je ne reçusse un mauvais traitement de sa brutale integrité.

Je perdis donc toute esperance de borner mon voyage à la Rochelle, & le chagrin que j'en eus me causa une maladie dont je ne me serois jamais tiré sans le secours de trois Peres Recolets qui étoient dans le Vaisseau. L'un d'entr'eux avoit déja voyagé en Canada, & même avoit été Gardien du Couvent que ces Religieux ont à Quebec. Il y menoit ses deux

Com-

Compagnons pour recrûë. Je lui contai par quelle avanture je me trouvois réduit à ſortir malgré moi de ma patrie. Il me plaignit & m'exhortant enſuite à me roidir contre le ſort qui me perſecutoit, il m'inſpira peu à peu un courage ſuperieur à ma mauvaiſe fortune. Mon Pere, lui dis-je un jour, grace à vos charitables exhortations je ſuis préparé aux plus fâcheux évenemens. Ne me cachez pas, je vous prie, l'horreur de la deſtinée qui nous attend ces malheureux & moi. De quelle maniere en uſera-t-on avec nous quand nous ſerons en Canada? Je vais vous l'apprendre, me répondit-il, puiſque votre fermeté me permet d'offrir à votre eſprit un ſi terrible tableau.

De tout ce que vous êtes d'hommes ici, pourſuivit-il, on prendra les plus robuſtes pour travailler à la pierre, abatre des bois ou défricher des terres. On envoira la plûpart des autres dans les habitations les plus écartées, & par conſequent les plus voiſines des Sauvages, qui égorgeront ces miſerables pour le moindre ſujet qu'ils croiront avoir de ſe plaindre d'eux, ou brûleront leurs habitations. Joignez à l'effroi de ſe voir à la merci des Sauvages une ſi grande diſette de tout, que les trois quarts des François qu'on envoye dans ces endroits là périſſent de faim.

Avant qu'on les diſtribuë dans leurs quartiers, on a grand ſoin de procurer à chacun ſa chacune. Le Celibat étant un vrai crime d'état dans une Colonie, il faut que les nouveaux débarquez ſe marient en arrivant à Quebec, ce qui ſe fait de la maniere ſuivante. La Dame Bourdon Directrice de la Maiſon où l'on met les femmes qui viennent de Paris,

assortit les époux à sa fantaisie. Heureux l'épouseur à qui elle donne une compagne saine de corps & d'esprit. Ce n'est pas que pour faire recevoir sans répugnance au futur la bénédiction nuptiale elle ne lui fasse un bel éloge de la future.

Un des deux Compagnons du Moine qui parloit fit un grand éclat de rire en cet endroit. Sans mentir, s'écria-t-il, voila une plaisante police. Je m'imagine que je vois un Fripier, qui d'un coup d'œil sur la taille d'un homme qui entre dans son Magasin, lui trouve un habit comme fait exprès pour lui. Riez tant qu'il vous plaira, reprit le Gardien, ce que je dis se pratique au pied de la lettre. La derniere fois que j'assistai à cette ceremonie matrimoniale, dont je fus le Ministre, il se presenta une petite figure d'homme assez drole qui pria la Dame Bourdon de lui montrer, disoit-il, sa marchandise, afin qu'il pût se choisir une femme, puisque c'étoit un meuble dont il falloit absolument se charger. La Directrice lui répondit sur le même ton: Mon ami, ce n'est pas la coutume que l'on choisisse ainsi: D'ailleurs, j'ai ici des pieces qui ont la mine bien trompeuse, vous pourriez y être attapé. Raportez-vous-en plutôt à moy; je connoîtrai mieux que vous ce qui vous convient quand vous m'aurez dit qui vous êtes & ce que vous sçavez faire.

Je suis Tailleur à votre service, Madame, repliqua-t-il, & ne vous en déplaise j'ai aussi quelques principes de dessein. On m'envoye à soixante quinze lieuës d'ici dans un canton où il n'y a personne de mon métier, à ce qu'on dit. Je ne puis manquer d'y faire bien

mes

mes affaires. Ainſi, Madame, je vous prie d'avoir égard à cela. Vous voyez que je ne rendrai pas une femme malheureuſe. J'en voudrois une qui fut ſedentaire, qui ſçût m'aprêter à manger & m'aider un peu dans ma profeſſion. J'ai ton fait, mon enfant, lui repartit la Dame Bourdon. Je te veux apparier avec une fille qui ſçait coudre & broder à merveilles. C'eſt une grande travailleuſe, adroite, propre, amuſante & faite au tour. Je ſuis bien aiſe de te rendre heureux; car ta phiſionomie me revient.

Après avoir parlé de cette ſorte, la Directrice alla chercher la future, & pendant ce tems-là j'exhortai le petit Tailleur à ſe marier moins pour obéïr à la loi que dans la vûë d'avoir du ſecours & de la conſolation dans ſon établiſſement. Je lui recommandai ſurtout d'élever ſes enfans dans la crainte du Seigneur, & lui tins tous les diſcours qu'il étoit de mon miniſtere de lui tenir dans cette occaſion. La Dame Bourdon revint quelques momens après, amenant avec elle une groſſe & grande fille qui avoit ſur la tête une coëffe qui lui couvroit la moitié du viſage. Nous entrâmes tous quatre dans la Chapelle, où la Directrice me pria de faire prendre la droite à la fille. Ce que je fis ſans demander la raiſon de cette nouveauté. Mais au milieu de la ceremonie ayant jetté les yeux ſur la mariée, je m'aperçûs qu'elle n'avoit qu'un œil, qui étoit le gauche, & qu'à la place du droit il y avoit une emplâtre qu'elle déroboit adroitement aux regards curieux de l'épouſeur.

Je vous avoüe, ajouta le Gardien, que je penſai ſcandaleuſement perdre mon ſerieux.

La ceremonie achevée, la Dame Bourdon fit figner aux époux le billet de leur engagement, dont elle garde le double, les conduisit à la porte, où ayant remis à la nouvelle mariée son trousseau * qui n'étoit pas fort pesant, elle laissa à ces deux tourterelles la liberté d'aller où bon leur sembleroit. Ensuite revenant à moi: ah, mon Pere, me dit-elle, le bon mariage que je viens de faire! j'étois bien embarrassée de cette creature-là. C'est une diablesse qui mettoit ici tout en desordre. Si je lui avois donné un mari de sa taille, ils auroient toujours été aux épées & aux couteaux; au lieu que le Tailleur n'osera souffler devant sa femme, quand une fois il aura connu de quel bois elle se chauffe. Outre cela ils pourront procréer des enfans qui tenant de l'un & de l'autre seront d'une grandeur raisonnable. Pour comble de bonheur, il aura une femme robuste qui défrichera, bechera, semera & plantera pour avoir dequoi vivre; car le petit bonhomme se trompe s'il croit en arrivant où il est envoyé trouver son dîner tout prêt & n'avoir qu'à croiser les jambes sur son établi. Il aura peu de pratique, je vous en réponds.

Ce discours du Pere Gardien divertit infiniment ses deux Compagnons. J'en ris aussi, mais du bout des dents. J'envisageai avec horreur un pareil exil; & fis assez connoître que je ne ferois pas un trop bon ménage avec une épouse de la main de la Dame Bourdon. Le Gardien s'en apperçût, & me dit: Ne vous affligez pas, Monsieur; vous n'avez point une figure à mériter qu'on vous traitte comme le petit

* Les cinquante livres que le Roy leur fait donner.

petit Tailleur. J'empêcherai facilement que vous n'en soyez réduit là. Votre air, vos manieres vous distinguent fort des garnemens parmi lesquels vous avez le malheur de vous trouver confondu; & qui présque tous portent gravez sur leur front les crimes qu'ils viennent expier en Canada Vous devez être assuré que vous serez reçû dans notre Ordre à bras ouverts. Si vous preniez ce parti, vous verriez que nous sommes là plus considerez qu'en Europe. Si l'état Monastique ne vous convenoit pas absolument, vous avez de l'éducation, vous écrivez bien, vous ne quitterez point la Ville de Quebec, si vous voulez y demeurer. Je me fais fort de vous y procurer un Emploi.

Je remerciai ce charitable Pere de sa bonne volonté; & faisant fond sur l'amitié qu'il me témoignoit! je me sentis tout consolé de me voir dans l'état où j'étois. Les trois Recolets avoient soin de dire la Messe très-souvent; & comme l'Aumônier ne sçavoit tout au plus que lire, le Reverend Pere Gardien prêchoit tout l'équipage les Fêtes & les Dimanches Cependant, quoique ses Sermons fussent tous fort pathetiques, ils ne faisoient guere d'impression sur les Auditeurs. Il y avoit du désordre dans le Vaisseau; & ce désordre augmentoit de jour en jour par l'indiscretion des Officiers qui se familiarisoient un peu trop avec nos belles Parisiennes. Les Matelots suivoient leur exemple. Il n'y avoit pas jusqu'aux Mousses qui ne voulussent joüir du droit de passage. Néanmoins le Capitaine craignant les reproches de la Cour plus que ceux de sa conscience, entreprit de resserrer ses Nymphes, mais il étoit bien difficile d'empêcher tant d'Alcions de fai-

re leurs nids sur les flots.

Je m'attirai par la Musique la bienveillance de quelques Officiers qui la sçavoient un peu. Cela me mit plus à mon aise. J'en fus mieux couché, mieux nourri & plus libre. Les Moines m'en féliciterent d'abord, à la réserve du Pere Gardien, qui souhaitant que je n'eusse eu aucune connoissance que la sienne sur la route, me dit un jour confidemment, qu'il me conseilloit en ami de n'avoir que peu de liaison avec les Officiers du Vaisseau, & d'être avec eux fort réservé, attendu, disoit-il, que leur commerce me corromproit indubitablement. Oh, oh, dis-je en moi-même après l'avoir écouté avec attention, il semble que ce Reverend Pere me mitonne pour son Couvent. Les offres de service qu'il m'a faites n'auroient-elles pour but que de me faire endosser son harnois? Le remede seroit pire que le mal: esclavage pour esclavage, j'aime mieux celui qui peut finir.

Il y avoit dans le Vaisseau une autre personne qui partageoit avec moi les bontez de ce saint Religieux. C'étoit une fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans qui se faisoit distinguer par un dehors noble & sage. Elle paroissoit plongée dans une mélancolie que rien ne pouvoit dissiper; & veritablement elle avoit bien sujet de déplorer son infortune, ayant été embarquée avec nous par surprise le jour de notre départ. J'avois aussi-bien que le Moine été frappé de son air modeste; & quand j'avois occasion de m'entretenir avec elle, je lui trouvois des sentimens qui me prévenoient en faveur de sa naissance, qu'elle cachoit soigneusement.

Mademoiselle, lui dis-je un jour en présence

ce du Pere Gardien, sçavez-vous l'heureux sort qui nous attend? Vous a-t-on dit que nous sommes ici comme dans l'Arche de Noé, que nous n'en sortirons que deux à deux pour aller multiplier les uns d'un côté & les autres de l'autre? On me donnera une femme que je n'aurai jamais vûë, & vous serez livrée de la même maniere à un épouseur inconnu. Le Religieux prenant alors la parole, lui raconta ce qu'il m'avoit dit de la nécessité & des cérémonies de cet hymen sans façon. La Demoiselle en l'écoutant levoit les yeux au Ciel, & témoignoit assez sans parler le peu de goût qu'elle se sentoit pour une semblable union. Hé bien, Mademoiselle lui dis-je, lorsque le Pere eut achevé son discours, que pensez-vous de cela? Ne vivons-nous pas l'un & l'autre dans une attente bien agréable? Si le consentement est nécessaire pour ce mariage, répondit-elle, je puis vous assurer qu'on ne me l'arrachera pas facilement. On m'ôtera plûtôt la vie que de m'obliger à devenir femme d'un Maçon ou d'un Bucheron. Là-dessus le Moine la pressa de nous apprendre quelle étoit sa famille, mais elle refusa de satisfaire sa curiosité.

La crainte qu'elle avoit de tomber entre les mains d'un homme de la plus basse condition excita ma pitié & me fit songer aux moyens de lui mettre sur cela l'esprit en repos. Je n'y rêvai pas long-temps. Il me vint une pensée que je lui communiquai dès que je pus lui parler sans être entendu de personne. Je lui demandai si pour conserver tous deux notre liberté elle ne trouveroit pas à propos que dans l'occasion nous nous disions mariés ensemble.

 J'a-

J'ajoutai qu'on me promettoit un établissement dans la Ville ; ce que je jugeois devoir lui faire plaisir, puisque je pourrois l'empêcher par là d'être releguée dans des deserts. Elle me répondit qu'en la préservant des horreurs qu'on lui avoit fait envisager, je lui sauverois la vie ; Que je n'avois qu'à composer une fable de notre prétendu mariage & la lui donner, qu'elle l'apprendroit si bien par cœur qu'elle ne se couperoit point dans ses réponses quand on viendroit à l'interroger.

Cet expedient me parut bon & même necessaire. Je travaillai donc sur le champ au Roman de nos amours, de notre mariage & de notre exil. J'en gardai une copie & lui en glissai finement une autre dans la main ; mais sa mémoire n'eut pas besoin de retenir tous ces mensonges ; car sitôt que j'eus fait accroire au Reverend Pere Gardien que cette Demoiselle & moi nous étions deux époux persecutés par la fortune, ce bon Religieux me croyant sur ma parole nous accorda généreusement sa protéction & promit de nous rendre service. Ce qui me tira de l'erreur où j'étois que sa Reverence ne vouloit me délivrer des miseres du monde que pour m'assujettir à celles de son état.

Après une navigation plus heureuse que ne le méritoit un Vaisseau aussi chargé d'iniquitez que le notre l'étoit, nous arrivâmes à Quebec au commencement de Novembre 1690. Si nous fussions entrez huit jours plutôt dans le fleuve saint Laurent, nous aurions été pris par le General Phips Anglois, qui venoit avec une flote de près de quarante

voi-

voilles de faire sur cette Capitale du Canada une tentative qui ne lui avoit pas réussi. Il y avoit perdu beaucoup de monde & laissé plusieurs pieces de canon qui servirent à celebrer son départ dans les réjoüissances qui se firent quelques jours aprés.

Monsieur de Longueil que Monsieur de Beauchêne connoît sans doute, & qui sans contredit est un des plus braves Officiers de Marine, eut en particulier des graces à rendre au Seigneur. Le fait est singulier: Monsieur de Longueil dans l'action reçut un coup de Mousquet. La bale frapa sa corne à poudre & la cassa. Il y porta sa main aussi tot pour prendre dequoy tirer encore; dans le même instant une seconde bale vint donner au même endroit, acheva de briser la corne & il en fut quitte pour une legere contusion.

En entrant dans Quebec j'éprouvai que le Pere Gardien ne m'avoit pas faussement assuré qu'il me feroit distinguer de la canaille. Je me vis joüissant d'une entiere liberté aussi bien que la Dame qui passoit pour mon épouse & que j'appellerai desormais Mademoiselle Marguerite du Clos; car c'est sous ce nom qu'elle fut mise sur la liste. Le bon Religieux n'en demeura point là; avec une simple adresse signée de la main de sa Reverence nous fumes bien reçus & bien logez chez un riche Commerçant auprés de la principale Eglise qui est dediée à Notre-Dame. Ce Marchand prit nos noms de voyage & s'en alla, pour nous, signer notre arrivée à la décharge du Capitaine du Vaisseau, sur la feüille scandaleuse, au-

tre-

trement le registre des noms des garnemens envoyés pour habiter la nouvelle France.

La crainte d'un grand mal ne laisse pas la liberté de penser aux petits inconvenients: Mademoiselle du Clos à couvert de l'hymen affreux dont la seule idée l'avoit fait trembler, se trouva fort embarrassée, lorsqu'il fut question de nous aller coucher. Par honte ou par inadvertance elle n'avoit pas demandé deux lits, si bien qu'en entrant dans la chambre qu'on nous avoit destinée & où elle s'étoit retirée avant moi, je l'aperçus toute en pleurs & aussi affligée que si elle eût épousé un Maçon. Couchez-vous, Monsieur, me dit-elle; pour moi je passerai la nuit sur une chaise. Non, Mademoiselle, lui répondis-je, ce lit n'est pas ici pour rien, vous vous y reposerez s'il vous plaît. Vos allarmes m'offensent. Je suis honnête homme & je n'ai point inventé la fable de notre hymen pour en profiter de la maniere indigne que vous aprehendez.

Je me sentois en effet pour elle un respect que m'inspiroit son air noble & imposant, & qui m'empêchoit de former la moindre pensée d'abuser de la fâcheuse situation où elle étoit réduite. Enfin je haranguai de façon que je la rassurai. Je l'obligeai à se mettre au lit après avoir pris un de ses matelats que j'étendis par terre & sur lequel je couchai tout habillé. A peine étions-nous levez le lendemain que notre Patron nous vint voir, quoique son Couvent fût assez éloigné de Notre-Dame. Il nous pria de ne nous point inquieter & nous assura de nouveau qu'il se chargeoit de notre établissement. Il nous fit mille politesses à Mademoiselle du Clos & à moi. Que l'esprit de

de l'homme eſt malin & à quelle indigne vûë n'eûs-je pas la foibleſſe d'attribuer la bonne volonté que ce ſaint Religieux nous marquoit: Il eſt vrai que huit jours après je lui rendis plus de juſtice.

Il vint nous revoir. Il étoit accompagné de Monſieur de la Valiere Capitaine des Gardes de Monſieur de Frontenac, & il nous dit qu'à la recommandation de cet ami il venoit d'obtenir pour moi un poſte conſiderable par raport à ſa ſituation propre au commerce. Il n'y a que de petits apointements attachez à cet employ, ajouta-t-il, mais il embraſſe les fonctions de cinq ou ſix charges à la fois. Premierement vous ſerez Caiſſier dans un Fort vers les frontieres des Hurons, où vous aurez à payer une douzaine de Soldats qui en font toute la garniſon. Vous aurez la direction de leurs magazins que vous tiendrez toujours en état en cas d'attaque de la part des Sauvages. Vous ſerez pareillement chargé de faire la recette du contingent que doivent fournir les Maîtres des habitations voiſines de ce Fort. De plus vous aurez ſoin d'entretenir le plus de liaiſon que vous pourrez avec les Sauvages de la frontiere, pour les diſpoſer peu à peu à paſſer agréablement ſous la domination Françoiſe.

Ne voulant pas que Mademoiſelle du Clos dépenſât une modique ſomme d'argent qu'elle avoit, & ayant pluſieurs emplettes à faire, je priai notre Hôte de me faire trouver de l'argent ſur un bijou. Pour cet effet, il me conduiſit chez un riche Marchand qui étoit en même temps Orphevre, Joüaillier & Clincailler, & qui m'offrit de bonne grace ſur mon diamant cent piſtoles que j'acceptai en lui diſant

ſant devant mon Hôte & d'autres perſonnes qui étoient là, que ſi je périſſois dans l'endroit où j'étois envoyé, je le priois de donner au Reverend Pere Gardien des Recolets le ſurplus du prix de mon diamant ou le diamant même, ſi je laiſſois dequoi payer les cent piſtoles qu'il me prêtoit.

De l'argent que je reçûs, j'achetai les choſes dont nous ne pouvions abſolument nous paſſer, & une montre pour en faire preſent à notre bienfaicteur. La veille de notre départ ce bon Pere me mena chez le Gouverneur qui faiſoit ſa réſidence à une des extrëmitez de la Ville dans le Fort Saint Loüis. Je reçus là mes inſtructions avec un ordre de partir au plûtôt. Ce que je fis le jour ſuivant ſous l'eſcorte de cinq Soldats qu'on me donnoit à conduire pour remplacer le même nombre qui avoit déſerté du Fort où j'allois, & paſſé parmi les Sauvages.

Le Reverend Pere pour pouſſer la générosité juſqu'au bout, fit mettre lui-même tout en état, & voulut nous voir partir. Nous fûmes alors bien perſuadez qu'en nous obligeant il n'avoit écouté que ſon bon cœur, la voix de l'humanité & celle de la charité chrétienne, puiſqu'en nous quittant peut-être pour toujours, il redoubla ſes bienfaits. Il défendit à notre Hôte de prendre la moindre choſe de nous, & refuſa la montre que je lui offris. Je ne doute point de votre reconnoiſſance, nous dit-il, ainſi je n'ai pas beſoin que vous m'en donniez des preuves. Tout ce que j'exige de vous, c'eſt que vous viviez toujours dans la crainte de Dieu, qui ne vous abandonnera jamais tant que vous le ſer-

fervirez fidellement. Après une courte exhortation qu'il nous fit sur ce sujet, il nous laissa si touchez de son amitié, de ses bienfaits & de sa vertu, qu'à peine eûmes-nous la force de lui dire adieu.

Que la douceur que ressentent ceux qui font du bien aux malheureux doit être grande! La consolation dont ils joüissent dès cette vie est préferable à tout ce que la terre offre de plaisirs. Le sort de ce saint homme me parut alors plus digne d'envie que toutes les grandeurs du monde; nous nous trouvions moins heureux d'avoir reçû tant de services dans un si grand besoin, que lui n'avoit de joye de nous les avoir pû rendre.

Il y avoit plus de deux heures que nous étions embarqués & partis de Quebec, lorsque Mademoiselle du Clos appercevant mon adresse sur deux valises qui étoient dans notre Canot, me dit: Ce sont apparemment les clefs de ces valises que vous aviez oubliées, & que le Reverend Pere m'a données en partant. Je ne sçai, lui répondis-je, ce que c'est que ces clefs ni ces valises. Mademoiselle du Clos mit aussi-tôt les clefs dans les serrures, & les valises s'ouvrirent. Elle étoient pleines de toute sorte de linge à notre usage. Pour le coup nous demeurâmes tout interdits, & nous rendîmes ensuite un million de graces au Ciel de nous avoir fait rencontrer un homme si charitable.

Nous avions pour guides deux Matelots de la Basse-Ville qui étoient mariez. On se sert plus volontiers de ceux-là que des autres, parce que l'envie de revenir auprès de leurs femmes & de leurs enfans, fait qu'ils s'acquittent

plus

plus exactement de ces perilleuſes commiſſions. Secourus des Soldats qui avoient ordre de les aider à remonter le fleuve, ils nous menerent aiſément en Canots juſqu'à Mont-Real, mais enſuite à cauſe des ſauts & des rapides il nous falut aller ſouvent à pied, & quelquefois par des chemins preſque impraticables où Mademoiſelle du Clos nous donnoit bien du travail. Je vous l'avoüerai, je me repentis alors plus d'une fois d'avoir dit que c'étoit ma femme.

Je croi qu'elle s'en apperçut; car malgré les politeſſes que je lui faiſois toujours, je voyois que la triſteſſe l'accabloit plus que la fatigue du voyage, & que dans ſes manieres à mon égard le reſpect & la timidité ſuccedoient à l'air aiſé qu'elle avoit eu juſques-là. Je l'exhortois vingt fois le jour à prendre courage dans l'eſperance de voir bientôt la fin de nos peines; mais comme je m'aviſai un ſoir qu'elle me parut plus triſte que je ne l'avois encore vûë de lui faire des reproches ſur ſon changement de conduite à mon égard: Eh, Monſieur, me dit-elle, en fondant en larmes, pourquoi combattez-vous ma douleur? Quand j'y aurai ſuccombé, n'en ſerez-vous pas plus heureux? Votre plus grand embarras, vos plus grandes dépenſes pour moi, pour une malheureuſe qui n'a rien fait pour vous, que vous ne connoiſſez pas même encore, & qui ne mérite votre pitié qu'à force d'être miſerable. C'en eſt trop, Monſieur, ajoûta-t-elle, ſongez à vous & m'abandonnez à mon infortune. Laiſſez-moi à la premiere Habitation que nous trouverons. J'y paſſerai le reſte de ma vie dans la miſere de la ſervitude, ſi le Ciel eſt aſſez irrité contre moi pour me laiſſer vivre avec tant d'ennuis.

No-

Notre malheur, lui répondis-je, a commencé dans le même tems, & nous nous ſommes engagez à courir la même fortune. Quoique nous ne ſoyons pas unis par les nœuds de l'hymenée, je vous regarde comme mon épouſe. J'ay attaché mon ſort au votre, vos peines ſont les miennes. C'eſt la confiance que vous avez en moi qui vous expoſe à des fatigues ſi peu convenables à votre ſexe. Que ne puis-je les ſupporter toutes? Je voudrois n'avoir à partager avec vous qu'une fortune agréable. Enviſagez-moi donc comme une frere à qui votre ſecours va devenir néceſſaire.

Je la conſolai par ces diſcours & par d'autres ſemblables. Elle reprit des forces avec l'eſperance & nous ſuivit plus facilement. Nos Soldats tuerent ſur la route quelques Orignacs ou Elans, dont nos Guides s'accommoderent fort. Pour nous nous en trouvâmes la chair deteſtable. Ce ſont des Cerfs ſauvages dont les peaux ſont une partie du commerce des François avec les Sauvages, & comme il fait plus froid dans le Canada que le climat ne ſemble le promettre, on en fait auſſi dans quelques Cantons des habiliemens fort utiles pour le peuple. Il eſt vrai que le commerce n'en eſt pas ſi étendu, ni ſi recherché que celui des peaux de Caſtors.

Nous vivions de notre chaſſe, les habitations qui ſe trouvoient ſur la route n'étant que de méchantes cabannes dont les habitans n'avoient à nous offrir que des legumes & de mauvaiſe ſagamité ou boüillie de bled d'inde, car la plus grande partie de ces terres ſont moins propres à produire du froment que d'autres grains. Cependant après avoir traverſé bien des

des lacs, des rivieres & des forêts, nous découvrîmes enfin ce Fort tant desiré. Quoiqu'il ne fût pas er hon état & qu'il eût plutôt l'air d'une simple Redoute que d'un Fort, il nous parut une belle & grande Citadelle en comparaison de ces nids à rats où nous avions logé.

Les Lettres du Gouverneur dont j'étois chargé m'y firent recevoir comme un Officier général. La veuve de mon prédecesseur me ceda son petit apartement tout meublé, & nous prenant en pension pour très peu de chose la malheureuse étoit moins notre hôtesse que notre servante. Néanmoins sa compagnie devint très utile à Mademoiselle du Clos qui couchoit avec cette bonne femme, dont elle aprit en peu de temps la langue des Hurons qui étoient les Sauvages les plus voisins. La premiere chose que je fis fut de visiter la place que j'eus toute examinée en moins d'un quart d'heure. C'étoit une bicoque qui sans la bonté de sa situation n'auroit pas arrêté en Europe une Compagnie de Dragons plus long-temps qu'un moulin à vent; mais il n'en falloit pas davantage pour arrêter des Sauvages & émousser leurs fléches.

Le Capitaine ou Commandant de ce Fort étoit un vieux Maloüin, qui pour quelque faute militaire commise sur un Vaisseau de guerre où il étoit Officier avoit été mis à terre avec sa seule épée sur les côtes de la nouvelle Angleterre. Il avoit erré dans cette derniere Province pendant quelque temps, & s'étoit joint ensuite aux Iroquois, ausquels ayant appris à faire des especes de boucliers de peaux d'orignacs à l'épreuve des armes à feu, il avoit souvent avec eux battu les François. Après cela se

ſe repentant de faire la guerre à ſa nation, il étoit rentré dans le ſervice de France, en acceptant un bon parti qu'on lui avoit fait pour l'ôter à ces Sauvages.

Nous devinmes bientôt amis cet Officier & moi. Il m'aſſocia dans le commerce qu'il faiſoit à Quebec où il envoyoit de temps en temps des peaux de Caſtors & d'Orignacs que les Sauvages lui fourniſſoient pour de la clincaillerie, du vin & de l'eau-devie. Il nous menoit ſouvent à une demi-lieuë du Fort voir une habitation qu'il s'étoit menagée, & dont il commençoit à tirer un gros profit. Il y avoit fait défricher plus de trois cents arpens de terre, laquelle en ce lieu-là s'étoit trouvée plus forte & moins noire que dans le reſte du pays. Le froment qui en provenoit étoit fort beau. Il en vendoit une partie; nous mangions le reſte au Fort, & nous en rempliſſions notre petit magaſin.

Mademoiſelle du Clos qui avoit un eſprit adroit & fertile en expédiens, lui conſeilla de faire un petit Gonneſſe de ſon habitation, en y faiſant faire du pain pour les François du voiſinage, leſquels faute de ſçavoir boulanger mangeoient moins de pain que de viande & de légumes. Ce conſeil parut très ſenſé au vieux Maloüin, qui la pria de ſe charger avec notre hôteſſe de l'exécution de ce projet. Elles mirent auſſitôt toutes deux les mains à la pâte, & les premieres cuiſſons répondirent ſi bien à notre attente qu'on fut obligé d'en augmenter le nombre de jour en jour. Quantité de faineans qui mouroient de faim dans le pays voyant qu'ils trouvoient du pain cuit moyennant des peaux de Caſtors & d'Orignacs,

gnacs, s'adonnerent à la chaſſe pour pouvoir venir à notre habitation comme à un marché ſe pourvoir d'une proviſion ſi néceſſaire. Au bout de ſix mois nous avions tant de pratiques que nous recevions cent peaux par ſemaine. Si nous avions avec cela pû tirer de Quebec autant de vin & d'eau de vie que nous en euſſions pû debiter, nous aurions fait une fortune conſiderable.

Mais le caractere vif & entreprenant de Mademoiſelle du Clos ne nous permit pas de continuer ce commerce. Elle rouloit dans ſa tête un deſſein important dont elle me faiſoit un myſtere. Notre Hôteſſe la menoit quelquefois ſur les Terres des Hurons, dont les premieres Cabanes n'étoient qu'à une journée de notre Habitation, & elles y troquoient des uſtenciles contre des peleteries. Mademoiſelle du Clos prenoit plaiſir à paſſer des deux & trois jours avec ces Sauvages; ce que la veuve lui avoit appris de leur langue lui ſuffiſant pour s'en faire entendre. Elle leur enſeignoit l'uſage qu'ils devoient faire des choſes qu'elle portoit chez-eux; & comme elle ne leur parloit que de ce qui pouvoit contribuer à leur rendre la vie moins dure, ils l'écoutoient avec une avide attention. Enfin elle eut l'adreſſe de gagner leur confiance à un point qu'un jour après en avoir demeuré quinze dans une de leurs cabanes, elle revint nous joindre avec deux filles d'un des principaux de ces Hurons qui les lui avoit confiées pour les inſtruire des uſages d'Europe les plus utiles dans le ménage; à quoi elles avoient une diſpoſition ſurprenante.

C'eſt ainſi que pour ne m'être plus à charge

ge Mademoiselle du Clos se préparoit une retraite, qui devint d'autant plus honorable pour elle, que ce fut l'ouvrage de son adresse. La réputation de son merite & peut-être encore plus de sa bonne volonté pour les Hurons se répandit chez ce peuple & fit une si vive impression sur les esprits, que les Chefs des Cabannes, lorsque cette Demoiselle y alla conduire ses deux Eleves au bout de six mois d'éducation, s'assemblerent & la contraignirent d'être leur Sakgame ou Souveraine.

Elle employa les premiers mois * de sa petite domination à sonder l'esprit de ses sujets, & lorsqu'elle eut tout lieu de penser qu'elle pouvoit compter sur leur attachement & leur fidelité, elle m'écrivit une longue Lettre qui portoit en substance: qu'elle avoit cru ne pouvoir mieux me prouver sa reconnoissance qu'en se mettant en état de m'épargner de nouvelles peines & qu'elle esperoit qu'un jour elle auroit occasion de me faire connoître que jamais l'ingratitude n'avoit trouvé place dans son cœur. Après bien des complimens, elle me prioit de donner desormais en échange à son peuple le plus que je pourrois de poêles, de marmites & surtout d'armes à feu. Ensuite elle me demandoit pour elle quelques boisseaux de froment avec de la graine de chanvre, de lin & de plusieurs sortes de legumes, en me faisant en même-temps present d'une quantité considerable de peaux, parmi lesquelles il y en avoit plusieurs de Cas-

* 1691.

Castors blancs qui sont les plus cheres & les plus rares. Je fis très exactement sa commission & je joignis aux choses qu'elle attendoit de moi quelques barils d'eau-de-vie, dont je crois que la distribution lui gagna bien des cœurs, car pour de l'eau-de-vie on fait tout ce qu'on veut de ces peuples.

Le Capitaine du Fort mon associé perdit beaucoup au départ de Mademoiselle du Clos, qui dans le peu de temps qu'elle avoit eu soin de son habitation, lui avoit entierement fait changer de face. Aussi vouloit-il m'engager à revendiquer mon épouse & à la redemander plutôt à coups de mousquet que de l'abandonner ainsi aux Hurons; mais quand elle auroit effectivement été ma femme, je n'aurois pas été assez sot pour faire le Menelas qui ne trouve guere aujourd'hui d'imitateurs.

N'ayant plus Mademoiselle du Clos, je devins moins utile à mon associé, qui me fit sentir qu'il seroit bien-aise de rompre la Societé. J'y consentis fierement, quoiqu'assés embarassé du moyen dont je me servirois pour faire quelque chose pour mon compte. J'eus recours au Reverend Pere Recolet mon protecteur, qui me rendit encore service en faisant à Quebec mes emplettes de marchandises d'Europe qu'il m'envoyoit au Fort pour les échanger contre des pelleteries. J'eus bientôt sujet de m'aplaudir d'avoir rompu la societé. La Sakgame prit soin de m'adresser ses Sauvages, qui firent abonder chez moi toute sorte de peaux.

La jalousie qu'en conçut le Capitaine du Fort pensa me perdre. Il sentit la faute qu'il avoit

avoit faite, & bien loin de chercher à la reparer par des démarches d'honnêteté qui nous auroient infailliblement reconciliés, il commença par me traverser en empêchant qu'on ne nous envoyât davantage des armes à feu, sous prétexte que les Hurons pourroient dans la suite s'en servir contre nous. Je lui en fis des reproches dont il se mocqua. J'en donnai avis à Mademoiselle du Clos, qui sçut mieux que moi l'en punir. Par la premiere Caravanne qui nous apporta des peaux, on ne manqua pas de demander des armes à feu. Je répondis pour moi qu'il ne m'en venoit plus, quoique j'en demandasse préférablement à toute autre chose. Le Maloüin ne répondit pas si poliment aux Sauvages; il leur dit d'un ton brusque qu'on leur en avoit assez fourni & qu'ils n'en devoient plus attendre. Les Hurons à cette réponse, suivant les ordres qu'ils avoient, rechargerent aussitôt leurs marchandises & les remporterent chez eux jusqu'au temps de se joindre au gros de leur nation qui porte une fois tous les ans ses pelleteries à Montreal dans deux ou trois cens Canots avec les Atahoüets & autres peuples.

Le Maloüin me soupçonna d'être complice de ce manege; & ne se faisant pas scrupule de se rendre justice lui-même, j'eus beau me tenir sur mes gardes, il pensa m'en couter la vie. Il me fit un jour manger d'une racine que je pris d'abord pour une trufle. Il fit semblant d'en manger le premier, & en loüa beaucoup la bonté. Je fus la dupe de ses loüanges, & je serois mort à table, si un Soldat qui étoit present & qui connoissoit le remede dont j'avois besoin ne me l'eût fait

prendre aussi-bien qu'au traître, qui copioit parfaitement bien les contorsions que ce fruit empoisonné me faisoit faire. Toute la difference qu'il y avoit entre le Capitaine & moi, c'est que le poison me causoit une enflure qui passoit le talent de l'imitation.

La guerre affreuse que Louis XIV. * avoit alors sur les bras, influa sur nous & interrompit notre Commerce. Nous demeurâmes tout désœuvrez. Ceux qui possedoient des Habitations s'occupoient à les rendre plus commodes & plus agréables. Cela m'inspira l'envie d'en avoir une, quoique j'eusse intention de ne marrêter dans ce Pays que pour y amasser dequoi vivre honorablement en Europe. Le terrain que je choisis & qui me fut accordé moyennant un droit médiocre que je payai suivant l'usage, n'avoit pas une grande étenduë. Il étoit situé entre une coline où venoit aboutir une Forest d'arbres d'une grosseur extraordinaire, & une petite Riviere qui se jettoit dans le fleuve Saint Laurent entre le Lac Ontorio & Montreal. Outre la beauté du lieu, je voyois à un mille de-là six ou sept familles Françoises bien établies, & dont je jugeois que le voisinage me seroit d'un grand secours. C'est ce qui me fit préferer cet endroit à tout autre.

Je découvris dans la suite que mes voisins étoient de bons Protestans qui ne vouloient pas le paroître. Il y avoit plus de trente ans que leurs peres & meres ayant eu occasion de chercher une retraite si éloignée, s'y étoient refugiez avec de grandes richesses. Aussi étoient ils logez très commodement, & cha-

* 1691.

cune de leurs maiſons, dans les courſes des Sauvages étoit plus ſeure que notre Fort même. Ce qui achevoit de rendre ce Sejour tout gracieux, & de le mettre à couvert de toute inſulte, c'eſt que ſix ou ſept cent François diſperſez aux environs en faiſoient leur aſile ordinaire. Je trouvai là pluſieurs jeunes gens avec qui je paſſois le tems à chaſſer ou à pêcher, quand je n'étois pas occupé à planter, à ſemer ou à faire bâtir. Telles furent mes occupations pendant deux ou trois années. Je n'allois au Fort préciſément que pour m'acquiter des fonctions dont j'étois chargé par mon Emploi.

Notre Riviere nous fourniſſoit du poiſſon excellent & en abondance. De plus on y voyoit pluſieurs eſpeces d'oiſeaux & principalement des Outardes. Notre chaſſe rempliſſoit nos cuiſines de bonne viande, & nos magaſins de pelleteries. Les Bois voiſins étoient remplis de Chevreüils moins gros, mais bien meilleurs que ceux d'Europe. Je puis dire que j'étois là dans un Pays de bénédiction.

Pendant que je vivois ainſi dans ma maiſon de Campagne, je ne reçûs que deux ou trois fois des nouvelles de Mademoiſelle du Clos, attendu que les Hurons craignant qu'elle ne les quittât, l'avoient priée de s'éloigner de nos Frontieres, & d'établir ſa demeure au centre de leurs Habitations. Elle me mandoit par ſa derniere Lettre qu'elle ſeroit charmée de me voir : que ſi je voulois lui faire le plaiſir d'aller paſſer quelques jours avec elle, ſes Meſſagers ſçauroient bien me conduire par des chemins moins rudes que ceux que nous avions faits enſemble. Un des jeunes

voiſins de mon Habitation auquel je fis part de cette Lettre, me voyant irréſolu ſur ce voyage, me preſſa ſi fortement de le faire & de le mener avec moi, qu'il m'y détermina. Je lui promis de partir après avoir fait un tour au Fort, où j'étois bien-aiſe de me montrer auparavant.

Un des Meſſagers de Mademoiſelle du Clos s'étant détaché des autres pour lui porter la nouvelle de mon prochain départ pour ſa Cour, fit ſi grande diligence que le deuxiéme jour de notre marche, quoiqu'il eût eu plus de ſoixante lieues à faire, nous rencontrâmes une eſcorte qu'il amenoit au-devant de nous, & qui nous conduiſit plûtôt en Ambaſſadeurs qu'en ſimples particuliers. Je ne doutai plus alors que cette Demoiſelle n'eût une grande autorité ſur ce peuple. J'en fus ſurpris, mais mon étonnement augmenta bien encore, quand j'approchai du lieu de ſa réſidence.

Je vis des plantes cultivées, des cabanes bâties ſolidement, des Villages peuplez de gens de differentes profeſſions. Cette perſonne adroite & politique avoit raſſemblé tout ce qu'elle avoit pû trouver parmi ſes Sauvages de François priſonniers que ce peuple gardoit quelquefois pour apprendre d'eux l'art de faire la guerre, ou de Soldats deſerteurs qui s'accommodent mieux de la vie libre que de la diſcipline militaire de leur nation. La Sakgame par le moyen de ces Etrangers avoit établi des eſpeces d'Ecoles où les Hurons pour la plûpart s'exerçoient & réüſſiſſoient parfaitement aux arts les plus utiles à la Societé. Une vingtaine de Caba-

nes conſtruites autour de celle de la Souveraine ſembloient plûtôt une Bourgade dans ces deſerts qu'une Habitation de Sauvages. Ces Cabanes ſont fort longues, elles contiennent chacune cinq ou ſix familles, & chaque famille ſouvent eſt compoſée de deux cens perſonnes. Comme on pouvoit appeller cet endroit la Capitale du Pays, on n'y manquoit de rien, & la Police y étoit telle que les Chefs de toutes ces Cabanes s'aſſembloient chaque jour chez la Sakgame pour tenir Conſeil avec elle ſur ce qu'ils avoient à faire pour le bien Public.

Comme ami de leur Souveraine, je fus reçu avec des acclamations étonnantes. Elles étoient étonnantes en effet & paroiſſoient plus propres à effrayer qu'à faire honneur. Le jeune homme qui m'accompagnoit m'avoüa dans la ſuite qu'il en avoit eu peur, & qu'il s'étoit imaginé que ces Sauvages s'aplaudiſſoient par ces cris de nous avoir entre leurs mains & qu'ils alloient par notre mort déclarer la guerre aux François.

La Sakgame avoit trop de prudence pour ne pas ſuivre les coutumes de ſes ſujets dans les choſes indifferentes. Quand nous nous preſentâmes devant elle, nous la trouvâmes parée de coliers, de bracelets, de plumes & de fourrures. Il fallut pour nous empêcher de rire d'un attirail ſi bizarre qu'elle gardât l'air ſerieux & impoſant qu'elle avoit. Les anciens de la nation étoient à ſes côtez & conſervoient auſſi une gravité ſurprenante. Ils portoient de riches robes de pelleteries qui ſembloient donner un nouveau ridicule à leurs figures étranges & groteſques. Nous ne

ne pouvions pas dire d'eux ce que Cineas dit à Pirrhus des Senateurs Romains. Nous crumes plutôt voir des vieux Singes que des Rois.

Après les premiers complimens & le ceremonial Huronique que la Souveraine observa fort fidelement, elle m'adressa la parole, me dit qu'elle mettoit la peine que j'avois prise de la venir voir au-dessus de tous les services que je lui avois rendus ; qu'elle me prioit de trouver bon que pour ce jour là & sur-tout pour le repas en cérémonie que nous prendrions ensemble avec les principaux de la nation, elle se conformât à leurs usages, & de vouloir bien en faire autant nous-mêmes pour l'amour d'elle. Ce que nous lui promîmes d'executer de point en point. Nous commençames donc le festin par fumer, après avoir adressé ces mots au Soleil: *Tien, Soleil, fume.* Car ils n'oseroient toucher au calumet sans avoir auparavant prié le Soleil de fumer le premier. Mais cet astre aussi poli que ces Sauvages ne l'accepte jamais. Ce n'est pas qu'ils adorent le Soleil, ni qu'ils le croyent animé. On ne sçauroit même dire qu'ils ayent la moindre teinture de Religion. Au reste ils sont fort exacts à suivre les coutumes qu'ils tiennent de leurs anciens, & celle-là en est une des plus sacrées.

Nous fûmes assez bien traités à la maniere de France. Nous mangeâmes aussi par complaisance de plusieurs mets aprêtez à la mode du pays. Leur sagamité fut fort de mon goût, c'est une boüillie très differente de celle que nous faisons de froment. Les vieillards n'eurent

ſent pas plutôt leurs portions dans leurs ouragans ou écuelles qu'ils ſe mirent à manger en gardant un profond ſilence. Nous fûmes obligez de les imiter pour donner notre attention à un jeune homme qui chanta pendant tout le ſouper à la place de Mademoiſelle du Clos, car quand on regale quelqu'un, l'hôte chante à ſa loüange tout ce qui lui vient dans l'eſprit; & comme elle ne ſçavoit pas encore bien la langue, il avoit été decidé qu'un des Officiers chanteroit pour elle. Je ne ſçai pas trop ce que ce chanteur put dire à notre honneur & gloire. Il nous loua peut-être ſur notre adreſſe à prendre des Caſtors ſous la glace, ou ſur le nombre des Ennemis que nous avions tuez, écorchez & dévorez.

J'aurois tort d'oublier que parmi les mets qui nous furent ſervis, il y en eut un auquel mon Camarade & moi nous ne fûmes nullement tentez de toucher. C'étoit cependant le plat d'honneur. C'étoit comme le veau gras par la mort duquel ils célébroient notre arrivée. Enfin c'étoit le morceau le plus friand, le plus précieux & le plus eſtimé parmi eux. Cette piece n'ornoit leurs tables que dans les grandes cérémonies, & paſſoit pour la plus éclatante marque de diſtinction qu'ils puſſent donner à des Hôtes dignes de tous leurs égards. En un mot ce plat ſi rare & ſi diſtingué des autres étoit un animal nommé chez-eux *Chacora*, & chez-nous appellé Chien, qu'ils avoient fait rôtir, pour que rien ne manquât à la ſplendeur & à la magnificence du Banquet.

Nous couchâmes dans la Cabane où logeoient

geoient les François. Je vis une forge, un attelier de Charpentier, plusieurs fours à cuire du pain, & un pour la poterie de terre. On nous mit des draps à la Françoise sur des nattes faites de pailles de bled d'Inde, & couvertes de laine frisée de bœufs sauvages. Ce qui valoit bien des matelats. Nous ne fûmes pas encore bien libres les jours suivans, qu'il nous fallut employer à honorer de notre présence les divertissemens dont les Anciens voulurent nous régaler en faisant danser devant nous leur jeunesse de l'un & de l'autre sexe & faire leur exercice Militaire aux garçons les plus robustes avec les armes à feu. Ce qu'ils commençoient à executer passablement bien.

On nous conduisit pareillement en ceremonie à deux Forts que la prudente Sakgame avoit fait bâtir du côté du Lac Ontorio dans deux défilez par où les Iroquois étoient obligez de passer pour venir à eux. Ces Forts, quoiqu'ordonnez & conduits par un Soldat qui n'avoit aucune teinture des regles de la fortification, ne laissoient pas d'être assez réguliers selon le terrain, & si bien situez qu'on n'en pouvoit approcher que par un seul endroit défendu par deux petits Bastions, & palissadé de pieux de douze pieds de haut; le tout bordé d'un bon Parapet, d'où cent hommes à couvert en pouvoient accabler mille dans un Pays où il n'y avoit point de canons.

Nous apperçûmes en même temps des terres herissées de froment, d'autres de mays, de pois, de légumes & de chanvre, sans parler des colines entierement défrichées & char-

gées

gées de tabac. Ici des vignes ſauvages détachées des arbres qui les ſoutenoient, & provignées à la maniere des Européens ſe préſentoient à la vûë; là des Pépinieres, ou pour mieux dire des Foreſts de jeunes Châtaigniers, de pomiers & de noyers frapoient les regards, & les occupoient fort agréablement.

J'en marquai de la ſurpriſe à Mademoiſelle du Clos, qui me dit: Vous ne voyez encore rien. Tout cela n'eſt qu'une ébauche de ce que j'ai envie de faire. Si vous demeuriez dans ce Pays-ci, & que la France vous fût auſſi indifferente qu'à moi, vous verriez dans dix ans le Canton de mes bons amis auſſi beau que la plus fertile des Provinces. A ces mots, ſe tournant vers les Chefs des Sauvages elle leur répeta dans leur baragoüin ce qu'elle venoit de me dire en François; à quoi ils répondirent tous par une exclamation qui ſignifioit: *Ah que cela eſt bien dit!*

A la fin ces bonnes gens nous laiſſerent en liberté d'abord que leur Sakgame les eut priez de ne ſe plus gêner en nous accompagnant ſans pouvoir entendre nos converſations. Si la langue Françoiſe étoit de l'Hébreu pour eux, en récompenſe elle étoit aſſez familiere à une douzaine de jeunes filles qui étoient aux côtez de leur Souveraine, & lui faiſoient une petite Cour fort galante. Sur-tout les deux qu'elle avoit amenées à notre Habitation, la ſçavoient bien, & l'enſeignoient aux enfans de leur Cabane. Une ſeule choſe nous ſcandaliſa dans la conduite de ces filles: elles avoient avec nous des manieres ſi peu meſurées, qu'elles ſembloient nous faire l'amour. Ce qui redoubla notre étonnement, c'eſt que Made-

moiselle du Clos qui étoit témoin de leurs agaceries, bien loin de s'en offenser, paroissoit les autoriser. Elle rioit en elle-même de notre surprise, & devinant bien que nous étions curieux d'en apprendre la cause, elle nous la dit un jour en nous promenant dans une Isle aussi fertile qu'agréable, que son Soldat Ingenieur faisoit fortifier au seul endr[illegible] elle n'étoit pas inaccessible.

Avoüez-moi la verité, Messieurs, nous dit-elle, n'est-il pas vrai que vous ne sçavez que penser des airs libres que je laisse prendre à mes filles: quoique je les cherisse autant qu'une tendre mere aime ses enfans, je ne puis toutefois trouver à redire à ce qu'elles font; & je suis assurée que vous ne les condamnerez plus vous-mêmes, quand vous serez informez de l'état malheureux où mes Sauvages sont reduits. Croirez vous bien que de cinq à six mille personnes que contiennent les trois Habitations qui comme celle-ci me reconnoissent pour Sakgame, & qui sont près du tiers des Hurons, il n'y a pas présentement quatre cents hommes capables de porter les armes? Les Iroquois leurs voisins ont détruit les trois quarts de cette nation, & privé l'autre quart dans la derniere guere de ses meilleurs défenseurs, je veux dire de tout ce qu'il y avoit de jeunesse propre à combatre vigoureusement. N'avez-vous pas remarqué qu'ici les hommes sont presque tous au-dessous de vingt ans, ou bien au-dessus de cinquante, & qu'il y a du moins dix fois plus de femmes que d'hommes. Jugez donc si dans cette situation mon peuple n'est pas interessé à chercher les moyens de se conserver.

D'ail-

D'ailleurs poursuivit la Sakgame, le mariage n'est point regardé dans ce Pays comme un engagement qui vous lie pour toujours. On se marie aujourd'hui & demain l'on se quitte. Qu'un mari soit absent, sa femme en prend un autre qu'elle garde jusqu'à son retour; est-il revenu? Elle renvoye celui des deux qu'elle aime le moins. Ce n'est pas, Messieurs, ajouta-t-elle en souriant, que j'exige de votre complaisance que vous entriez dans les vûës politiques de mes Sauvages aux dépens de votre Religion. Je ne vous rapporte ceci que pour justifier le peu de retenuë des filles de ma suite. Je ne puis cependant vous cacher que les Chefs de mon Conseil doivent vous prier de ne pas dédaigner de prendre pour femmes pendant que vous serez dans ce séjour celles que vous trouverez le plus à votre gré; si vous leur accordez cette grace, vous les verrez respectées, cheries & nommées l'apui de la nation.

Le jeune homme qui m'accompagnoit dans ce voyage, & qui de son naturel n'étoit pas fort scrupuleux, parut un peu ému de cette peinture, & pénétré du ravage qu'avoit fait dans ce Pays un déluge d'Iroquois, ce nouveau Deucalion auroit volontiers contribué à réparer ce malheur; mais quelle que fût sa bonne volonté là-dessus, j'eus assez de pouvoir sur lui pour l'empêcher d'être si charitable en lui faisant observer que cette liberté de contracter des mariages de deux jours n'étoit dans le fond qu'un vrai libertinage pour les François.

Dans un autre entretien que j'eus avec Mademoiselle du Clos, je lui contai mes brouilleries

leries avec le Commandant du Fort, le danger que j'avois couru en mangeant avec lui, & je lui fis la description de la retraite que j'avois choisie pour me mettre à couvert des trahisons de cet Officier. Elle m'aprit de son côté tout ce qu'elle avoit fait depuis notre séparation, & je l'admirai dans toutes ses démarches. Quand votre peuple, lui dis-je, seroit cent fois plus nombreux qu'il n'est, il ne seroit pas moins soumis à une Sakgame telle que vous. Effectivement sa politique dans les moindres choses, sa prudence à ne proposer que des changemens utiles dans les usages du pays, son adresse à ménager son credit en suivant elle-même des coutumes qu'elle n'approuvoit pas, pourvû d'ailleurs qu'elles fussent indifferentes pour le bonheur ou le malheur de ces bonnes gens, tout cela supposoit un genie superieur & capable de tout.

Je lui demandai un jour pourquoi aucun François ne logeoit dans sa cabane. Je n'ai garde, me répondit-elle, de les tenir auprès de moi, ni même de leur parler jamais en particulier; premierement parce que je ne veux plus paroître Françoise, ni donner aux esprits inquiets la moindre occasion de penser que je songe à quitter ce pays-ci; la seconde raison que je veux bien vous avoüer, quoi qu'avec quelque peine, c'est que j'ai plus de confiance en mes sujets qu'en ceux de Loüis XIV. Non, Monsieur, je ne dormirois pas si tranquillement que je fais, si je me voyois à la merci de personnes qui font ici tous les jours des actions perfides. Ce qui n'est pas à la verité fort surprenant, puisque si vous en exceptez un petit nombre, les François qu'on envoye

voye en Canada sont tous des lib rtins chassez de leur patrie comme des perturbateurs du repos public.

Je vous dirai encore, ajouta-t-elle, que j'ay pris pour mes Hurons une tendresse qu'ils meritent bien. Vous ne sçauriez croire combien de pleurs, de cris & de gemissemens leur a couté une legere maladie que j'eus il y a quelque temps, tandis que les François qui sont dans cette habitation comptoient peut-être ce qui pourroit leur revenir de mes dépoüilles. Aussi je distingue bien les uns des autres. Je ménage les François, parce que j'ay besoin d'eux, mais sitôt que je pourrai m'en passer, je n'en garderai que trois ou quatre que je connois pour très-honnêtes gens & qui sont dès à present comme mes Conseillers, puisqu'ils donnent dans mon Conseil leurs avis de même que les anciens de la nation. Les deux principaux sont le Soldat que vous avez vû occupé a faire fortifier l'Isle dont je prétends qu'on fasse un asile seur en cas d'irruption de la part des Iroquois; le second est un Breton fort entendu & par l'avis duquel nous nous gouvernons pour ameliorer le pays. Le premier est mon Ministre de la guerre, & l'autre mon Chancelier.

C'est celui-ci qui a fait transplanter dans ces lieux quantité de vignes sauvages qu'on trouve vers le Lac Ontorio. Il a même fait cueillir là tant de raisin qu'il nous en a fait une grosse provision de vin. Véritablement c'est un vin si rude qu'il n'est pas potable; mais il ne nous en est pas moins utile, nous en faisons de l'eau-de-vie, qui supplée à celle qu'on alloit prendre à votre Fort avant notre broüillerie avec le

Com-

Commandant. Mon Breton m'assure qu'il tirera encore de l'eau-de-vie de la lie du cidre, qu'il prétend faire des fruits de plusieurs milliers de pommiers que nous avons & dont il a choisi les plus beaux pour enter dessus de bonnes especes des fruits qu'il a fait chercher jusqu'à Montreal & à Frontenac.

Ce n'est pas tout, continua-t-elle, avant mon arrivée les femmes qui sçavoient filer au fuseau, faisoient de cette façon des capuchons, des couvertures de lit & des bandes en forme de jupons fort courts, le tout avec cette belle laine de Cibolas ou bœufs sauvages que nous avons ici: mais depuis que j'ai fait semer du chanvre * qui vient admirablement bien dans ce pays, j'ai introduit l'usage du linge, & il n'y a plus personne dans cette habitation qui ne porte des chemises, à la reserve des jeunes gens quand ils vont à la chasse surtout des Cibolas; comme ils s'écartent alors & vont fort loin vers le sud-ouest, ils ne veulent porter que leurs armes.

Si quelque chagrin interrompt le cours des plaisirs que je prends à contempler mon ouvrage, c'est que je ne vois personne à qui je puisse inspirer l'attachement que j'ai pour mon habitation & qui soit capable d'achever de la rendre heureuse ou du moins de l'entretenir après ma mort sur le pied où je l'aurai laissée. Cette reflexion m'afflige d'autant plus que mes Sauvages se montrent plus reconnoissans du peu que j'ai fait pour eux; leur bonne foi, leur simplicité, leur bon cœur me les rendent si chers, que si l'on m'en séparoit, je quitterois sans balancer ma famille

&

* 1695.

& ma patrie pour les venir rejoindre.

Je ne ſuis nullement étonné de votre extrême tendreſſe pour eux, interrompis-je en cet endroit; tant je ſuis perſuadé qu'il eſt doux, dans quelques lieux qu'on ſoit, d'être honoré & comme adoré d'un peuple nombreux. Je ne ſçai ſi l'amour propre n'entre pas pour quelque choſe dans votre amitié pour ces bonnes gens. Vous n'en devez pas douter, reprit Mademoiſelle du Clos; il y trouve parfaitement ſon compte. Je vois avec une ſatiſtaction ſinguliere le reſpect & l'amour qu'ils ont pour moi. Imaginez-vous ces autoritez deſpotiques qui ſe font obéir d'un coup d'œil: telle eſt la mienne & j'oſe dire encore plus agréable, puiſqu'elle eſt fondée ſeulement ſur l'affection & non ſur la crainte.

Je remarque même tous les jours qu'en bien des choſes ils vont au devant de ce qu'ils croyent devoir me faire plaiſir, & pour ſe conformer à mes manieres ils s'écartent des leurs. C'étoit par exemple une coutume établie parmi eux d'entrer les uns chez les autres & de s'y aſſeoir à la premiere place qu'ils trouvoient ſans dire mot ni ſe faire la moindre politeſſe, préſentement ils s'entreſaluent en inclinant un peu la tête & en ſouriant, parce qu'ils ont obſervé que c'eſt ainſi que j'en uſe avec eux quand ils m'abordent.

Ceux qui m'approchent le moins & qui ſont à cinquante ou ſoixante lieuës d'ici ne m'appellent que le bon Eſprit, & l'amie du grand Onuntio d'en-haut. Ils me donnent ce nom depuis que les voyant dociles ſur la connoiſſance de Dieu, je les ai accoutumez à ne point commencer d'entrepriſe conſiderable ſans lever

les

les yeux au Ciel, pour demander l'assistance du grand Onuntio qui a fait le Ciel, la terre, le soleil, la lune & tous les astres, qui nous a créez pour l'adorer & l'aimer, & qui ne veut pas que nous fassions de mal. Ce qu'ils observent aujourd'hui fort religieusement, tant en ma présence qu'en mon absence. Ce qui fait voir combien il seroit aisé de leur faire embrasser le Christianisme, si les Missionnaires qui l'entreprennent y apportoient autant de prudence qu'ils ont de zéle pour la gloire de Dieu; mais ces nouveaux Apotres se regardant comme Martyrs dès qu'ils mettent le pied sur ces terres, & renonçant à la vie, prennent effectivement toutes les mesures possibles pour arriver à ce but. Au lieu de paroître d'abord ne vouloir que le bien temporel de ces Sauvages pour les conduire insensiblement au spirituel, ils débutent par déclamer contre leur Religion dans des termes qui révoltent ces malheureux, qui s'imaginent entendre des blasphêmes, & par leur prêcher des veritez abstraites comme si des hommes grossiers pouvoient les comprendre. Comment ces Auditeurs tout materiels croiront-ils des Mysteres, eux qui ne sçauroient croire d'autre bonheur au Pays de morts, à ce qu'ils disent, que celui de n'y avoir point de froid, d'y trouver de meilleur mays, de l'eau-de-vie à discretion, des chasses où le gibier se presentera de lui-même aux Chasseurs, & aura un goût exquis; & enfin une paix éternelle avec les François & les Iroquois.

Cependant quoique mes Hurons pensent de cette sorte, je ne crois pas qu'il soit impossible d'en faire de bons Chrétiens. Si vous pouvez m'en-

m'envoyer quelque habile Miſſionnaire qui veüille ne rien précipiter, ne rien faire à ſa tête, en un mot ſuivre mes conſeils, je lui ſauverai le martyre, & l'aiderai à convertir ce Canton de Sauvages. C'eſt dequoi je vous prie d'informer le Pere Recolet notre Protecteur, & de lui mander en même temps que je travaille pour le Service de Dieu & pour celui du Roi en travaillant pour le bonheur de ce Peuple Que ce grand Monarque le garantiſſe ſeulement de la fureur des Iroquois, & je réponds du reſte. Priez auſſi ſa Reverence de ne rien épargner pour effacer les mauvaiſes impreſſions qu'ont pû faire ſur l'eſprit du Gouverneur les plaintes de quelques Miſſionnaires au ſujet des Hurons, qu'ils ont voulu faire paſſer pour un peuple inconſtant, perfide, & barbare, pour s'être conduit ſuivant les uſages de ſa nation reçûs des Anciens. Les Hurons, a-t-on dit, ont tué, ont mangé les priſonniers qu'ils ont faits quand on a tenté des deſcentes ſur leurs côtes. Ce ſont donc les Sauvages les plus cruels, des Anthropophages, des Monſtres... Eh! bon Dieu devoient-ils faire autrement? Jugeons-en ſans prévention.

Ils voyent arriver chez eux des ennemis qui n'ont à leurs yeux rien que de terrible, de monſtrueux, de ſurnaturel, qui ont des tonneres à leur diſpoſition, & ſont preſque invulnerables. Que de prodiges! Le moyen de n'en être pas épouvanté! Si les Hurons en défendant leurs vies ont le bonheur de ſe ſaiſir de quelqu'un de ces redoutables ennemis, pourquoi ne les tueront-ils pas pour s'en défaire? Il y auroit de l'imprudence à l'épargner. Oüi, mais, dira t-on, pourquoi le manger? Hé,

pour

pour quelle raiſon voulez-vous qu'ils ne le mangent pas? C'eſt leur coutume de traiter ainſi les ennemis qu'ils peuvent prendre. Trouverions-nous bien raiſonnable un Chaſſeur qui n'ayant jamais vû que des perdrix rouges n'en tueroit pas une griſe qui viendroit dans ſon Canton, ou qui l'ayant tuée & la voyant groſſe & graſſe l'enfoüiroit plûtôt que de la manger? Nous ne jugerions jamais témerairement ſi laiſſant là nos préjugez, nous nous mettions à la place de ceux de qui nous voulons être les Juges.

Si les peuples de ce nouveau monde nous prévenant dans l'art de la navigation étoient venus les premiers à la découverte de nos côtes, que n'auroient-ils pas eu à raconter de la France à leur retour chez-eux? Ayant découvert au Nord-Oueſt une Terre inconnuë, diroient-ils, nous réſolûmes d'y deſcendre pour en prendre poſſeſſion au nom du Chef de notre nation, & d'y faire adorer nos Dieux. Quelques Pêcheurs dont nous tâchames de nous ſaiſir pour nous informer du Pays & des peuples qui l'habitoient, s'étant enfuis ſur une groſſe Habitation voiſine, ces Barbares au lieu de nous offrir du tabac & du mays, ou du moins de nous laiſſer chaſſer & prendre de l'eau, firent pleuvoir ſur nous une grêle de gros cailloux noirs & ronds qui nous renverſoient, ſans que nous viſſions les gens qui nous les jettoient. Ce n'étoit que fumée, éclairs & coups de tonnere épouvantables. Ceux des nôtres que nous avions mis à terre ſe ſentant frappés & ne ſçachant contre qui ſe deffendre, regagnerent nos Canots & prirent le large. Alors pluſieurs de ces Sauvages ſortirent de deſſous

leur

leur Habitation comme les bêtes farouches sortent de leurs antres quand la nuit commence. Il nous parurent tout couverts de peaux de differentes couleurs, d'une figure extraordinaire & vêtus de façon qu'on diroit qu'ils doivent avoir de la peine à se remuer. Ils examinerent attentivement nos morts étendus sur le rivage, & au lieu d'en manger la chair encore toute fraîche, ils les enfoüirent sous terre ignominieusement, les méprisant plus que les orignacs & que les moindres bêtes de leurs forêts.

La nécessité d'avoir de l'eau & des vivres nous obligea néanmoins à prendre terre à quelques journées de là dans un lieu qui sembloit desert & où pourtant nous fûmes bientôt entourés de figures semblables aux premieres, mais moins farouches. Nous ne vîmes que leurs visages & leurs mains dont ils n'ont pas l'esprit de cacher la couleur blanche & livide en la couvrant des diverses peintures que nous sçavons si bien mettre en œuvre. Nous leur presentâmes le calumet de paix & nos plus belles peaux, après quoi ils nous aborderent en nous parlant dans une langue bizarre & dont nous n'entendîmes pas un mot. Nous leur fimes toutefois comprendre par nos signes que nous avions besoin d'eau & de vivres. Ils nous apporterent d'une espece de sagamité cuite & dure dont ils mangerent les premiers & que nous trouvâmes assez bonne. Ils burent aussi devant nous d'une eau préparée & dont la couleur nous fut suspecte. Ils l'apportoient dans de petites peaux rondes, dures, transparentes & fort bien travaillées; mais nous n'osâmes en boire & ils furent obli-

obligez de nous donner de l'eau dont nous remplimes nos outres.

Nous remarquâmes pendant quelques jours que nous mîmes à faire nos provisions, que ces Sauvages n'avoient point de Dieux; du moins nous ne leur en vîmes pas porter à qui ils rendissent hommage. Ils ont cependant une veneration superstitieuse pour les sauterelles, les chauvessouris & les lezards, parce qu'ils nous empêchoient d'en manger. Il y a apparence aussi qu'ils croyent qu'après cette vie il n'y en a pas une autre dans le pays des morts; car lors que quelqu'un meurt chez eux, fut-ce un de leurs Chefs, ils ne lui donnent ni mays, ni ustensiles, ni armes, pas même des Esclaves pour le servir dans l'autre monde.

Nous eûmes pitié de l'aveuglement de ces miserables. Nous les suivîmes un jour dans un lieu où ils portoient en chantant un de leurs morts, & que nous crûmes être un Temple. Nos Piaces nous avertirent d'y faire porter notre grand Dieu Widzipudzili qu'ils leur montrerent en les exhortant à reconnoître leur erreur, & à profiter de l'avantage qu'ils avoient de pouvoir jetter la vûë sur le plus grand des Dieux; mais bien loin de se prosterner devant lui comme nos Piaces, & de l'adorer avec eux; ces impies eurent l'impudence de renverser d'une main profane ce Dieu terrible, de lui rompre les jambes & lui arracher les aîles : A ce spectacle, saisis d'une juste horreur, les Prêtres de Widzipudzili fondirent sur ces infâmes pour venger notre Dieu par leur mort & par le pillage du Temple; mais moins forts que courageux, nos Piaces

fu-

furent arrêtez & liez étroitement; pour nous ayant promptement regagné nos Canots, nous échapâmes à ces furieux, mais nous eûmes le chagrin de voir avant notre départ nos généreux Prêtres dévorez par les flammes à la vûë de notre petite flote.

Je vous demande presentement, ajouta Mademoiselle du Clos, si cette relation que feroit un Ameriquain seroit insensée. Non vraiment, lui dis-je, & vous ne plaidez pas mal la cause de vos Sauvages. Je ne m'étonne plus si vous vous plaisez ici. Vous voilà devenuë Ameriquaine. Vous preferez cette Habitation à Paris, votre Cabane au Louvre, & les Hurons aux François. Vous en dites trop, reprit-elle, ce seroit preferer un diamant brute à un poli; mais au moins cela prouve que les Sauvages peuvent penser des François ce que les François pensent des Sauvages.

La Sakgame en cet endroit cessa de parler. Pour lui donner tout le temps de reprendre haleine, je me mis à faire son éloge en homme enchanté de son mérite: Ah, Mademoiselle, lui dis-je dans mon enthousiasme, quelle famille a eu le malheur de vous perdre, après avoir été assez heureuse pour produire une heroïne dont le nom doit devenir aussi fameux que celui des plus grands Conquerans? C'est justement ce nom, s'écria-t-elle, c'est ce nom seul que je veux ménager par mon silence, pour ne pas reveler l'oprobre dont mes parens se sont couverts en me proscrivant avec tant d'injustice. Mademoiselle, repris-je, vous irritez ma curiosité en refusant aujourd'hui de la satisfaire. Songez que la Sakgame des Hurons n'est pas obligée de garder

der les ſecrets de Mademoiſelle du Clos. Dailleurs que craignez-vous? me ſerois-je ſans le ſçavoir rendu par quelque indiſcretion indigne de votre confiance? Non, repartit-elle, je ne me défie point de vous, & je veux bien vous apprendre mes malheurs; mais contentez-vous de cela. Ne cherchez point à connoître les perſonnes qui les ont cauſées & promettez moi que ſi jamais vous retournez en France, vous ne ferez aucune démarche pour les découvrir.

Je lui proteſtai que ſa volonté me tenoit lieu de loi & qu'elle pouvoit compter ſur ma diſcretion: He bien, me dit-elle alors, vous allez entendre des choſes que vous aurez peine à croire. Mes parens ont tenu avec moi une étrange conduite; c'eſt ce que je vais vous raconter le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.

Mon pere avoit près de quarante ans lors qu'il épouſa ma mere, qui étoit une jeune perſonne d'une nobleſſe égale à la ſienne, mais d'une humeur auſſi vive & auſſi hautaine qu'il étoit flegmatique, ſimple & facile. Vous devez juger à ces traits qu'il n'avoit pas dans ſa maiſon un pouvoir deſpotique. Ils paſſerent quelques années ſans avoir d'enfans; ainſi le premier qui vint au monde devint leur idole; c'étoit un garçon. Je naquis dix-huit mois après lui & ma naiſſance fut ſuivie trois ans après de celle de mon ſecond & dernier frere.

La préference qu'on donnoit en tout au fils aîné ſur ſa ſœur fit ſon effet ordinaire, c'eſt-à-dire qu'elle nous broüilla tous deux dès notre enfance & fut cauſe que mes parens m'en aimerent moins. Je ne le ſentis que trop, quoique

que je ne fusse qu'un enfant, & la jalousie s'empara si bien de moi, qu'il fallut me mettre au Couvent pour avoir la paix au logis.

Je me trouvai parmi des Religieuses comme transportée dans un autre monde. J'aurois là facilement oublié que j'avois un frere plus cheri que moi. J'y aurois vû s'éteindre en peu de tems les foibles étincelles d'une jalousie encore naissante, si elle n'eût été rallumée à chaque instant par l'indiscrete amitié d'une femme qui m'avoit servi de Gouvernante & qui venoit me voir fort souvent. L'imprudente ne m'entretenoit que du bonheur de mon frere; elle m'exageroit en pleurant les attentions qu'on avoit pour lui; la quantité d'argent dont il disposoit, la beauté de ses habits, & enfin les caresses qu'il recevoit de toutes parts, tandis qu'entierement oubliée dans ma retraite, je n'avois rien qui me distinguât de la moindre Bourgeoise. Elle ajoutoit à cela qu'on avoit resolu de me faire Religieuse pour laisser à mon frere de plus gros biens. Ces discours m'inspirerent de l'horreur pour lui & pour le Monastere.

Notre Cadet qu'on avoit fait Chevalier de Malthe, & qu'on traitoit aussi mal que moi, en eut le même ressentiment sitôt qu'il fut capable d'en avoir. Il venoit assez souvent me faire visite à la grille. Nous unissions nos chagrins, & tenions ensemble de petits conseils, dont le résultat étoit toujours que je devois refuser l'habit de Novice qu'on se disposoit à me faire prendre. Enfin, ma mere voyant qu'on me tourmentoit en vain pour vaincre la répugnance que je marquois pour cet état, me fit sortir du Couvent dans l'intention de m'obliger

par

par de mauvais traitemens à demander de moi-même à y retourner.

Toute prévenuë que j'étois contre notre aîné, je ne laissa pas les premiers jours de rechercher son amitié ; mais les complaisances qu'on avoit pour lui, & le peu de cas qu'il voyoit faire de nous lui avoient gâté l'esprit. L'air fier & méprisant dont il recevoit mes avances & mes politesses, me choqua. Je m'en plaignis à ma Gouvernante & à mon jeune frere, à qui seuls je pouvois adresser mes plaintes. Ils partageoient mes peines. Le Chevalier particulierement en étoit pénetré. Il soûpiroit quelquefois d'impatience de se voir dans un âge à mesurer son épée contre celle de cet ennemi domestique, & c'est de quoi il auroit été bien capable. Un jour que le vieux Gouverneur qui les élevoit tous deux, & qui n'avoit d'autre mérite que celui d'avoir sçu gagner les bonnes graces de ma mere, en faisant semblant d'aimer beaucoup l'aîné, donna le tort au Cadet dans une petite contestation que ces deux freres eurent ensemble; le Chevalier prit le Ciel à témoin de l'injustice qu'on lui faisoit, & se jettant l'épée à la main sur le Gouverneur, il l'auroit percé, si son épée, semblable à celle qu'on donne aux enfans, n'eût pas été sans pointe.

J'étois de mon côté exposée à souffrir tout ce que ma mere pouvoit inventer de mortifiant pour moi. Si mon pere ne nous haïssoit pas mon jeune frere & moi, il avoit du moins pour nous une parfaite indifference. D'ailleurs dequoi nous auroit servi son amitié? Le Mari n'étoit pas plus écouté que les enfans. Quand Madame étoit en colere, ce n'étoit pas lui qui

qui trembloit le moins fort. S'il prenoit la liberté de parler, c'étoit pour dire... Madame a raison. Encore recevoit-il souvent pour prix de sa complaisance un ordre sec & concis de se taire, & d'attendre qu'on lui demandât son avis. Il y avoit néanmoins un temps où il perdoit sa timidité, quand il étoit plein de vin de Champagne, Monsieur parloit aussi haut que Madame; mais son courage s'évaporoit avec les fumées du vin. C'est à regret que je vous fais remarquer cette nouvelle qualité dans mon pere.

L'amitié que nous nous portions mon frere le Chevalier & moi, déplut à ma mere, qui pour nous ôter la consolation que nous trouvions à nous affliger ensemble, nous défendit de nous voir & de nous entretenir en particulier. Elle se doutoit bien que toutes nos conversations ne rouloient que sur les chagrins qu'elle nous causoit; & elle croyoit par cette défense prévenir les complots que nous pourrions former contre son aîné. Ce procedé ne servit qu'à nous aigrir davantage, & prenant soin de bien cacher notre jeu, nous commençames à faire tout le mal que nous pouvions à notre ennemi commun. Nous profitions avec plaisir de toutes les occasions qui se présentoient de lui joüer des tours. Cet enfant gâté avoit beau s'attacher à conserver les riches habits dont on le paroit, ils n'étoient jamais huit jours sans être tachez ou déchirez. On grondoit l'Idole. Nous triomphions.

Il ne nous étoit pas permis d'entrer dans le cabinet de ma mere; notre aîné seul avoit ce privilege. Il y entroit quand il lui plaisoit, & badinoit avec ses oiseaux. Nous guettions le mo-

moment de nous y pouvoir introduire après lui sans être vûs, & il arrivoit de là qu'il avoit laissé quelque cage ouverte, ou un Chat enfermé dans le cabinet. Une pareille étourderie lui attiroit des réprimandes qui nous ravissoient. Il faut avoüer que le plaisir de la vengeance est bien doux. Il n'y a point de maux dont il n'ôte ou ne suspende le sentiment. Aussi faut-il bien de la vertu pour y renoncer.

Mon frere aîné avoit deux Chiens de chasse qui faisoient ses délices. La mort de ces deux animaux si cheris auroit été un exploit digne du Chevalier, mais l'execution en étoit difficile. Il m'en parla comme d'un coup d'état, & la foiblesse que j'eus d'entrer dans la conspiration fut la cause de mon exil. Nous formâmes donc ce beau projet, dont toutefois il ne nous revint que la satisfaction d'avoir eu la douce esperance de nous venger. Qu'il y a de gens dans le même cas, & dont le ressentiment se borne à penser à ce qu'ils feroient si leur pouvoir répondoit à leurs desirs.

Je m'imaginai pendant quelque temps que le Chevalier avoit abandonné son dessein dont il ne me parloit plus, soit qu'il fût rebuté des obstacles qui s'y rencontroient, soit qu'il eût pitié des têtes proscrites qu'il ne laissoit pas d'aimer, mais elles étoient encore plus cheres à son frere, & cela suffisoit pour l'empêcher d'écouter sa compassion. Un soir en sortant de table, il me mit entre les mains un paquet, & me dit assez bas: Tenez; voici dequoi les expedier promptement. Serrez cela. C'étoit, je croi, de l'arsenic en poudre qu'il venoit de recevoir, & qu'il craignoit qu'on ne trouvât

dans

dans ses poches pendant la nuit. Malheureusement pour nous le vieux Gouverneur qui n'étoit pas éloigné, entendit apparemment ce que le Chevalier venoit de me dire, car il alla rapporter ces paroles à mes parens. Il leur représenta sans doute que j'avois des intentions abominables, & le poison trouvé la nuit dans une des boëtes de ma toilette confirmant son rapport, mon frere & moi nous demeurâmes atteints & convaincus dans leur esprit d'avoir envie d'attenter sur leurs personnes.

Je m'aperçûs en me levant que le paquet n'étoit plus où je l'avois serré. Je crus que le Chevalier l'avoit repris, ce qui fut cause que je ne m'en inquietai point & que je ne pris aucunes mesures pour détourner le malheur qui me menaçoit & que j'ignorois. J'achevois de m'habiller lorsqu'on me vint dire de la part de ma mere de me tenir prête à partir pour un Couvent où elle avoit resolu de me conduire. Je me préparai à lui obéir de bonne grace, regardant un Monastere comme une prison où je serois encore moins malheureuse qu'au logis. Pendant qu'on faisoit des paquets de mon linge & de mes habits, je voulus aller dire adieu à mon pere qui étoit dans son cabinet; mais j'eus beau fraper à la porte, il n'ouvrit point & n'osa me répondre, sans doute parce qu'on le lui avoit défendu. Je courus à la chambre du Chevalier pour le prier de me venir voir au Couvent; je ne trouvai personne, & pour trancher d'inutiles circonstances, je montai dans un carosse de loüage avec ma mere & le vieux Gouverneur, qu'on appelloit du Clos. On me conduisit à une Messagerie où une chaise toute prête à rouler m'attendoit.

J'entrai dedans avec le Gouverneur, & remarquant que ma mere se disposoit à s'en retourner: Madame, lui dis-je, avec émotion, quel est donc votre dessein? où Monsieur du Clos va-t-il me mener par votre ordre? n'est-ce pas dans un Couvent de Paris que vous vous êtes proposé de me mettre?

Non ma fille, me répondit froidement ma mere, je vous envoye à celui dont votre tante est Abbesse. Vous apprendrez sous les yeux d'une personne si vertueuse à vous confirmer dans des devoirs dont un plus long sejour dans la maison paternelle pourroit vous écarter. Adieu, Mademoiselle, vous avez dit tant de fois que vous étiez beaucoup moins mal au Couvent qu'avec nous, que je crois vous faire plus de plaisir que de peine. Je ne sçavois quelle réponse je devois faire à ces paroles, & quand je l'aurois sçu, ma mere ne m'eût pas donné le temps de lui repliquer; elle remonta dans le carosse de loüage, & nous nous éloignâmes l'une de l'autre avec un égal empressement.

La profonde mélancolie où je fus plongée depuis Paris jusqu'à la Rochelle où nous allions, causa bien de l'inquietude à Monsieur du Clos, qui s'imagina que je méditois quelque coup funeste pour lui. Il se tenoit jour & nuit sur ses gardes, & croyant que j'avois peut-être encore sur moi de l'arsenic, il avoit grand soin de me faire servir en particulier. Je suis sûre qu'il se repentit plus d'une fois de s'être chargé de ma conduite. J'ai toujours été persuadée que sa commission se bornoit à me remettre entre les mains de ma tante, mais que pour me punir de lui avoir fait peur

sur

ſur la route, & pour débarraſſer ma famille d'un mauvais ſujet, bien aſſuré d'ailleurs qu'il ſeroit avoüé de tout, il s'étoit déterminé à profiter de l'occaſion de l'embarquement qui ſe faiſoit alors à la Rochelle pour le Canada.

Au lieu donc de me faire prendre le chemin de l'Abbaye de ma tante, où il ne falloit pas une journée pour nous rendre, Monſieur du Clos s'accommoda fort honnêtement avec le Capitaine du Vaiſſeau ſur lequel vous étiez. Vous ſçavez le reſte, Monſieur, & vous devez vous ſouvenir de l'état où je fus pendant les premiers jours. On déſeſpera de ma vie, & je l'aurois infailliblement perduë, ſi le Capitaine n'eût pas eu plus de ſoin de moi que de pluſieurs autres que la Mer fit tomber malades. Il eſt vrai qu'il avoit des raiſons particulieres pour me diſtinguer des femmes qui étoient ſur ſon bord. Il m'avoit reçûë comme paſſagere, & ne devoit toucher le reſte de la ſomme dont ils étoient convenus le vieux Gouverneur & lui, qu'en rapportant en France un certificat de mon arrivée à Quebec ; où il avoit ordre apparemment de m'abandonner à la Providence. Pour vous mettre au fait de cet accord, je vous dirai que le Capitaine m'apprit que Monſieur du Clos m'avoit livrée à lui ſous le nom de Marguerite du Clos ſa fille, en l'aſſurant que je n'étois ainſi bannie que pour avoir voulu pluſieurs fois empoiſonner mon pere, ma mere & mon frere aîné ; & que tout recémment j'avois été trouvée ſaiſie d'arſenic dont je prétendois me ſervir pour commettre ces trois crimes.

La ſurpriſe que me cauſa le Capitaine par ce diſcours, le déſeſpoir de me voir chargée

d'une accusation si horrible, & dont je ne pouvois malgré toute mon innocence prouver la fausseté, tout cela fit un tel effet sur moi, que j'en pensai mourir de douleur. Cependant dès que je pus parler, je fis au Capitaine le recit de l'avanture de l'arsenic trouvé sur ma toilette. Il entrevit dans ce que je lui dis l'injustice qu'on m'avoit faite de me soupçonner d'un si grand attentat. Il me plaignit tout inhumain qu'il étoit. Il fit plus: il eut la générosité de me donner une partie de l'argent qu'il avoit reçû de Monsieur du Clos, qu'il croyoit mon pere, car je ne le désabusai pas sur cet article. C'est ainsi que je fus instruite du sujet de mon voyage forcé.

J'ignore quelles réflexions fit depuis le Capitaine; mais comme s'il se fût repenti d'avoir été assez foible pour me croire, & se laisser attendrir par un faux recit de mon malheur, il reprit deux jours après sa férocité ordinaire. Il ne me regarda plus. Je résolus de ne me découvrir à personne, & d'attendre sous l'indigne nom de l'auteur de mes ennuis que mon frere le Chevalier fit connoître mon innocence avec la sienne. J'aurois néanmoins peut-être été forcée d'éclater, si votre ingenieuse bonté n'eût trouvé un moyen de me dérober au sort miserable que j'avois à craindre.

Mademoiselle, dis-je alors à la Sakgame, si la vertu ne met point à couvert des revers de la fortune, du moins elle en sçait triompher tôt ou tard. La malice & l'injustice des hommes vous ont envoyée comme une esclave dans un Pays étranger; & le Ciel plus juste vous y fait vivre en Souveraine. J'y vivrois contente, reprit-elle, si je sçavois que le Chevalier

valier ne fût pas plus à plaindre que moi. La tranquillité de ma vie n'est troublée que par le souvenir de ce cher frere; & il est le seul mortel au-delà des Mers pour lequel je m'interesse. Si je revois la France, lui répliquai-je, nous imaginerons quelque expedient pour vous donner de ses nouvelles, sans vous faire connoître qu'autant que vous le jugerez à propos. Mais, ajoûtai-je, si ce frere si cheri vous prioit de retourner dans l'ancien monde, rejetteriez-vous sa priere? Les Souverains, repartit-elle en souriant, ne quittent point leurs Etats, & ne se parlent que par Ambassadeurs. En ce cas, lui dis-je sur le même ton, vous me ferez l'honneur de me revêtir de ce titre sacré, & je lui présenterai de votre part mes Lettres de créance, & le Calumet de Paix.

Je n'eus plus qu'une conversation avec Mademoiselle du Clos, après-quoi je lui demandai mon audience de congé. Elle ne me l'accorda pas sans peine; & je fus obligé de lui promettre que je lui ferois de temps en temps de pareilles visites. Si nous eussions accepté tout ce que ses Hurons nous présenterent de pelleteries, nous nous serions enrichis; mais nous les refusâmes le plus poliment qu'il nous fut possible. Nous nous contentâmes de souffrir qu'ils chargeassent de leurs presens quelques Canots qu'ils firent partir pour notre Habitation en même tems que nous, & qui pourtant n'y arriverent qu'un mois après nous, attendu qu'il leur avoit fallu prendre des chemins longs & très difficiles. Une escorte nombreuse nous reconduisit avec la même pompe qu'auparavant, & par reconnoissance nous la renvoyâ-

mes chargée de vin, d'eau-de-vie & d'autre presens.

A mon arrivée je fus obligé de quitter mon habitation & de me rendre au Fort. L'affreuse guerre que la France avoit alors à soutenir étendit sa fureur jusqu'à nous. Tout le pays étoit en allarmes. On faisoit des courses dans la nouvelle Angleterre, & les Anglois de leur côté en faisoient sur nous. Ils engageoient même les Sauvages à en faire. Nous fûmes obligez d'établir * correspondance de notre Canton avec le Fort de Bourbon, que Monsieur d'Iberville venoit d'enlever aux Anglois dans le Golfe de Hudson. Ils n'en avoient pas été quittes pour cette perte; on leur venoit aussi de ravager plusieurs Isles & une partie de la Jamaïque, de façon que ne doutant point qu'ils n'eussent envie de nous rendre le change, nous étions dans la nécessité d'être toujours sur nos gardes.

Il est vrai que le Fort de Frontenac nous mettoit à couvert de surprise de la part des Anglois; mais ils avoient gagné plusieurs Cantons d'Iroquois à force de presens, & ceux-ci pouvoient se trouver sur nos talons avant que nous fussions seulement avertis de leur marche. Ces terribles Sauvages portoient la desolation par tout, ils détruisoient les plantations, bruloient les Cabanes & n'épargnoient personne. Lorsqu'un Fort les arrêtoit, ils faisoient impunément le degât aux environs, la garnison n'osant les attaquer, à cause que les Iroquois étoient en trop grand nombre & qu'ils avoient pour la plûpart des armes blanches & des

* En Octobre 1694.

des armes à feu, que les Anglois & les Hollandois leur fournissoient & avec lesquelles il se battoient courageusement.

Les allarmes continuelles que nous donnoit la proximité de leurs frontieres, plusieurs hostilitez déja commises, la ligue faite entre tous leurs Cantons, & leur alliance avec les Anglois & les Hollandois, toutes ces choses engagerent enfin Monsieur de Frontenac Gouverneur du Pays à leur faire sentir le poids des armes de France, comme tant d'Alliez liguez contre elle le sentoient en Europe. Toutes les Compagnies entretenuës par le Roy eurent ordre de s'assembler à Montreal. L'envie de se venger des Iroquois & d'écarter de si dangereux voisins, ayant fait joindre à ces Troupes tous les François établis sur ces frontieres avec les Sauvages attachez à la France; Monsieur de Frontenac se trouva en état d'entrer dans leur Pays à la tête d'une armée nombreuse & formidable pour ces lieux-là, puisqu'elle étoit de près de trois mille hommes.

On n'eut pas peu de peine à transporter de l'artillerie jusqu'à un Fort que les Anglois avoient fait bâtir à ces Sauvages. Il étoit flanqué de bons Bastions, & si régulier qu'il nous auroit arrêtez long-temps, s'ils eussent eu le courage de s'y tenir enfermez; mais les Iroquois, tout braves qu'ils sont, veulent quand ils combattent avoir le terrain libre derriere eux, & ils s'attachent plus à des coups d'adresse & de surprise qu'à se battre de pied-ferme. Ils abandonnerent donc leur Fort contre le conseil des Anglois, avec lesquels ils se retirerent, nous laissant liberté entiere de ravager ce Canton. Nous commençâmes par ra-

ser le Fort, après quoi tout fut pillé ou détruit dans un assez grand espace de Pays, afin de donner du moins à ce peuple un desert à passer avant qu'il pût entrer dans la nouvelle France.

Le Corps de troupes dans lequel j'étois avec plusieurs Volontaires qui m'avoient suivi à cette expedition, ayant découvert dans un Bois un grande Habitation d'Iroquois, l'investit & s'en rendit maître. Nous y surprîmes beaucoup de vieillards & d'enfans, & nous partageâmes le butin. Pour moi, je cedai ma part & celle que mes associez devoient avoir dans les pelleteries & les ustenciles qui avoient été apportez là comme dans un lieu de sûreté. Je me contentai de prendre sur mon compte tous les prisonniers dont personne ne voulut se charger. Je surpris par-là tout le monde, & encore plus quand je leur offris à tous la liberté, pourvû que chacun d'eux me donnât pour sa rançon un enfant mâle de quatre à cinq ans; ce qui m'en procura près de deux cens qui se trouverent aux environs. Après quoi je renvoyai sans rançon le reste des Captifs, à la reserve d'une demi-douzaine de femmes que je gardai pour avoir soin de mon petit troupeau.

Vous sçavez, Monsieur de Beauchêne, continua Monneville en m'adressant la parole, que deux jours après le tout pensa m'être enlevé, & nous coûter la vie à mes Volontaires & à moi. Vous devez vous en souvenir, puisque vous étiez avec les Sauvages qui vinrent la nuit fondre sur mon Quartier que j'avois eu l'imprudence de choisir assez loin du Corps de l'armée. S'ils eussent sçû que je n'avois là que

soixan-

soixante & quelques hommes, ils ne se seroient pas retirez comme ils firent après m'en avoir tué quelques-uns. Vous devez encore moins avoir oublié que trop jeune & trop temeraire vous vous engageâtes si avant, qu'il vous fut impossible de rejoindre les autres & que vous demeurâtes mon prisonnier.

Cet accident me fit précipiter mon départ. J'étois bien aise aussi de prévenir le gros de l'armée dans laquelle mes deux cens enfans m'auroient beaucoup plus embarrassé. Lorsque j'eus assez de Canots, je demandai à Monsieur de Frontenac permission de partir & il me l'accorda fort gracieusement, me faisant fournir ce qui m'étoit nécessaire pour mes petits prisonniers qu'il croyoit pieusement comme les autres que j'emmenois pour les faire élever dans notre Religion, ainsi que le publierent les Missionnaires Aumôniers de l'armée. Ces bons Peres jugeoient de mes intentions sans songer que pour executer le projet dont ils me faisoient honneur, au lieu de ma simple habitation il m'auroit fallu des maisons & des revenus comme les leurs.

Quoy qu'ils vantassent extremement la bonne action qu'ils s'imaginoient que j'avois faite, ils n'eurent aucune envie d'en partager le merite avec moi, en se chargeant eux-mêmes d'une partie de ces enfans; mais ils firent chanter un grand *Te Deum* à Quebec dès qu'ils eurent apris que je les avois fait tous baptiser, ce que je ne manquai pas en effet de faire avant que de les envoyer à Mademoiselle du Clos à qui je les destinois.

Vous devinez bien que cette politique Sakgame me sçut bon gré d'un pareil present. El-

le me manda que je ne lui en pouvois faire un plus précieux, & que ses bons amis étoient penetrés de reconnoissance du service que je leur avois rendu en leur envoyant dequoi former des guerriers qui leur seroient un jour d'un grand secours: Que tous ces enfans avoient été adoptés & croyoient tout de bon avoir retrouvé leurs parens dans leurs peres adoptifs. Elle ajoutoit qu'elle les feroit instruire dans la Religion Chrétienne & qu'elle esperoit qu'après avoir été élevez comme Hurons, ils n'auroient pas moins le cœur François que s'ils étoient nés au centre de la France.

Les graces que Loüis XIV. distribuoit alors de toutes parts pénétrerent jusques dans nos déserts pour y venir chercher ceux de ses serviteurs qui s'y distinguoient le plus. Parmi les personnes qui reçûrent des gratifications fut comprise une Demoiselle de ma connoissance, appellée de Vercheres. Cette heroïne avoit une Habitation & un Fort qui portoient son nom à quelques lieuës de Montreal. Elle étoit fille d'une mere qui lui avoit appris à se servir du mousquet, & à se mettre en Amazone à la tête de son monde dans les incursions des Sauvages. Un jour ayant été surprise par une troupe d'Iroquois, elle se débarassa de leurs mains, & s'enferma dans son petit Fort, où secourue d'un seul Soldat, elle les arrêta d'abord à coups de fusil. Ensuite faisant elle même joüer sur eux son canon, elle obligea ces Sauvages à se retirer. Ce qu'ils firent avec d'autant plus de précipitation qu'ils jugerent qu'elle ne tarderoit pas à recevoir du secours. Cette jeune Guerriere après cette action, ayant eu le bonheur de trouver l'oc-

casion

casion d'écrire à Madame de Pontchartrain, lui envoya le détail du petit Siege qu'elle avoit soutenu, & obtint par son entremise une pension de quatre cens livres.

Dans ce temps-là, le jeune homme qui m'avoit accompagné chez Mademoiselle du Clos, y retourna pour lui offrir ses services avec cinq ou six de ses meilleurs amis, que la relation du voyage qu'il avoit déja fait n'avoit nullement effrayez. Il prit soin de cacher, ainsi que ses Camarades, ce beau dessein à tout le monde, sçachant bien que personne ne l'approuveroit. Je fus le seul à qui l'on n'en fit pas mystere, de peur que Mademoiselle du Clos ne leur sçut mauvais gré de ne lui point porter de mes nouvelles. Ils m'en firent donc confidence, & je les chargeai d'une Lettre pour la Sakgame.

Pendant leur voyage, le Maloüin Commandant de notre Fort mourut de poison. J'ai toujours été persuadé que le coup qui le mit au tombeau m'étoit destiné, auquel cas je fus une cause bien innocente de sa mort. Quoiqu'il en soit, je me rendis aussi-tôt à Quebec pour y annoncer cette nouvelle, & solliciter ce poste pour lequel je ne croyois pas trouver de Concurrens; néanmoins le Gouverneur me dit poliment que si je voulois absolument cette place, il ne pouvoit me la refuser; mais qu'il me prioit en attendant une autre occasion, de la ceder à un jeune homme qui lui étoit fortement recommandé, & qui sans cela lui alloit demeurer sur les bras. Cette maniere obligeante de refuser me charma; & je protestai au Gouverneur que trop content de sa bonne volonté, je me désistois de ma demande

mande d'aussi bon cœur que j'aurois reçu le bien-fait.

Le jeune homme dont il parloit venoit d'arriver sur le Vaisseau qui nous avoit apporté l'heureuse nouvelle de la paix de Ryswyck, dont nous nous flattions de goûter les fruits dans ce nouveau monde par la liberté du commerce qui devoit augmenter nos fortunes. Ce changement me fit songer à profiter du moins de la succession du Maloüin, si je n'avois pas sa place. Il n'avoit ni enfans, ni heritiers; son Habitation alloit être abandonnée, & ne pouvoit manquer de devenir en peu d'années un désert comme auparavant. Je la demandai & elle me fut accordée.

Dans une seconde visite que je fis au Gouverneur, je lui exposai le plan de la conduite de Mademoiselle du Clos parmi les Hurons. Il ne se lassoit point de m'entendre parler là-dessus; & il admiroit la prudence & la politique de cette incomparable fille. Il en fut enchanté; & crut voir dans son systême tant d'utilité pour l'Etat, qu'il eut la générosité de lui envoyer pour plus de cent pistoles de presens, la faisant assurer en même temps d'une protection particuliere pour elle & pour son Canton. Les Reverends Peres jaloux de leur gloire ne voulurent pas paroître moins généreux que le Gouverneur; ils firent aussi leurs presens à la Sakgame, mais pour varier un peu les choses, ils firent consister leurs dons en plusieurs reliquaires, quelques chapelets benits avec un billet d'association à une Confrairie sur le Catalogue de laquelle son nom fut couché gratis. La marque de cette Confrairie lui fut portée par un jeune homme qu'on lui en-

envoyoit pour Miſſionnaire, ſur la priere que j'en avois faite. On chargea ce nouvel Apôtre de magnifiques ornemens Sacerdotaux & d'une ſuperbe Chapelle, mais en lui faiſant ſa leçon en particulier, je lui conſeillai de n'employer tout cela que quand Mademoiſelle du Clos le jugeroit à propos.

En me chargeant du ſoin de conduire & d'inſtaler dans notre petit Fort Monſieur de la Haye, c'étoit le nom du nouveau Commandant, le Gouverneur me dit qu'il me tiendroit compte de tout ce que je ferois pour ce jeune homme, qui étoit né, ajoûta-t-il, pour une meilleure fortune. Je commençai donc ſur cette recommandation à m'intereſſer pour Monſieur de la Haye; & Madame ſon épouſe qui s'embarqua avec nous, acheva de m'attacher au ſervice de la famille. Cette Dame étoit une jeune perſonne qui joignoit à la beauté la plus réguliére un air ſi gracieux, tant de modeſtie, tant de douceur dans le ſon de la voix, dans ſes yeux, dans ſes manieres, qu'entraîné par ce puiſſant je ne ſçai quoi, qui ne peut ſe définir, je perdis ſubitement ma liberté, ſans même avoir envie de la défendre.

Si je m'étois contenté de l'amitié de ces deux jeunes Epoux, les attentions que j'eus d'abord pour eux me l'acquit à un point, qu'en arrivant au Fort, on eût dit que c'étoit un frere & une ſœur qui y venoient joindre un frere cheri. Comme j'avois été gratifié de toutes les dépoüilles du Maloüin, ſes meubles m'appartenoient ainſi que tout le reſte, & j'aurois pû laiſſer à ſon ſucceſſeur un appartement tout nud; mais je n'y dérangeai pas la moindre choſe, ce qui ne devoit pas être

compté

compté pour rien dans des lieux tels que ceux-là. Je rendois tous les jours à ces Epoux quelque petit service dont ils me témoignoient d'autant plus de reconnoissance qu'ils soupçonnoient moins le motif qui me faisoit agir. Ils s'imaginoient que j'en usois ainsi avec eux par pure générosité.

Je les menois si souvent à l'Habitation dont j'avois herité, qu'elle n'étoit pas plus à moi qu'à eux. Ils la trouvoient si bien bâtie, & si bien située qu'ils s'y plaisoient infiniment. Pour moi j'y goûtois moins la douceur de la solitude, que le plaisir d'y voir continuellement l'objet de ma passion. Tant que je m'en tins aux regards & aux soûpirs, Madame de la Haye ne pénétra point mes sentimens. Elle étoit si éloignée de me croire amoureux, qu'elle me donnoit sans contrainte d'innocentes marques de la tendre amitié qu'elle avoit pour moi. D'un autre côté, quelque jaloux que je fusse du bonheur de son époux, je vivois avec lui dans une liaison si forte, que cette seule consideration m'avoit souvent fermé la bouche, lorsque mon secret étoit près de m'échapper.

Monsieur de la Haye, car il m'avoit conté ses avantures, étoit fils d'un riche Conseiller du Parlement de Paris, qui le destinant au Bareau, l'élevoit chez-lui dans cette intention; mais le jeune homme s'appliqua si peu à l'étude, & principalement à celle du Droit, que lorsqu'il lui fallut subir ses examens, ses Examinateurs furent obligez de lui faire soutenir ses Theses à huis-clos. Son pere lui voyant si peu de disposition à briller dans la Robe, changea de dessein, & lui acheta chez le Roi une Charge qui a depuis causé ses malheurs.

J'igno-

J'ignorois quels étoient ces malheurs : Il me les avoit cachez dans tous les entretiens que nous avions eus ensemble jusques-là, & il ne m'avoit jamais encore parlé de sa femme, lorsqu'un matin en nous promenant après avoir déjeûné, les fumées de deux bouteilles d'un vin blanc que nous venions de boire, firent sur lui le même effet que les rayons du soleil sur la statuë de Memnon : Monsieur de la Haye qui étoit ordinairement taciturne & rêveur, prit tout à coup un air gay, libre & ouvert, & se répandit en discours. Sitôt que je le vis en train de babiller, je le mis sur le chapitre de sa prosperité passée, & lui dis qu'il ne me paroissoit pas tout-à-fait malheureux, puisque la fortune lui avoit donné une épouse aussi accomplie que la sienne.

Vous trouveriez ma femme encore plus aimable, me répondit-il si vous sçaviez tous les sujets que j'ai de l'aimer & de l'estimer. Comme après elle je n'ai rien de plus cher au monde que vous, je vais vous faire cette confidence. Il en va couter à mon amour propre pour vous découvrir des défauts que la situation où je suis présentement vous dérobe; mais n'importe, je veux dire tout. C'est une petite confusion que je merite bien.

A titre de fils unique d'un pere opulent, continua-t il, j'avois déja sçû trouver à emprunter une dizaine de mille écus à l'âge de vingt ans, quand un oncle que j'avois à la Cour engagea mon pere à me faire quitter la robe pour me mettre auprès de lui. La Charge dont on traita pour moi couta près de cinquante mille livres. Quel apâs pour mes Créanciers ! Les cordons de leurs bourses usuraires

en

en furent rompus ; elles m'étoient toujours ouvertes; j'y puiſois & les laiſſois compter. De cinquante jeunes gens qui trouvoient comme moi de l'argent plus aiſément que le Roi, j'étois le plus conſideré, le plûtôt ſervi. Il eſt vrai qu'ils me faiſoient datter & renouveller mes billets, quand il leur plaiſoit; mais quoiqu'ils priſſent ces précautions, je voyois bien qu'ils m'affectionnoient particulierement, & qu'ils ne hazardoient pas tant avec les autres de qui ſouvent ils exigeoient impoliment des gages.

Une ſucceſſion de près de deux cents mille livres que mon pere par ſa mort nous laiſſa peu de tems après à eux & à moi, car je ne leur en devois tout au plus que la moitié augmenta leurs eſperances & le dérangement de ma conduite. Mon oncle m'en fit en vain plusieurs fois des reproches; quoique je ſentiſſe bien que je les méritois, je n'avois pas la force de changer. Ma felicité, ou pour mieux dire ma ſtupidité me perdoit. J'aimois le vin & la bonne chere, vingt Paraſites me mangeoient, avec cela je joüois gros jeu, & croyant paſſer pour beau joüeur, je joüois en dupe. Mon oncle averti de mes diſſipations m'en fit de nouvelles réprimandes, qui furent encore inutiles. Il ſe laſſa de m'en faire, & pour me fruſtrer de ſa ſucceſſion, il réſolut de ſe marier dans l'intention d'avoir un heritier plus digne de lui.

C'étoit pourtant ſur cette ſucceſſion que mes Créanciers comptoient le plus. Ils la regardoient comme un ſupplément à mes biens qui leur feroit un jour néceſſaire. Ils ſçavoient mieux que moi mes facultez; car je leur laiſſois le ſoin de calculer mes revenus & mes det-

dettes. Pour vous achever le tableau de mon dérangement: Je trouvois trop ſages & trop rangez ceux qui prenoient des Maîtreſſes en titre. Cette conduite me paroiſſoit trop raiſonnable, & trop conforme à l'ennuyeuſe uniformité de l'hymen. Enfin, j'étois auſſi débauché que je le pouvois être, lorſqu'il arriva un évenement dont mon mariage a été la ſuite, & que je vais vous raconter.

J'avois depuis peu de jours un Valet de chambre, qui n'ayant jamais ſervi, ſe piquoit d'une fidelité dont la plûpart de ces Meſſieurs ſe défont peu à peu dans le ſervice. Il m'avertit un jour qu'un de mes Laquais en qui j'avois confiance me voloit & s'entendoit avec mon Cuiſinier. Jaſmin, ajouta-t-il, ſort tous les ſoirs après le ſoûper, & emporte quelque choſe dans un endroit que j'ai remarqué. Pour m'éclaircir par moi-même de la verité du fait, je me cachai un ſoir dans l'eſcalier d'une maiſon dans laquelle mon Valet de chambre aſſuroit qu'on portoit les larcins. Le Laquais accuſé y vint effectivement chargé d'un paquet, paſſa devant moi ſans me voir, & entra dans un galetas où je le ſuivis bruſquement. Fripon, lui dis-je, en lui preſentant mon épée nuë, c'eſt donc ainſi que tu me voles? Le malheureux ſe jetta d'abord à mes genoux; frappez, Monſieur, me dit-il, vous nous percerez tous trois du même coup. En même temps il me montra du doigt une jeune fille que la frayeur rendoit immobile, & un vieillard accablé d'infirmitez.

Ce ne ſont, pourſuivit le Laquais en ouvrant une ſerviette qu'il portoit, ce ne ſont que les reſtes des viandes de vos Domeſtiques.

Je

Je prolonge avec cela les jours de mon pere qui n'a plus que ce secours pour subsister. Cependant quoique ces restes soient fort mauvais, je ne laisse pas de les bien acheter de votre Cuisinier, à qui pour ce sujet je cede mes gages depuis un an. De son côté, le pere qui avoit la langue libre me crioit misericorde; mais il n'étoit plus besoin d'avoir recours à la priere pour m'attendrir. Ce que je voyois me désarmoit & m'inspiroit de la compassion. Je m'approchai du vieillard, & lui demandai pourquoi il ne demandoit pas plûtôt une place à l'Hôpital, que de rester dans le pitoyable état où il se trouvoit. J'ai déja voulu prendre ce parti, me répondit-il, mais mes enfans s'y sont opposez; ils sont effrayez du nom seul du lieu où il faudroit qu'ils me vinssent voir.

Pendant que je parlois au bon homme, son fils s'enfuit & sa fille se cacha. Consolez-vous, dis-je, au Pere, j'aprouve ce que fait votre fils, & bien loin de le chasser de chez moi je lui double ses gages. Pour rendre ces paroles plus constantes, je les accompagnai de deux ou trois pistoles qui se trouverent dans mes poches tant en or qu'en argent. Je comptois à mon retour chez moi que je rassurerois Jasmin, qui ne pouvant pas sçavoir ce que j'avois dit à son pere, ni quel parti j'avois pris, devoit être dans l'inquietude. Par malheur pour lui le Valet de chambre le voyant rentrer & croyant lui donner un bon conseil, lui dit de fuir promptement pour se soustraire à la justice entre les mains de laquelle je pourrois le mettre, ce qui troubla l'esprit du Laquais à un point qu'il disparut sans qu'on ait

ait depuis reçu de ſes nouvelles.

Sa fuite inquieta ſon pere, qui envoya plusieurs fois ſa fille s'informer chez moi ſi l'on n'avoit point entendu parler de Jaſmin. Un jour s'étant directement adreſſée à moi pour cela, quoiqu'elle fût couverte de haillons, elle ne laiſſa pas de m'ébloüir par ſa beauté. J'en fus tellement frappé, qu'oubliant le généreux motif qui m'avoit jusques-là déterminé à lui faire du bien, je propoſai à cette innocente des conditions pour la tirer de miſere elle & l'auteur de ſa naiſſance: C'eſt ainſi que je faiſois ſervir au crime les traits de l'humanité même.

Cette vertueuſe fille me parut très éloignée d'en venir jamais à mon but. Pour ſon pere, je le trouvai plus facile, ſoit qu'il fût touché de mes manieres engageantes, ſoit que la crainte de tomber dans une affreuſe indigence ne lui permît pas d'être intraitable, il ſe rendit à mes inſtances; mais nous n'eumes pas peu de peine l'un & l'autre à ſéduire la fille. Je dis l'un & l'autre, car il fut obligé d'uſer de détours pour la perſuader. Il l'aſſura que je lui avois donné ma parole d'honneur que je l'épouſerois publiquement dès que la choſe ſeroit poſſible: ce que je n'oſois, diſoit-il, faire alors de peur de déplaire à un oncle de qui je devois hériter. Tandis qu'il n'épargnoit rien pour la faire conſentir à ſon deshonneur, je le ſecondois par la dépenſe que je faiſois pour eux. Je leur louai & meublai un appartement & leur donnai une ſervante. Enfin, nous fimes tant le pere & moi que la fille ceſſa de nous reſiſter.

Ce qui l'avoit déterminé plus que tout le reſte à ceder à mes empreſſemens, c'eſt que jugeant par mon procedé à ſon égard, que j'étois

tois trop honnête homme pour la tromper, elle s'imagina que mon attachement pour elle ne finiroit qu'avec ma vie. En moins de huit jours elle s'aprivoiſa, & le pere content de ſon ſort ne ſe ſouvenoit plus d'avoir été miſerable. Il ne joüit pas long-temps de ſa honteuſe proſperité, il tomba malade, il mourut en me recommandant ſa fille.

Sa mort nous débarraſſa elle & moi d'un grand fardeau. La pauvre enfant ſe livra toute entiere à l'amour qu'elle avoit pris pour moi, contente de l'eſtime & de l'amitié que je ne pouvois refuſer au vrai merite que je remarquois en elle. On eût dit que ſon état lui plaiſoit; quoi qu'après les promeſſes que je lui avois faites elle eût droit d'eſperer une meilleure condition. Jamais vie ne fut plus retirée que la ſienne. Jamais fille ne parut moins aimer le monde. Je ne pouvois l'engager à paroître aux ſpectacles & aux promenades. Elle me prioit même de ne l'aller voir qu'en ſecret. Bien éloignée de reſſembler à celles qui ne ſçauroient avoir d'amans en état de faire de la dépenſe qu'elles ne ſe faſſent une eſpece de trophée de leur infamie.

Par pure complaiſance pour moi elle vouloit bien apprendre à chanter & à danſer; mais elle employoit à lire la meilleure partie de ſon temps. Sa conduite, ſes belles qualitez, auroient dû me retirer de la débauche & me fixer entierement. Elle avoit encore une vertu qui me charmoit, c'étoit ſon deſintereſſement. Elle ne me demandoit jamais rien. Il eſt vrai que je prévenois ſes beſoins & ſes deſirs. Je la voyois rarement ſans lui faire preſent de quelque bijou; tantôt je lui donnois

une

une montre d'or ou une tabatiere; tantôt une bague & un colier, & lors qu'il m'arrivoit de gagner au jeu cinquante ou soixante pistoles, je l'obligeois à les partager avec moi. C'est de l'argent du jeu, lui disois-je, si vous ne les prenez, je le perdrai demain; j'aime mieux que vous l'ayez qu'un autre. Mais ordinairement elle ne vouloit rien accepter à moins que je ne lui promisse d'être raisonnable pendant un certain nombre de jours, & de ne point frequenter les mauvaises compagnies qui me perdoient.

Je ne serois pas en Canada si j'eusse voulu la croire elle & un ami sincere que je menois quelquefois souper chez elle, & qui de son côté m'exhortoit souvent à changer de conduite. Quand je m'engageois dans des parties de plaisir & qu'il m'arrivoit de passer deux jours sans la voir, je la mettois dans des inquietudes mortelles, & si j'avois la moindre indisposition, elle fondoit en larmes comme si sa vie eût été attachée à la mienne.

Je lui causai bien d'autres allarmes, un jour qu'il m'arriva dans le vin, & presque sous les yeux du Roi un malheur que la honte m'empêche de vous dire. Loüis XIV. ne pardonne point aux yvrognes. Il me fallut disparoître de peur de finir mes jours sur un échaffaut; & malgré le crédit de mon oncle & celui de mes amis, je n'obtins ma grace qu'en perdant ma Charge. De plus, je fus condamné à donner dix mille livres à l'Hôtel-Dieu. Cette affaire mit aux champs mes Créanciers. Ils se connoissoient tous; ils eurent bientôt fait l'évaluation de mon bien; & la premiere résolution qu'ils prirent dans leur assemblée, fut

de

de ne me plus rien prêter, afin de ne pas augmenter mes dettes. Ayant appris quinze jours ou trois semaines après que mon oncle alloit se marier, ils jugerent par ce mariage précipité que mon oncle m'abandonnoit. Ils éclaterent & se joignirent aux Administrateurs de l'Hôtel-Dieu. C'est ce que mon ami m'écrivit dans le lieu où je m'étois retiré. Il ajoutoit dans sa Lettre qu'il avoit été voir mon oncle, qui lui avoit dit en lui montrant les articles de son mariage : Tenez, Monsieur, voici la preuve que je ne reconnois plus pour neveu un maraud que je ferois arrêter sur le champ si je sçavois où il est; & que je laisserois volontiers périr dans un cachot pour expier l'ignominie dont il couvre notre famille.

Mon ami n'étant pas en état de trouver les dix mille francs qu'il me falloit, ne put empêcher que mon bien ne fût saisi & vendu; encore aurois-je eu besoin avec cela de quatre-vingt mille livres pour achever de satisfaire mes Créanciers. Du moins si n'ayant plus rien, je n'eusse eu rien à craindre, j'aurois peut-être gagné sur ma fierté de chercher quelque ressource à Paris, où je connoissois tant de gens qui se disoient de mes amis; mais j'aurois vainement fait cette honteuse démarche, puisque mon ami me manda qu'il les avoit vûs tous, & qu'ils ne se souvenoient plus de moi, bien loin d'être disposez à me retirer de l'abîme que la plûpart d'entre-eux m'avoient creusé. La seule personne qui s'interesse à votre sort, ajoûta-t-il, c'est la Demoiselle chez qui nous avons quelquefois soupé ensemble. Elle vient tous les jours s'informer de vous. Elle me presse fortement de lui apprendre votre

tre adreſſe ; ce que je n'ai pas jugé à propos de faire, de crainte qu'elle ne ſoit gagnée par vos ennemis. Tout ce que ſes larmes vrayes ou fauſſes ont pû obtenir de moi, c'eſt une promeſſe de vous faire tenir un billet de ſa part.

Il m'en envoya un en effet, & me marqua qu'il croyoit cette amante ſincere ; mais qu'il ne s'agiſſoit plus de pouſſer de tendres ſoûpirs, & que je devois être aſſez embarraſſé de moi-même, ſans me charger encore d'une fidelle avanturiere. J'étois de ſon ſentiment, & je commençois à oublier cette fille, comme je m'imaginois qu'elle ne devoit plus penſer à moi ; cependant plus je reliſois ſa Lettre, plus elle me paroiſſoit digne d'attention. Je me ſouviens encore des paroles qu'elle contenoit : „ Je „ ne puis plus vivre ſans vous voir, diſoit la „ Demoiſelle, ſi vous ne me permettez pas de „ me rendre auprès de vous, j'irai vous cher- „ cher dans toutes les Villes frontieres. Ce „ n'eſt pas tant pour ma ſatisfaction que je vous „ demande cette grace, que pour votre propre „ interêt. Le malheur qui nous éloigne l'un „ de l'autre peut finir. Pourvû que je vous „ voye, je puis vous conſoler. Nous rece- „ vons quelquefois du ſecours d'où nous en „ attendions le moins. Repreſentez-vous mon „ pere expirant, & n'oubliez pas que vous lui „ jurâtes de ne m'abandonner jamais. J'ai tout „ perdu depuis que je ſuis à vous. Je n'ai que „ vous de cher au monde. Que m'importe „ dans quel état je vous retrouve ! C'eſt vous „ & non vos richeſſes que j'ai chéri. Songez „ que je ſuis à vous auſſi conſtamment que ſi „ les Loix divines & humaines m'avoient im- „ poſé la néceſſité de partager votre fortune

„ comme votre nom. Adieu, je partirai quand
„ il vous plaira pour vous aller rejoindre où
„ vous m'ordonnerez de me rendre".

Avant que j'eusse reçu cette Lettre, l'ennui qui m'accabloit dans mon exil & l'argent dont j'étois près de manquer m'avoient déja inspiré l'envie de faire un tour secretement à Paris. Il n'y eut plus moyen de m'en défendre, après avoir lû ce billet, quoi qu'il ne me promît rien de positif. Je partis sans bruit du lieu où j'étois & gagnai la nuit la maison de mon ami, qui fut surpris de me voir. Je hazardois à la verité beaucoup, mais plus on est malheureux moins on craint le danger. Mon ami envoya sur le champ dire à ma maîtresse qu'il avoit des nouvelles à lui annoncer. Elle vola aussitôt chez lui & m'y trouvant moi-même au lieu d'une Lettre qu'elle esperoit, peu s'en fallut que de joye elle ne perdît le sentiment. Elle ne s'amusa point à me témoigner le plaisir que ma vûë lui causoit, elle s'informa seulement de ma santé, puis elle nous pria mon ami & moi de la suivre chez elle en nous disant qu'elle esperoit que nous ne serions pas fâchés d'avoir pris cette peine.

En entrant dans une petite chambre où elle demeuroit, car elle avoit loüé son appartement pour épargner quelque chose, elle nous montra une cassette qu'elle ouvrit & dans laquelle il y avoit une grande quantité de pieces d'or avec un assez bon nombre de bijoux. Monsieur, me dit-elle en s'adressant à moi, tout cela vous appartient; vous voulez bien que je vous le restituë. Pénétré de cette action, je regardois tout interdit non pas le trésor, mais la fille genereuse qui me l'offroit. Alors se

jet-

jettant dans mes bras, je ſerois bien plus riche, s'écria-t-elle, ſi j'avois été auſſi prompte à recevoir que vous l'étiez à me donner. Que je me reproche en ce moment ma délicateſſe ! Que n'ai-je été plus avide! que j'aurois entre mes mains de richeſſes qui vous ont été enlevées!

A Dieu ne plaiſe, lui répondis-je que j'accepte ce que vous m'offrez de ſi bon cœur! non ma chere enfant, vous le meritez mieux que moi & je donnerois ma vie pour vous le conſerver. Et moi la mienne, reprit-elle, pour pouvoir vous rétablir dans la ſituation brillante où je vous ai vû. Quel ſpectacle, dit alors mon ami! Que l'on eſt heureux d'éprouver des revers à ce prix. Tu n'as rien perdu, ajouta-t-il en ſe tournant de mon côté, puiſque tu poſſede le cœur d'une perſonne ſi rare.

Après un long combat de tendreſſe & de générolité entre cette fille & moi: Que prétendez-vous faire, enfin, nous dit mon ami? Il faut, lui répondit-elle, qu'avec cette ſomme vous tâchiez d'appaiſer ſes Créanciers, ou bien qu'il l'emporte & ſe retire en lieu de ſeureté. Je mourrai s'il me laiſſe, mais je ne lui demanderai point de m'emmener. Ce ſeroit pour lui trop d'embarras. Qu'oſez-vous penſer, lui dis-je, non, il n'y a plus que la mort qui puiſſe nous ſéparer, puiſque votre amitié eſt à l'épreuve de mes malheurs.

Mon ami nous interrompit encore pour nous dire qu'il étoit d'avis que je demeuraſſe caché tandis qu'il verroit mes Créanciers, & leur feroit des offres. Ce que j'acceptai. Il les vit tous en particulier, & les eut bientôt diſpoſez à un accommodement. On prend facilement des arrangemens avec des gens

qui s'attendoient à tout perdre. Je me voyois à la veille d'être libre, lorſqu'un nouveau malheur nous enleva cette derniere eſperance. Un Laquais de mon ami ſe doutant bien qu'il y avoit des choſes précieuſes dans la caſſette, fit ſi bien ſon compte, qu'il attrapa la clef du cabinet de ſon Maître pendant la nuit, & emporta la caſſette.

Quel coup de foudre pour mon ami, lorſqu'il s'en apperçut le lendemain. Il courut à l'inſtant faire ſes plaintes, mit la Maréchauſſée en campagne, & pluſieurs eſpions dans la Ville aux trouſſes du fripon, qui fut pris au bout de quinze jours, & pendu à la porte de ſon Maître après avoir avoüé ſon crime. Voilà toute la conſolation qui nous en revint, car la Juſtice demeura ſaiſie de la caſſette, & de ce qu'il y avoit dedans.

Il n'eſt pas aiſé de s'imaginer notre déſeſpoir, & particulierement celui de mon ami. Nous étions nous-mêmes obligés de le conſoler. La jeune fille qui faiſoit ſeule cette perte, paroiſſoit la moins affligée, & m'exhortoit à prendre patience: Vous voyez, lui diſois-je un jour, le prix de votre tendreſſe. Que ne m'abandonniez-vous à ma mauvaiſe deſtinée? Vous aviez dequoi vivre, il falloit m'oublier. Il falloit vous ſecourir, me répondit-elle; mais je ne le peux plus que par mes ſoins. Partons avec ce qu'il nous reſte d'argent. Quittons un pays où l'on en veut à votre liberté. Vous ne me dites rien, pourſuivit-elle en remarquant que je rêvois. Vous êtes diſtrait, je le vois bien, vous voulez vous éloigner de moi; mais vous n'y réuſſirez point; je vous ſuivrai par tout

où

où vous irez. Je ferai comme un ombre attachée à vos pas. Vous m'avez rendu heureuse tant que vous l'avez été, il est juste que je partage à present votre affliction.

Vous la partagerez, si vous l'osez, lui dis-je, quand vous sçaurez à quels perils il faudra vous exposer pour me suivre. Je quitte non seulement la France, mais même l'Europe. Un ancien ami de mon pere m'est venu voir en secret. Il m'a conseillé de passer en Amerique, & m'a donné une Lettre de recommandation pour y avoir de l'emploi. Est-ce un voyage que vous puissiez entreprendre? Est-ce un climat qui vous convienne? D'ailleurs, pourquoi vous bannir de votre Patrie pour vous exposer à mille dangers qui sont attachez à une longue navigation? Je ne connois de danger que celui de vous perdre, & encore une fois je vous suivrai partout. Ce sera donc en qualité d'épouse, lui répliquai-je, attendri de sa constance, ce titre seul peut me déterminer à continuer de vous associer à ma fortune. Cette fidelle amante qui regardoit notre mariage comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver, ne s'y opposa point. Je l'épousai donc, & nous partîmes pour ce Pays sous le nom que nous portons aujourd'hui.

O Ciel, m'écriai-je, lorsqu'il eut cessé de parler, quoi, c'est l'histoire de Madame de la Haye que je viens d'entendre en écoutant la vôtre! Oüi, c'est sa propre histoire que je vous ai raconté. Je vous ai peint sa conduite jusqu'à ce jour; & vous devez remarquer avec quelle attention elle cherche à me faire plaisir. Elle fait tout son possible pour dissi-

per mon chagrin, car elle n'eſt pas naturellement auſſi enjoüée qu'elle vous le paroît auprès de moi. Je ſuis pénétré de ſa complaiſance, & je vous proteſte que ſi je deſire un meilleur deſtin, c'eſt uniquement pour reconnoître toutes ſes bontez.

Qui croiroit qu'après avoir oüi ce récit, je n'aurois pas reſpecté la vertu d'une pareille femme. J'en eus cent fois plus d'eſtime pour elle; mais par malheur je l'en aimai auſſi davantage. Je cedai ſur le champ aux deux Epoux mon Habitation qui leur plaiſoit tant, & j'en fis venir moi-même de Quebec la ratification. Que ne m'en tenois-je là. Le plaiſir de leur rendre rendre ſervice & d'être cheri tendrement de l'un & de l'autre, auroit ſuffi pour un cœur plus vertueux que le mien. Quelle étrange fatalité! il falloit un crime pour me ſatisfaire. Je ne ſongeois plus qu'à Madame de la Haye, je ne vivois que pour elle. J'aurois voulu qu'elle m'eût aimé autant qu'elle aimoit ſon mari. Je m'en flatois quelquefois comme s'il eut été poſſible qu'elle ceſſàt de lui être fidelle, après toutes les marques de tendreſſe qu'elle lui avoit données.

J'étois continuellement auprès de cette Dame; & ſon époux bien loin de ne le pas trouver bon, me remercioit ſincerement de la complaiſance que j'avois de lui tenir compagnie. Quand je me voyois ſeul avec elle, je tombois dans les diſtractions les plus marquées, où je faiſois des exclamations ſur le bonheur de ſon mari, & avec cela je m'abandonnois à une langueur affreuſe qui me conſumoit. Madame de la Haye ne manqua

pas

pas de pénétrer mes ſentimens, & cette connoiſſance l'affligea. Je m'en apperçûs au ſoin qu'elle prenoit de me fuir toutes les fois que le hazard vouloit qu'elle ſe trouvât ſeule avec moi.

Dans un de ces momens, feignant d'être incommodée, elle fit quelques pas pour ſe retirer; mais je l'arrêtai: Non, Madame, lui dis-je, vous n'avez point d'autre incommodité que celle que ma préſence vous cauſe. Demeurez, c'eſt à moi de m'éloigner. Puis la regardant tendrement. Vous l'avez donc découvert, continuai-je, ce malheureux amour qui va me cauſer la mort, puiſqu'il vous déplaît. Oui, je l'ai remarqué, répondit-elle; & je dois auſſi vous avoir donné lieu de penſer que je ne l'ignorois pas en changeant de conduite avec vous. Nous commencions à goûter la douceur du repos dans cette agréable ſolitude, falloit-il troubler une tranquillité dont nous vous étions en partie redevable. Vous deviez plûtôt conſerver votre ouvrage. Votre amitié n'auroit donc été qu'un piége dans lequel j'ai donné en la payant de la mienne?

Eh, Madame, lui dis-je, l'amitié peut-elle payer un amour auſſi ardent que celui, dont vous recevez ſi mal l'aveu? cependant cet amour, tout violent qu'il eſt, a longtemps mis en défaut votre pénétration; & les efforts que j'ai faits pour vous le cacher juſqu'ici, prouvent qu'il eſt moins témeraire qu'innocent. Qu'oſez-vous dire, interrompit-elle? pouvez-vous appeller votre amour innocent? Mon amitié même va ceſſer de l'être, ſi vous ne changez de langage, &

 n'ê-

n'étouffez une passion qui me fait déja sentir toute l'horreur d'un exil que votre générosité nous faisoit trouver supportable. Reprenez vos bienfaits, demeurez seul ici, & rendez moi le droit de vous regarder avec indifference. Je n'ai point oublié comment on peut vivre dans la retraite la plus obscure, & ne. e demeure dans le Fort ne le sera pas assez pour moi.

Si vous me privez de votre vûë, m'écriaje, ordonnez donc de mon sort. Que voulez-vous que je devienne? La moindre absence, me dit-elle, vous guerira. Ne me cherchez point quand je vous évite; ou plutôt quittez ces lieux. Eloignez-vous, mais de grace que Monsieur de la Haye ne s'apperçoive pas du motif de votre éloignement. Epargnez lui le desespoir où le mettroit la connoissance de ce qui se passe. Enfin gagné par ses raisons, attendri par ses larmes, je lui promis de me séparer d'elle, & de l'oublier même, si c'étoit une chose qu'il me fût possible de faire. Elle parut contente de cette promesse, & de mon côté pour lui marquer que je ne connoissois de loi que sa volonté, je me disposois à lui dire un éternel adieu.

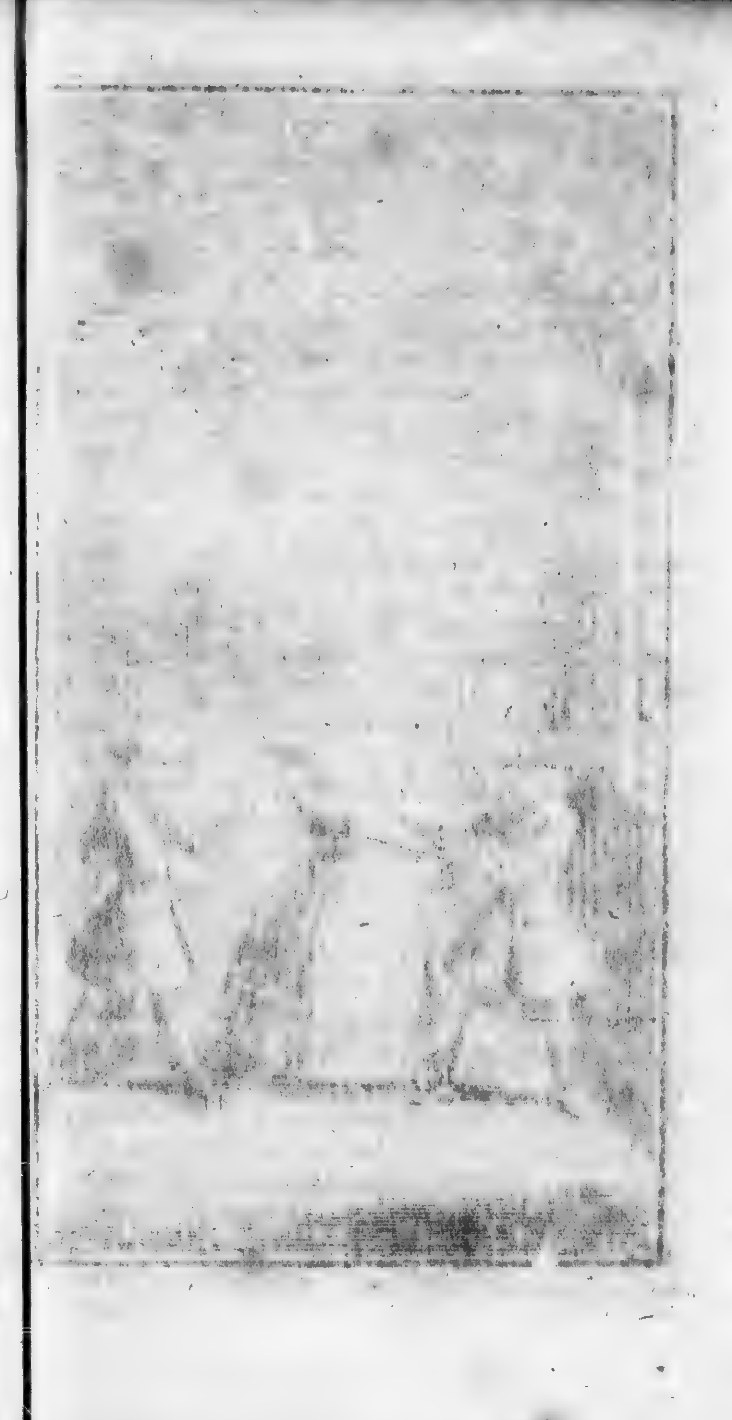
J'étois à genoux devant elle & tenois une de ses mains que je moüillois de pleurs, lorsque par malheur pour nous Monsieur de la Haye entra brusquement dans la salle où cette scene se passoit, & me surprenant dans cette attitude, il ne consulta que sa fureur; il fondit sur moi l'épée à la main avec tant de précipitation, que j'eus à peine le temps de me mettre en défense. Cependant je fus bien-

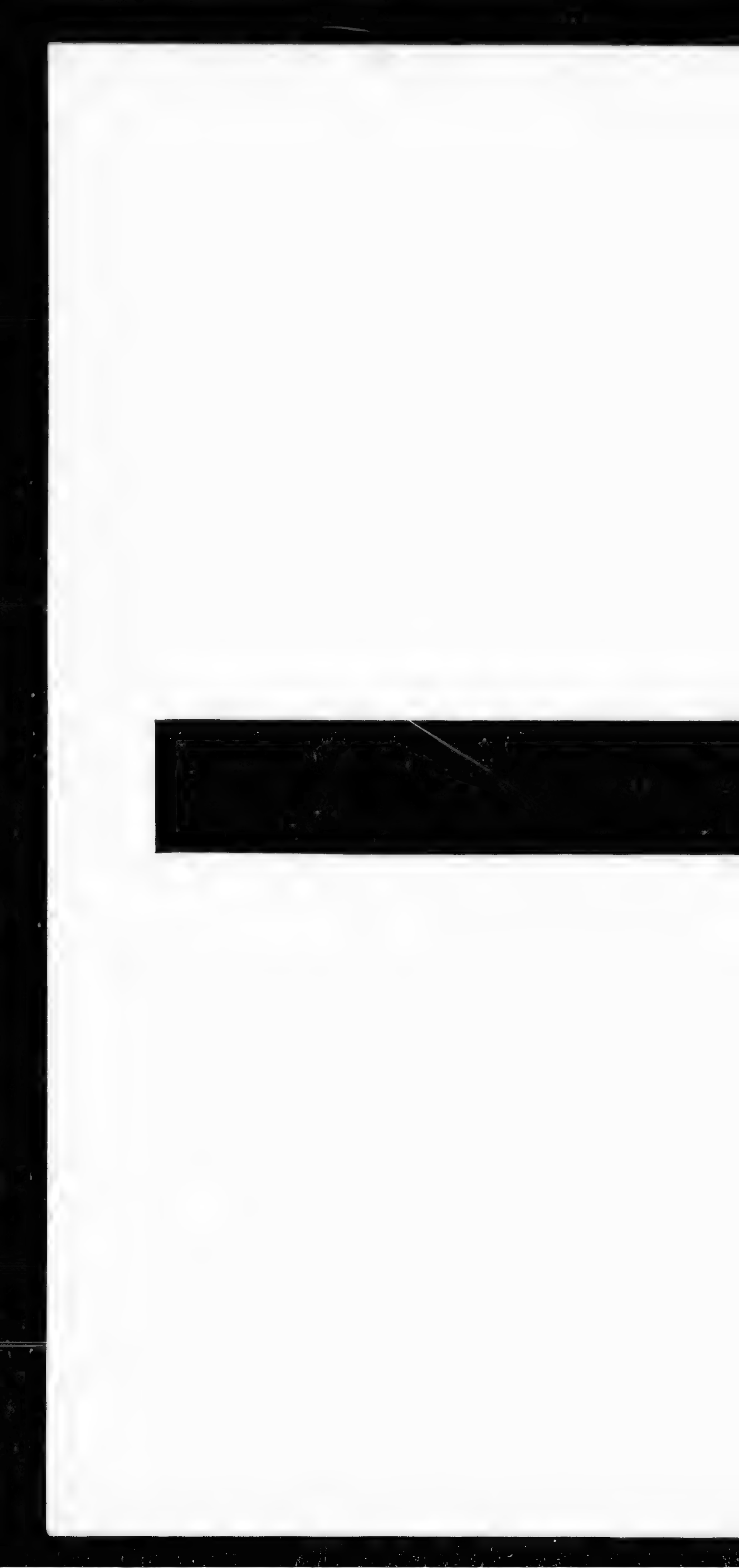
R

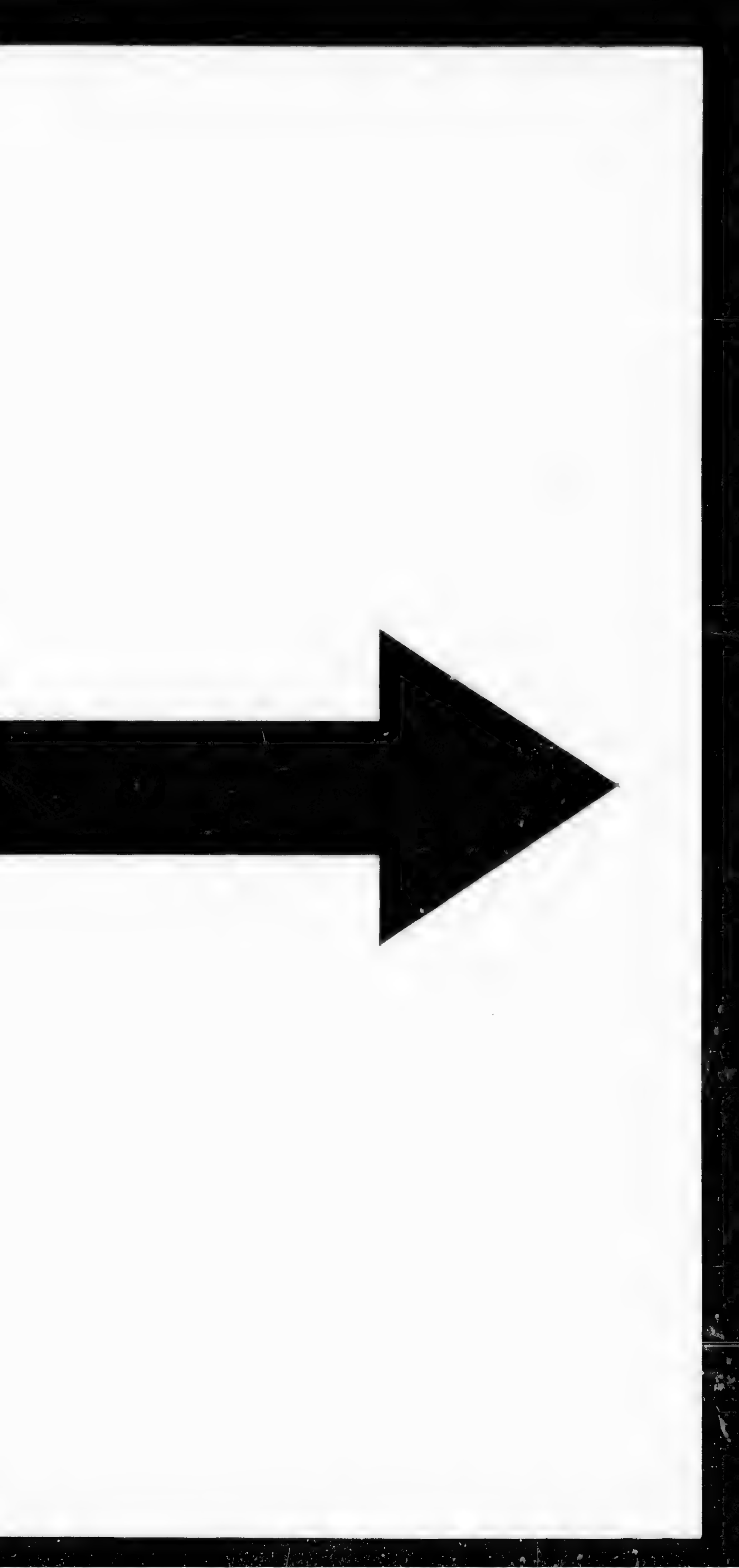
ſen-
éné-
Re-
, &
avec
ment
oſcu-
e ſe-

cria-
vou-
ab-
e me
plu-
mais
ſaper-
ment.
oit la
n ga-
rmes,
& de
ſil me
nte de
ur lui
que ſa
ternel

is une
, lorſ-
de la
ù cet-
ns cet-
eur; il
ant de
nps de
je fus
bien-







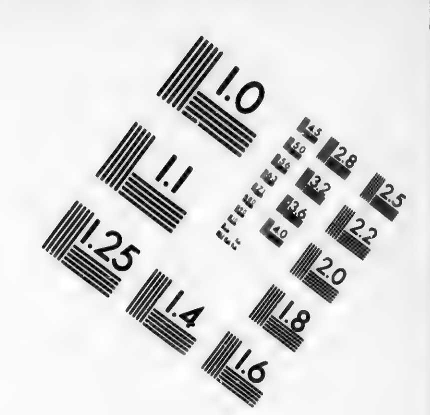
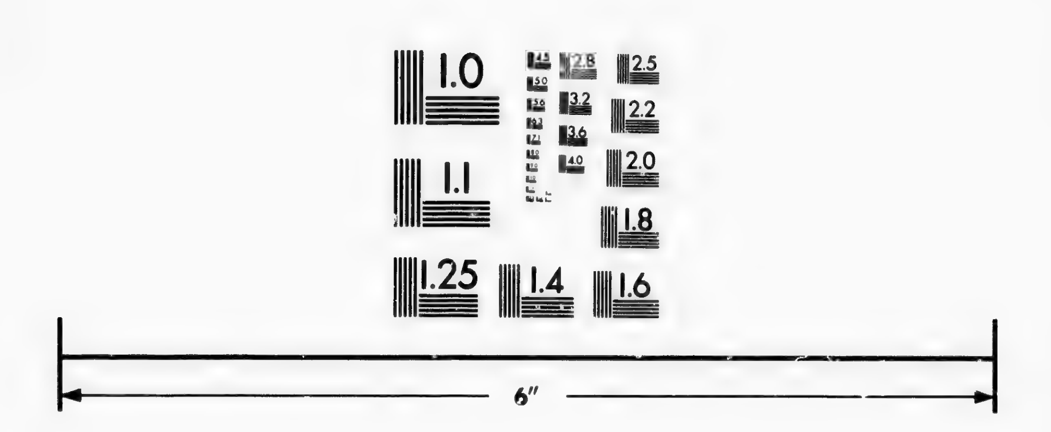
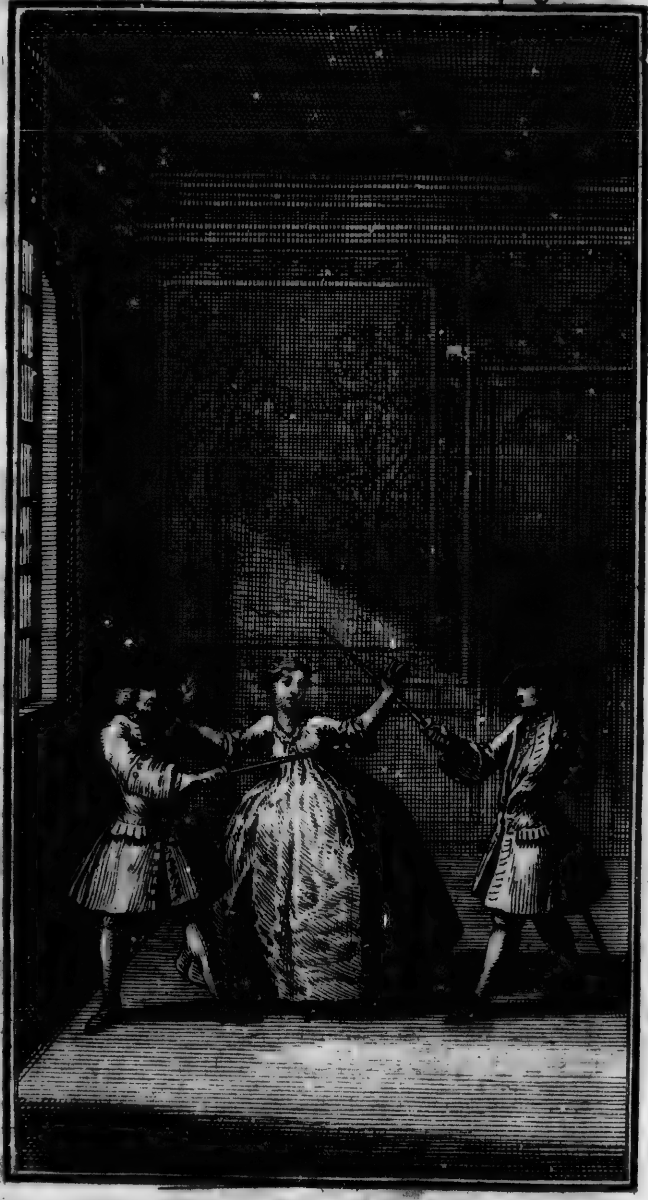


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Tom. II. *pag. 83.*



bientôt en garde, & je puis dire que si je ne l'eusse pas ménagé, je l'aurois fort mal mené; mais je ne fis que parer les coups qu'il me portoit avec plus de vivacité que de mesure.

Ce qu'il y eut de malheureux dans ce combat, c'est que Madame de la Haye se jetta inconsidérément entre nous deux, attrapa une blessure & fut cause que j'en reçus une dangereuse. Alors le mari devenant moins furieux, voulut bien l'écouter. Elle lui aprit qu'aussi fidele ami qu'elle étoit fidele épouse, je me bannissois de cette retraite & que c'étoit en prenant congé d'elle que je m'étois jetté à ses genoux. Sur ce raport le mari passant de la colere à la douleur, eût un regret mortel de m'avoir blessé. Il envoya chercher le Chirurgien qui ne me quitta point que je ne fusse entierement hors de danger & en état de sortir. Il m'accompagna même jusqu'à mon habitation où je me retirai.

Ma santé fut plutôt rétablie que la tranquillité de mon cœur; car j'apris dans le temps de ma convalescence que la blessure que Madame de la Haye avoit reçûë au côté & qu'elle avoit negligée ne la croyant pas de consequence, étoit devenuë fort serieuse, & l'on m'annonça bientôt après la mort de cette Dame. Je pensai perdre l'esprit à cette nouvelle. Je fis mille extravagances; je m'appellois son assassin & je vouois m'ôter la vie; ce que j'aurois fait indubitablement si l'on m'eût laissé seul ou qu'on ne m'eût pas sauvé de moi-même.

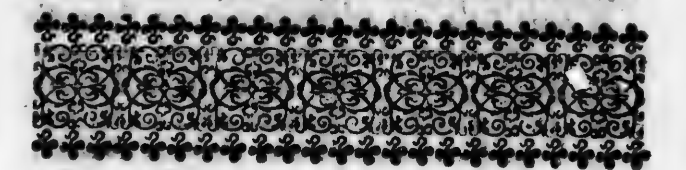
Les douleurs les plus violentes ne sont pas les plus longues. Le temps modera la mienne

ne & je ne ſongeai plus qu'à m'éloigner d'un pays qui ne pouvoit plus m'être agréable. J'en trouvai une occaſion : Monſieur le Roi de la Poterie Controlleur de la Marine, chargé du ſoin des fortifications de la nouvelle France, vint dans ce temps-là viſiter mon petit fort en faiſant ſa tournée. Je le priai de mettre quelqu'un à la place que j'y occupois, pendant que j'irois à Quebec demander la permiſſion de me retirer. Il le fit fort volontiers. Auſſi-tôt je vendis tout ce que je poſſedois dans le pays & je me rendis à Quebec pour profiter de la premiere occaſion qui s'offriroit de repaſſer en France. Le Recolet mon patron fit tout ſon poſſible pour me retenir, mais il ne gagna que le temps qu'il me fallut pour vendre une groſſe partie de pelleteries qui me reſtoit dans la Ville.

Fin du quatriéme Livre.



LES



LES AVANTURES DU CHEVALIER DE BEAUCHÊNE.

LIVRE CINQUIE'ME.

Suite de l'Histoire du Comte de Monneville.

Monneville repasse en France. Il se rend à Paris où il se faufile avec de jeunes débauchez, parmi lesquels il rencontre par hazard le Chevalier frere de Mademoiselle du Clos. Il fait connoissance avec ce jeune homme, & lui apprend des nouvelles de sa sœur. Ils deviennent les meilleurs amis du monde. Monneville le quitte pour aller faire un voyage au Menil, où il a été élevé dans son enfance,

ce, dans le dessein d'y voir sa Nourrice, & de tirer d'elle des éclaircissemens sur sa naissance. Il achete la Terre du Comte de Monneville son pere. Il va au Château du Mênil où il revoit la Baronne & Lucile, & après quelques conversations avec ces Dames, il se fait entre eux une reconnoissance. La Baronne lui apprend qu'il est son fils. Ensuite il épouse Lucile. Le Chevalier vient à ses Noces, qui sont à peine achevées, que ces deux Cavaliers se préparent à partir pour le Canada, dans l'intention d'y aller chercher Mademoiselle du Clos. Ils arrivent à Quebec, & vont à Montreal, où après mille perquisitions, ils apprennent que cette Sakgame des Hurons à perdu la vie au grand regret de ces Sauvages. Enfin, Monneville & son ami s'étant rembarquez pour revenir en France, sont attaquez & pris par les Anglois qui les menent à Boston dans la Nouvelle Angleterre. Là ils sont vendus comme des Esclaves à un Capitaine qui les achete pour les revendre; mais Beauchêne & ses Compagnons rencontrent le Vaisseau de cet Officier. Ils s'en rendent maitres, & parlà Monneville & le Chevalier sont tirez d'esclavage.

A MON départ de Quebec, je me trouvai riche de près de cent mille livres qui contribuerent beaucoup à me consoler; sur tout quand je me vis a Paris en état de faire figure avec cette petite fortune. Je la devois dans le fond au Makôtier, mais comme il n'avoit pas eu en vûë de me la procurer lorsqu'il m'a-

m'avoit fait releguer si loin, je le cherchai d'abord pour en tirer quelque vengeance ; mais le Roi de sa grace m'avoit prévenu. J'apris que mon ennemi étoit en prison depuis plusieurs années, * sans esperance d'en sortir.

Mon dessein étoit d'aller après cela trouver ma Nourrice & voir ce qu'étoit devenuë ma chere Lucile ; mais comme je me l'imaginois morte ou mariée, ce qui étoit pour moi à peu près la même chose, je ne m'empressois pas trop à faire ce voyage. D'ailleurs j'étois retenu à Paris par des amusemens qui me firent manger pendant l'hyver une partie du produit de mes pelleteries. Il est vrai que je vivois avec des enfans de la joye qui dépensoient encore plus que moi ; quand il m'en coutoit une peau de castor, ils en étoient pour un arpent de vigne ou de pré. Notre societé qui nous donnoit un grand relief dans le monde se joignit quelquefois à une autre qui n'étoit pas moins fameuse & qu'on appelloit la Coterie Royale, parce qu'elle s'étoit formée vers la place qui porte ce nom. Malheur aux Cabarets où nous nous assemblions. Nous payions bien la bonne chere, mais nous faisions dans les meubles un degât effroyable.

Les deux Coteries se réunirent un jour chez un celebre Traiteur. C'étoit la Royale qui devoit faire les frais. On complimenta beaucoup un jeune homme qui portoit le deüil & qui étoit à table presque vis à vis de moi. On lui vouloit persuader qu'en conscience il étoit obligé de donner à ses dépens une fête à toute la

* 1699.

la compagnie en action de graces du bonheur insigne qui venoit de lui arriver. Cet animal là, disoit l'un, n'est-il pas bien-heureux? il n'avoit qu'un frere, qui étoit son aîné, le ciel l'en a délivré il y a quatre ou cinq mois; & son pere qui pouvoit vivre encore trente ans, creva la semaine derniere. Ma foi, Messieurs, disoit un autre, quand un pere veut bien faire cette action là, je trouve que c'est la plus belle de sa vie. Le mien recule tant qu'il peut, & je crains que la mode des pleureuses ne soit passée avant qu'il m'en faille porter. C'est pourtant une parure qui sied bien. Regardez, Messieurs, combien cela donne de graces à un jeune homme. Qu'en dis-tu Chevalier? Chevalier toi-même, répondit brusquement celui qui avoit un habit de deüil. Ce nom me revolte. Je ne l'ai porté que trop long-temps. Le bon homme à qui Dieu fasse paix ne m'auroit jamais appellé autrement si mon frere n'étoit pas allé à tous les Diables.

Te voilà sans doute fort consolé de cette double perte, lui dit un autre. En peux-tu douter, repartit le Chevalier? Je serois un grand fou de m'affliger de la mort de mes deux plus grands ennemis. Non, non, Messieurs, ma douleur est sur mes manches. Je veux pourtant pour reconnoître le service qu'ils m'ont rendu en faire un solemnel où nous boirons à leur santé à pleins verres, où nous pousserons l'affliction jusqu'à tomber sous la table. Celle-ci, dit un autre, est propre à nous servir de Mausolée, Je ferai, si tu le trouve bon, l'oraison funebre. Je n'oublirai rien. Je connoissois parfaitement les deux pelerins. Je sçai tout le mal qu'on en peut dire. J'y join-
drai

drai même ſi tu veux, l'éloge de ta mere, qui m'a tout l'air de n'aller pas loin.

Du moins, reprit le Chevalier, ce ne ſera pas la douleur d'avoir perdu ſon mari qui la ſuffoquera. Elle n'étoit pas moins laſſe de lui que je l'étois de toute la famille. Auſſi tendre épouſe qu'Artemiſe, il y avoit long-temps qu'elle ſouhaittoit de tenir dans une urne les cendres de ſon cher époux, à peine de les avaler. A huitaine donc, Meſſieurs, pourſuivit-il, nous ferons dans huit jours ici le ſervice de mes parens morts. Mais ſouvenez-vous bien qu'on n'entrera point ſans pleureuſes. Que chacun faſſe auſſi proviſion de mouchoirs, car je vous avertis que la ceremonie ſera des plus triſtes.

Je riois comme les autres de cette plaiſante ſcene, quand mon voiſin s'aviſa de me raconter tous les mauvais traitemens que le Chevalier avoit reçus de ſa famille. Ce jeune homme, me dit il, ſi ſon frere aîné ne fut pas mort, auroit eu peut-être le ſort de ſa ſœur qui a diſparu tout-à-coup & qu'on dit morte, quoiqu'elle ſoit peut-être très-vivante. A ces dernieres paroles, je conſiderai le Chevalier avec attention, & plus je le regardai plus je trouvai qu'il reſſembloit à Mademoiſelle du Clos. Je fis enſuite quelques queſtions à mon voiſin, & ſes réponſes tournerent mon doute en certitude. Ce Chevalier, dis-je en moi-même eſt aſſurément le frere de la Sakgame. Avant que de nous ſéparer je m'aprochai de lui & le priai de m'accorder une heure de ſa converſation chez lui le lendemain. Je vous préviendrois, me dit-il, mais j'aime mieux vous attendre au logis, parce que je dois don-

ner

ner à déjeuner à quelques-uns de mes amis, vous ferez de la partie.

Je me rendis chez lui le jour suivant sur les dix heures du matin. Il étoit encore au lit, & il y avoit à son chevet une vieille Dame, qui me ceda d'abord sa place & se retira dans une autre chambre. La voilà, me dit-il tout bas, cette tendre mere dont on parloit hier devant vous si avantageusement. Elle ne manque pas tous les matins de venir s'informer de l'état de ma santé : Elle n'en useroit pas de cette sorte avec moi, si mon frere aîné vivoit encore. Avant sa mort ce soin, cette attention n'étoit que pour lui ; sa tendresse pour moi, comme vous voyez, n'est pas d'ancienne datte.

Avez-vous toujours, lui dis-je, été le seul objet de son indifference ? Plût à Dieu que cela fût, me répondit-il, je n'aurois pas perdu une sœur que j'ai long-temps pleurée & que je pleure encore toutes les fois que j'en rapelle le souvenir. Mais, ajouta-t-il en soupirant, changeons de matiere, il s'agit de déjeuner & non pas de vous ennuyer du recit de mes chagrins & des affaires de ma famille. Cependant, Monsieur, repris-je, je ne vous ai demandé hier l'entretien que j'ai à l'heure qu'il est avec vous, que pour vous parler de cette sœur dont la perte vous est si sensible. Dites-moi de grace comment vous avez été séparez l'un de l'autre. Monsieur, me repliqua-t-il, sans m'informer de l'interêt que vous y pouvez prendre, je veux bien satisfaire votre curiosité là-dessus.

Egalement haïs de nos parens, ma sœur & moi, continua-t-il, nous fumes bannis de la mai-

maiſon paternelle; on m'enferma dans un College de Moines, d'où je ne ſuis ſorti que depuis la mort de mon frere, & ma ſœur fut envoyée à je ne ſçai quel Couvent où elle n'arriva pas, puiſqu'elle fut malheureuſement tuée en chemin avec un vieux domeſtique qui la conduiſoit. Ce fait eſt-il bien vrai, interrompis-je? Il ne l'eſt que trop, me repartit le Chevalier. Je me ſouviens d'avoir oüi dire à mon pere qu'il avoit des preuves certaines de l'aſſaſſinat du conducteur. Je crois, repris-je, la mort de cet homme bien averée, mais peutêtre pouvez-vous douter de celle de votre ſœur. Non non, repartit-il, je ne puis me flatter qu'elle ſoit encore vivante. Si elle l'étoit, auroit-elle gardé un ſi long ſilence? D'ailleurs elle aura vraiſemblablement été traitée comme ſon guide. Et ce guide, lui disje, ne s'apelloit-il pas du Clos? n'étoit-il pas votre gouverneur? Enfin, n'avez-vous pas été bannis de votre maiſon votre ſœur & vous pour deux chiens que vous vouliez empoiſonner.

Ah, Ciel! s'écria le Chevalier, il n'y a que ma ſœur au monde qui ſçache cette circonſtance, & vous ne pouvez l'avoir appriſe que d'elle. Au nom de Dieu, ajouta-t-il, tout émû, qu'eſt devenuë cette chere ſœur? Où eſt-elle, Monſieur? La verrai-je encore? Oüi, lui répondis-je, vous pourrez la revoir; mais la choſe ne ſe peut faire ni facilement, ni ſitôt. Là-deſſus, je lui contai les malheurs de Marguerite du Clos, & l'hiſtoire de la nouvelle Sakgame des Hurons. Les alternatives de fortune de cette malheureuſe ſœur, arracherent à ce jeune homme bien des larmes, tantôt de joye, tan-

tantôt de tristesse. Il fremissoit à l'idée seule des miseres ausquelles elle auroit été exposée sans moi. L'espece de souveraineté où je la lui representois après cela, le consoloit aussitôt. Enfin, je tins ce jeune homme pendant deux heures dans une succession continuelle de joye & de chagrin, de plaisir & de peine.

Lorsque j'eus achevé de lui rendre compte de l'état où j'avois laissé sa sœur, il se répandit en discours reconnoissans. Il me fit mille protestations d'amitié. Il exigea de moi que je lui promisse de prendre un logement chez lui, en me conjurant de disposer de ses biens, comme des miens propres; en un mot, de ne nous séparer jamais. Dans l'impetuosité de sa tendresse pour sa sœur, il vouloit que nous partissions sur le champ pour l'aller chercher, comme s'il n'eut été question que de faire en poste un petit voyage en France. Mais je lui dis qu'il suffisoit d'abord de faire donner avis à la Sakgame de la situation où étoient les affaires de son frere, & de l'inviter à venir à Paris partager son bonheur.

Il s'agissoit donc de faire sçavoir à la Sakgame les intentions du Chevalier. Ce qui n'étoit pas facile. Néanmoins, de peur de le chagriner, je ne lui en fis pas sentir toute la difficulté. Nous écrivîmes en même temps plusieurs Lettres, dans l'esperance qu'elles ne seroient pas toutes inutiles. J'en adressai une au Couvent des Peres Recolets de Quebec, une autre à un Marchand de Montreal qui commerçoit avec les Hurons, & une troisiéme à l'Intendant de Canada, à qui le jeune homme la fit recommander par Monsieur de Barbesieux dont il étoit aimé. En attendant

une

une réponſe, il m'appelloit ſon frere en m'aſſurant qu'il ne tiendroit qu'à moi de le devenir, & il ne pouvoit vivre un moment ſans moi.

Nous allâmes au bout de huit jours célébrer la Fête qu'il avoit promis de donner à ſes amis, & dont il devoit faire les frais. Je n'ai jamais rien vû de ſi plaiſant que tout ce qu'inventa cette jeuneſſe pour faire honneur au Chevalier. Le Panegyrique de ſon pere & de ſon frere étoit une piece achevée. L'ironie la plus fine & la mieux ſoutenuë y regnoit partout, & ce diſcours comique fut prononcé avec un ſerieux admirable.

La Fête dura preſque toute la nuit, & elle auroit été auſſi amuſante que bizarre, ſi cette jeuneſſe tumultueuſe eut pû ſe moderer; mais après mille extravagances pleines d'eſprit, mille cérémonies divertiſſantes, quoique ridicules pour la plûpart, & remplies d'imprécations contre la coûtume qui ſoumet les enfans à leurs peres. Un des plus étourdis s'aviſa de dire qu'il manquoit une choſe eſſentielle à la Fête: qu'il falloit avoir des femmes, qui par des cris lugubres, fiſſent le rôle de ces anciennes Romaines que l'on payoit pour pleurer aux funerailles. Chacun applaudit à une ſi belle imagination; & ceux qui connoiſſoient dans le Quartier des perſonnes propres à faire ce perſonnage, ſortirent pour en aller chercher. Ils nous en amenerent trois, qui ne croyoient aſſurément pas venir là pour pleurer. Elles prirent cependant la choſe fort galamment, & après qu'on les eût mis au fait du ſervice extraordinaire qu'on attendoit d'elles, & qu'on leur eût fait boire quelques ra-

zades

zades de vin de Champagne pour les empêcher de ſuccomber à la triſteſſe que demandoit leur rôle, ces créatures ſe mirent à faire des lamentations & des cris ſi perçans, que tout le voiſinage en retentit.

Quelque choſe que pût dire & faire notre Hôte, deux ou trois eſcoüades du Guet attirées par ce tapage funebre, voulurent entrer abſolument pour voir eux-mêmes ce qui ſe paſſoit dans cette maiſon. Ils n'avoient pas affaire à des gens diſpoſez à approuver leur curioſité. Nous leur diſputâmes l'entrée. Ils firent tête d'abord; mais ils lâcherent pied bien-tôt après. Nous les pourſuivîmes juſques dans la ruë, où un des nôtres en les pouſſant, tomba percé de deux ou trois balles qu'il reçut dans le corps.

L'Hôte qui nous avoit laiſſé faire toutes ces folies dans ſa maiſon, fut empriſonné & ruiné. Pour nos trois pleureuſes de commande, on les envoya pleurer tout de bon à l'Hôpital. Depuis ce temps-là nos coteries furent tout-à-fait dérangées; nous ne pûmes jamais renoüer de belles parties, pas même nous trouver une demi douzaine enſemble ſans être examinés, ſuivis & montrés au doigt par la populace; car on contoit de nous d'étranges choſes. Les uns diſoient de notre derniere aſſemblée qu'elle n'étoit compoſée que d'infames Juifs déguiſez, & que ſi le Guet n'étoit pas accouru aux cris des filles enfermées avec eux, ces malheureuſes auroient été débaptiſées. D'autres prétendoient que c'étoit des ſorciers qui tenoient là leur ſabbat & que nous avions reſolu de perdre par d'affreux orages le reſte de la France, comme nous venions de faire de-
puis

puis peu plusieurs de ses contrées, surtout l'Orleanois & la Bourgogne.

On nommoit même un Archer digne de foi qui par le trou de la serrure avoit vû plusieurs diables qui nous ayant fait signer de notre sang ces terribles commissions, s'étoient envolés par la cheminée en forme de hiboux, laissant la salle & toute la maison empestées d'une vilaine odeur de souffre & de cuir brûlé. On assuroit encore que les femmes que nous avions entraînées avec nous, nous avoient trahis par leurs cris pour se venger de ce que nous les faisions servir de joüet à des démons incubes, afin que les femmes qui seroient grosses en même-temps qu'elles périssent toutes avec leur fruit; & l'on douta si peu de cette particularité parmi le peuple, qu'on dit que cela fit faire à Paris un fort grand nombre de neuvaines.

On fit plus, un Prêtre Normand crut & dit pieusement dans un Prône que notre troupe étoit la même qui, l'année précedente avoit tenu une pareille assemblée dans un moulin auprès de Mante, pendant lequel sabbat la grêle avoit presque abîmé cette Ville, sans qu'il en tombât un seul grain sur le moulin. Il ajouta qu'une femme qui avoit été livrée de force à l'esprit immonde, étoit accouchée peu de temps après d'un monstre horrible, qui avoit quatre bras armés de griffes au lieu d'ongles & deux têtes cornuës. Il montroit effectivement une Lettre par laquelle on lui donnoit avis des accidens à quelques circonstances près; mais ce n'étoit pas user immoderément du privilege des historiens en second

que de n'y mettre du ſien que des ſorciers, des cornes & des griffes.

Je profitai de l'interruption que cette affaire cauſoit à nos aſſemblées pour en détourner le Chevalier, que j'appelle toujours ainſi, quoi qu'il ait perdu ce nom en devenant chef d'une illuſtre famille; ces ſortes de cohuës ne me plaiſoient point du tout en mon particulier, & ce jeune homme n'étoit déja que trop dérangé. Il prit fort bien le conſeil que je lui donnai là deſſus, & nous nous bornâmes à quatre ou cinq amis dont il voulut bien me laiſſer le choix.

Pour nous deux nous étions comme inſéparables; on ne nous voyoit guere l'un ſans l'autre. A la maiſon j'étois plus maître que lui. Il vouloit que tout fût commun entre-nous, & ſoit manque de delicateſſe, ſoit excès d'amitié pour moi, il y auroit volontiers compris ſa maîtreſſe. Il eſt vrai que ſe laſſant de celle qu'il avoit, il ſembloit avoir envie de me la ceder pour en choiſir une de la premiere claſſe; ce qu'il pouvoit faire alors avec les gros biens dont il étoit devenu maître par la mort de ſon pere. Veritablement un entremetteur qui s'étoit chargé de ſoin de lui déterrer un parti brillant, lui trouva bientôt une de ces Belles du grand air, qui ſçavent donner du relief à l'amant qu'elles coulent à fond. Celle-ci pourtant n'eut pas le temps de lui faire l'honneur de le ruiner; elle lui tira ſeulement quelques plumes les premiers jours, mais s'étant apperçeu que les appas dont il étoit épris n'étoient qu'artificiels, il s'en dégouta & il en fut quitte pour le vin du marché.

Comme je l'aimois veritablement, je lui con-

conseillai de quitter ce train de vie & de songer plutôt à un établissement solide. Je sçai, me dit-il, que vous ne me parlez ainsi que pour mon bien, néanmoins je vous avoüerai que j'ai resolu de ne prendre ce parti qu'après vingt-cinq ans & je vous dirois même quarante, si je n'étois pas fils unique. Hé bien, repris-je, portez donc vos vœux à des idoles qui en valent la peine. A votre place, je m'en tendrois à ce que nous appellons une inclination bourgeoise. C'est donc là votre avis, me repartit le Chevalier ? vous croyez qu'un attachement de cœur, une belle passion me conviendroit ? Je suis ravi que vous pensiez comme moi. C'est mon goût. Cependant avant que je me détermine, je veux consulter le vieux Baron. Je suis persuadé qu'il pense autrement que nous sur cet article. Voulez-vous que je vous dise de quelle façon il parloit dernierement de la galanterie dont il possede les plus fines rubriques. Tu as pris le bon parti, me disoit-il cordialement, il en coute trop à filer le parfait amour avec une personne qui garde des ménagemens & dont on ne dispose point à son gré.

Si c'est, par exemple, une femme mariée que tu aimes, outre la peine de t'en faire aimer, tu auras celle de trouver des momens favorables & de tromper le jaloux; il faut être Espagnol pour n'y pas perdre patience. Les difficultez te rebuteront, à moins qu'elle n'appartienne à un sot, & alors la facilité qu'il y aura à lui confirmer ce titre rendra la tromperie insipide.

La chaîne d'une veuve a bien des charmes, mais souvent la belle perd un ami, parce que maî-

maîtresse de sa conduite elle se livre trop & le traite en époux aimé. Il y a bien de l'honneur à mettre une jeune fille sous le joug, il est glorieux de s'en faire aimer, mais le chemin de son cœur est parsemé d'épines & demande plus de patience que tu n'es capable d'en avoir. Premierement si elle est née coquette & que tu ne lui plaises pas d'abord, il n'y a rien à faire; le cœur d'une coquette se donne au premier abord, ou se défend toujours. Pendant tes plus grandes assiduitez elle te laissera te morfondre à sa porte & tentera d'autres conquêtes.

Si c'est une fille farouche ou simplement ce qu'on appelle une fille sage, qu'il faut d'adresse pour la vaincre! que de travaux! que de constance! Néanmoins ne te rebutes pas. Poursuis-la sans cesse. Elle fuit, mais elle se lassera. Il y aura quelque heureux moment où elle ne sera pas fâchée de trouver, comme Sirinx & Daphné, quelque fleuve au milieu de sa course. Ce sera un bon prétexte pour s'arrêter. Si c'est une prude que tu aimes, autres peines, autres soins, elle exercera ta patience & la fatiguera, si tu ne suis avec elle une methode toute particuliere. Ne l'attaque celle-là qu'avec les mêmes armes avec lesquelles elle se défend. Il faut l'applaudir en tout, avoir du goût pour ce qui lui plaît, blâmer ce qu'elle blâme & tâcher d'être de toutes ses parties. L'occasion fera le reste. Il y aura peut-être quelque quart d'heure de distraction où les sentimens d'honneur & de vertu s'endormiront, & la prude dépourvûë du secours de ces grands mots sera fort foible.

Il

Il y a d'autres filles qui gardant un honnête milieu, ne ſont ni ſauvages ni coquettes. Celles-là mettent l'amour & la diſcretion d'un homme à de grandes épreuves avant qu'elles ſe livrent à lui; mais auſſi après cela ſon bonheur eſt digne d'envie, ſes plaiſirs ſont parfaits, ſans amertume, ſans ennuy, ſans dégoût. Elles ſçavent ſe conſerver ſon eſtime, ſon amitié, ſon reſpect même juſques dans leurs foibleſſes, ou plutôt elles n'ont que des apparences de foibleſſe, & fâchées que l'objet aimé exige d'elles autre choſe qu'un cœur tendre, elles ne font que ſe prêter, pour ainſi dire, à ſes propres foibleſſes. Je t'en ſouhaite de cette eſpece-là; pour moi, je n'ai jamais eu le bonheur d'en rencontrer en mon chemin.

Voila les leçons que ce nouvel Ovide me donnoit l'autre jour, continua le Chevalier, & vous devez bien le reconnoître à ces traits. Je le reconnois bien auſſi, lui répondis-je, & il me ſemble que le Baron eſt comme ce rat lequel ayant perdu ſa queuë vouloit perſuader aux autres animaux de ſon eſpece que des queuës ne faiſoient que les embarraſſer & qu'ils devoient tous s'en délivrer. Le Baron eſt de l'ancienne Cour: il n'y a plus pour lui de galanterie gratuite. Il voudroit réduire à la mendicité toutes les honnêtes femmes qui refuſent des hommages, parce qu'il offroit les ſiens à leurs meres il y a trente ans. Croyez-moi, l'amour venal eſt un eſclave dont la ſocieté ne fait point honneur & l'on ne doit l'admettre à ſa table tout au plus que comme fait le Baron faute d'avoir d'autres convives. Pour vous, Chevalier, étant jeune & fait comme vous

êtes,

êtes, vous devez vivre autrement que lui. Vous voyez combien peu il est estimé avec ses belles maximes. Si les peres défendoient à leurs enfans de le frequenter, il seroit réduit pour toute societé à celle de quelques libertins méprisez par tout comme lui. Il a de l'esprit, je l'avouë, mais son esprit est dangereux. Il est amusant, mais il n'est pas le seul qui le soit. Vous connoissez des gens dont la compagnie n'est pas moins agréable & dont l'amitié ne peut faire rougir.

On ne trouve point mauvais, ajoutai-je, qu'un jeune homme de famille pour connoître le monde goûte un peu des plaisirs qu'il lui presente. On exige seulement de lui qu'il ne s'y abandonne pas tout entier & qu'il y ait du discernement dans le choix qu'il en fait. Les plaisirs d'un Soldat ne sont pas ceux d'un Gentilhomme, & les vôtres doivent differer de ceux d'un avanturier. Il est bon que vous soyez façonné par le beau sexe, c'est-à-dire par des femmes qu'on puisse frequenter sans se familiariser avec la débauche.

Le Chevalier m'interrompit en cet endroit. Je suis convaincu, me dit-il, épargnez-vous la peine de me prêcher plus long-tems. Je suis frappé de vos raisons. Faites-moi seulement mettre en pratique vos utiles avis. Je vous laisse le maître de ma conduite. Je ne vous en demande pas tant, lui répondis-je; soyez seulement persuadé que c'est par amitié que je prends la liberté de vous parler comme je fais. Je le sçai, repartit le Chevalier. Sans cela, ajouta-t-il, en souriant, je pourrois croire que vous ne m'exhortez à la vertu que pour vous conserver plus seurement la petite Brune que

que je vous ai cedée. Il pouvoit bien, sans craindre de me choquer, badiner sur cet article, lui qui m'avoit souvent reproché que je ne faisois guere de cas de ses presens, puisque je m'attachois si peu à sa petite Brune. Cependant cette plaisanterie fut cause que je cessai entierement de voir cette fille, qui n'en devint pas plus malheureuse, puisqu'elle épousa l'Intendant du Chevalier. Ce domestique, quoique riche, n'eut pas de répugnance à la prendre pour femme. Elle valoit effectivement mieux que lui. C'étoit un petite éveillée des plus piquantes; une rieuse qui avoit toujours quelque conte plaisant à vous faire.

Un jour qu'elle nous divertissoit par le recit des beaux faits d'une beauté fameuse par ses galanteries, je lui demandai si elle avoit connu la D... cette Déesse des amours dont j'étois l'Adonis lors qu'on me fit partir pour le Canada. Si je l'ai connuë, s'écria-t-elle! c'est elle qui m'a donné les premiers principes du sçavoir vivre. Si je connois le monde, si j'ai quelque éducation, c'est son ouvrage. Helas! la pauvre fille n'auroit pas fait une si triste fin, si elle eut profité elle-même des conseils qu'elle me donnoit; mais elle croyoit ne manquer jamais de rien & negligeoit de garder, comme on dit, une poire pour la soif. Avec cela elle avoit un trop bon cœur. Elle n'avoit aucun égard pour elle-même, quand il s'agissoit de servir un ami. Si elle vous avoit oublié aussi facilement que vous nous laissez-là, vous autres hommes, elle ne se seroit pas perduë pour l'amour de vous.

De grace, lui dis-je, expliquez-moi en quoi j'ai eu le malheur de causer celui de cette obli-

geante perſonne. C'eſt ce que je puis vous apprendre, me répondit-elle, car je demeurois alors chez elle, & ma mere étoit ſa femme de chambre favorite. Quelques jours avant votre départ vous dites, s'il vous en ſouvient, à deux ou trois de vos amis que vous aviez une cruelle affaire ſur les bras & que le Maltôtier chez qui vous travailliez vous faiſoit de terribles menaces. C'en fut aſſez pour les mettre à ſes trouſſes, quand ils virent que vous aviez diſparu. Ils ſe préparerent à lui faire des affaires juridiquement. Votre maîtreſſe, à qui vous aviez dit la même choſe, encore plus allarmée qu'eux, eut l'indiſcretion d'intereſſer pour vous l'illuſtre amant qui prenoit ſoin d'elle. Ce Seigneur genereux fit plus qu'elle ne demandoit. Il prit la peine d'aller chez le Maltôtier pour le queſtionner & l'intimider.

Le Maltôtier bien loin de paroître effrayé des menaces qu'on lui faiſoit, répondit froidement qu'il étoit lui-même fort en peine de vous, que votre abſence dérangeoit infiniment ſes affaires, parce que vous ne lui aviez rendu aucun compte & qu'il n'avoit oſé faire ouvrir votre chambre, quelque beſoin qu'il eût de pluſieurs papiers qui y étoient. L'obligeant Seigneur envoya chercher un Serrurier, fit ouvrir la chambre, examina quelques livres de compte qu'il rendit au Maltôtier, puis faiſant l'inventaire de ce qui vous appartenoit, il reconnut pluſieurs bijoux qu'il avoit donnés à la D... avec quelques Lettres qu'elle vous avoit écrites & que vous aviez eu l'imprudence de conſerver. Il découvrit par là le vrai motif qui engageoit cette Demoiſelle à prendre ſi vivement vos interêts, & piqué de ſe voir dupé
ſi

ſi groſſierement, il reſolut de la punir de ſon infidelité.

Vous ſçavez qu'il étoit prompt à executer ce qu'il avoit entrepris. Il la vint prendre dès le lendemain matin dans le carroſſe qu'il lui avoit donné, pour aller, diſoit-il, dîner au bois de Boulogne & s'y promener enſemble le reſte de la journée. En arrivant à Paſſy il la chargea d'ordonner elle-même le repas, après quoi il s'enfonça dans le bois avec elle. Là feignant d'avoir beſoin, il s'éloigna d'elle & revint ſeul à Paris, laiſſant là cette malheureuſe ſans caroſſe & ſans amant payer le dîner qu'elle avoit commandé. Ce ne fut pas tout encore & ſon amour changé en haine n'auroit pas été content de cette vengeance. Il pouſſa ſon reſſentiment juſqu'à faire enlever tous ſes meubles & lui procurer un logement dans ce lieu d'horreur dont la porte eſt toujours ouverte aux perſonnes qui ne ſont pas fideles aux amans qui ont du credit.

C'eſt là que j'ai vû pendant trois ans cette pauvre créature dans un état digne de compaſſion. Comme ſes beaux jours étoient paſſez, on ne s'intereſſoit plus pour elle & ne poſſedant rien, elle ſe trouvoit hors d'état d'acheter ſa liberté. Elle ne recevoit aucune conſolation que de moi, qui n'ayant pas alors l'argent que j'ay preſentement, ne pouvois guére lui procurer de douceurs dans ce lieu de miſeres. Le jour enfin qui la devoit délivrer de ſes peines arriva: Elle mourut dégoutée du monde & pleurant amerement les deſordres de ſa vie.

Tel fut le recit que la petite Brune nous fit de la mort de la D... ce que je n'entendis

point ſans reſſentir quelques mouvemens de douleur & de pitié. Il y avoit déja long-temps que je vivois à Paris de la maniere que je l'ai dit & m'y ennuyant je dis au Chevalier que j'avois envie d'aller au pays qui m'avoit vû naître. Véritablement je ſouhaitois d'apprendre des nouvelles de ma Nourice & principalement de ma chere Lucile, dont je me ſouvenois toujours avec plaiſir. Le Chevalier qui ne recevoit point de réponſes du Canada, s'oppoſa fortement à mon deſſein, comme ſi en me perdant de vûë il eût dû perdre l'eſperance de revoir ſa ſœur. Il ſe rendit cependant à mes inſtances, à condition que mon voyage ne ſeroit que de huit ou quinze jours, & que je le ferois dans ſa chaiſe de poſte, eſcorté par ſon valet de chambre.

Je partis donc & après quelques jours de marche, * je m'arrêtai dans une petite Ville qui n'eſt pas éloignée de la Terre du Meſnil. J'apris là que le Château qui porte ce nom n'étoit plus habité que par des Fermiers, que le Baron s'étoit tué malheureuſement il y avoit quatre ou cinq ans & que pour joüir toujours des biens de ſa premiere femme, il n'avoit jamais voulu marier ſa fille Lucile, rebutant par mille tracaſſeries tous les partis qui s'étoient preſentez pour elle; mais que depuis la mort de ce Seigneur, les parens de Lucile du côté maternel l'avoient retirée d'auprès ſa belle-mere & lui avoient fait épouſer un vieux garçon Lieutenant Général, qui quatre mois enſuite courant trop vîte après le bâton de Maréchal de France, s'étoit laiſſé tomber dans une tranchée,

* 1700.

chée, où il avoit trouvé une mort glorieuſe, auſſi bien que pluſieurs autres braves Officiers qui le ſuivoient. Enfin que ſa jeune veuve devenuë ſa maîtreſſe étoit retournée vers la Baronne du Meſnil qui s'étoit retirée à Ganderon.

Pour ma Nourrice, il me fallut aller juſques dans ſon Village pour ſçavoir ce qu'elle étoit devenuë. On me dit qu'elle avoit fini ſa carriere peu de temps avant le Baron du Meſnil. Elle avoit une fille, ajouta t-on, qui diſparut toute jeune ſans qu'elle en ait entendu parler depuis. Elle a laiſſé ſon petit bien à la Baronne pour le rendre à cette fille, ſi elle ſe retrouve, & cette bonne Dame la fait chercher par tout. Je ne doutai point après cela que ma Nourrice ne lui eût fait à mon ſujet de plus grandes confidences qu'à moi-même, ce qui me donna autant d'impatience de parler à la Baronne que j'en avois de revoir Lucile.

Ce qui m'embaraſſoit, c'eſt que je ne ſçavois ſous quel prétexte je pourrois me préſenter à elles. Je ne connoiſſois perſonne à Ganderon, ni dans le pays qui m'y pût introduire; je craignois de leur faire de la peine & de paſſer pour un avanturier ſi j'oſois deſcendre tout droit chez elles. Néanmoins quelqu'un me dit qu'il y avoit une Terre à vendre aſſez près de Ganderon; ce qui me fit prendre la reſolution d'y aller. Il ſe trouva que c'étoit juſtement la Terre de Monneville, qui retournoit à quatre ou cinq heritiers avides après la mort de mon plus proche parent, qui s'en étoit mis en poſſeſſion, ſur la foi des certificats, qui aſſuroient que le Comte de Monne-

ville mon pere avoit été tué en Weſtphalie.

J'arrivai à Monneville ſur les deux ou trois heures après midi, & mon Guide me fit deſcendre dans un mauvais Cabaret qui étoit là. J'entrai d'abord dans le Château & tandis que je l'examinois, le Curé qui répondoit ordinairement en l'abſence des vendeurs, vint me joindre. Je ne lui eus pas ſitôt dit que j'avois deſſein d'acheter cette Terre, que me regardant déja comme ſon Seigneur, il m'accabla de civilitez. Il m'offrit un lit & ſon ſouper de ſi bonne grace & avec une politeſſe ſi opiniâtre, que je fus obligé de me laiſſer conduire chez lui. Ce qui me plaiſoit dans ce bon homme, c'eſt qu'il me paroiſſoit un grand babillard & je jugeois que ce défaut me ſeroit d'une grande utilité dans mon entrepriſe.

Après les premiers complimens qui durerent bien un gros quart d'heure, le vieux Curé m'enviſageant fixement, je donnerois, me dit-il, tout ce que je poſſede au monde, pour que cette Terre vous convînt. Vous reſſemblez ſi parfaitement au dernier de la famille à qui elle appartenoit avant ces Collateraux d'aujourd'hui, que je croirois n'avoir point perdu ce Gentilhomme ſi je vous voyois en ſa place. Oui, Monſieur, ajouta t-il avec tranſport, ſeulement à vous voir, je me ſens porté à vous aimer autant que je l'aimois & à vous tenir compte des obligations que je lui avois. Elles ne ſont pas petites: c'eſt lui qui m'a fait ce que je ſuis, c'eſt lui qui m'a donné ce benefice qui eſt un des meilleurs du pays.

Je n'aurois pas perdu ſitôt cet aimable Gentilhomme, continua-t-il, s'il eût voulu me

croire

croire & demeurer ici tranquille, sans se faire un point d'honneur de suivre l'exemple de son pere à qui la guerre avoit été funeste.

Je vis bien qu'il suffisoit de ne pas interrompre ce bon Prêtre pour qu'il ne cessât de parler. Je le laissai donc s'égayer à son aise en faisant le detail de toutes les bonnes qualitez de son défunt Gentilhomme; detail que je lui fis bien repeter dans la suite, quand je sçeus la part que j'y devois prendre. Je le questionnai après cela sur la noblesse du voisinage, lui prêtant une attention qui le charmoit, principalement quand il en fut à l'article de Ganderon & qu'il me parla de Lucile & de sa belle-mere. Il me dit entre autres choses particulieres que ces deux veuves aimoient beaucoup la retraite & ne faisoient pas dans le monde la figure qu'elles y auroient dû faire avec les biens dont elles jouissoient & dont il ne manqua pas de me calculer exactement le revenu.

J'ai connu la Baronne, me dit-il, avant qu'elle allât à Paris du tems qu'elle n'étoit que Demoiselle de Ganderon; que le Couvent l'a changée, grand Dieu! aussi bien que son mariage avec le Baron du Mesnil. Elle étoit alors d'une gayeté extraordinaire, toujours riant, toujours dansant, au lieu que présentement les jours ne paroissent tissus que de tristesse & d'ennuy, quoy qu'elle ne soit pas encore dans un âge à devoir renoncer aux plaisirs innocens du siecle. Pour la jeune Douairiere, elle ne paroît pas regarder la vie avec tant d'indifference. Ce n'est pas que je croye qu'elle songe à se remarier. Du moins n'y a-t-il aucune apparence qu'elle s'occupe d'une

 pareil-

pareille penſée, au contraire elle eſt attachée ſi fortement à ſa belle mere, que je doute qu'elle la veuille quitter une ſeconde fois.

Vous jugez bien, pourſuivit-il, qu'elle a été recherchée par tout ce qu'il y a de meilleur dans le pays; outre ſon bien elle a beaucoup de merite. Elle eſt ſage & bien élevée. Elle n'a peut-être pas été contente de ſon premier mariage, dis-je, au bon Curé. Elle n'a pas dû l'être, me répondit-il, & c'a été un meurtre de lui avoir laiſſé atteindre la majorité dans l'état de fille, pour lui donner après cela un auſſi vieux mari que celui qu'elle avoit épouſé, par l'avidité de ſes parens, qui croyoient par là doubler ſon bien, mais le ciel les en a punis, car il eſt mort au bout de quelques mois & elle n'en a point eu d'enfans.

Je demandai auſſi au Curé ſi elle ne ſongeoit point à acheter Monneville. Je ne le crois pas, me dit-il, car elles m'en auroient parlé: Cependant cette Terre conviendroit aſſez à la Baronne; mais ſe voyant ſans enfans, elle ne fait aucunes acquiſitions. Ainſi, vous pouvez compter qu'elle n'ira point ſur votre marché non plus que ſa belle fille. Malgré ce que me dit le vieux Prêtre, je crus devoir profiter pour les voir du pretexte de leur aller faire politeſſe au ſujet de cette Terre, & les aſſurer que je n'y ſongerois point du tout, pour peu qu'elles en euſſent envie. Je fis entrer le Curé dans mes vûës & il s'offrit à me conduire dès le lendemain à Ganderon.

Je devois paſſer pour un homme de conſequence à juger de moi par l'habit; jamais Gentilhomme ſur le lieu n'en avoit peut-être porté

porté de si riche que celui dont j'étois revêtu, ni même que celui du Valet de Chambre qui me suivoit. Je ne pouvois pas me tromper en abordant les deux Dames. Elles se promenoient toutes seules & le Curé commença par les apostropher nommément & leur parler dès qu'il put s'en faire entendre. Pour répondre au compliment qu'il leur fit en me presentant à elles, ces charmantes veuves me reçurent fort civilement & me dirent qu'elles seroient ravies d'avoir un voisin tel que moi. Nous parlâmes fort peu les Dames & moi, car le vieux Patriarche qui croyoit aparemment être en chaire, ne déparloit point, mais au defaut de nos langues nos yeux firent bien leur devoir. Ceux de la Baronne furent toujours fixez sur moi & les miens sur ma chere Lucile.

Nous nous étions quittez si jeunes cette derniere & moi, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne me reconnût point. J'eus moi-même bien de la peine à me la remettre, quoique je sçeusse que c'étoit elle. Cette visite se passa sans éclaircissement; j'avois néanmoins autant d'envie d'en venir là, qu'elles en avoient de sçavoir qui j'étois. La Baronne s'imaginant que le Curé pourroit l'en instruire, le tira à part pour le lui demander. Elle ne fit que l'embarrasser par cette question, à laquelle il répondit qu'il ignoroit mon nom, mais qu'il n'épargneroit rien pour le découvrir. Je ne me souviens pas de ce que je dis à Lucile pendant ce temps-là, je me souviens seulement que j'étois dans une agitation d'esprit qui lui dut causer de la surprise si elle s'en apperçut.

Un moment après que la Baronne eut quitté l'entretien du Curé pour se mêler du nôtre, ce bon Ecclesiastique l'embarrassa extrêmement à son tour: Madame, lui dit-il en me regardant, je ne sçai si mes yeux me trompent. Dites moi, je vous prie, si dans votre premiere jeunesse vous n'avez vû personne qui ressemblât à ce Monsieur. La Baronne qui ne s'étoit nullement attenduë à cette question, en fut troublée. Elle avoit encore mieux que lui remarqué cette ressemblance dont il parloit. Cependant elle répondit qu'elle croyoit avoir connu quelqu'un dont j'avois quelques traits, mais qu'elle ne se souvenoit pas dans quel endroit. Avez-vous oublié, reprit-il, le Comte de Monneville, grand ami de feu Mr. votre pere & qui fut tué en Franche-Comté en soixante-huit. Il avoit laissé deux fils, dont l'aîné mourut au même temps que lui. Le Cadet lui survecut de quelques années. Tenez, Madame, considerez ces traits; voilà certainement la vivante image de ce Cadet. Je suis surpris que cela ne vous frappe pas comme moi. Vous étiez déja grande, quand ce Monneville vivoit, & vous avez cent fois joüé tous deux ensemble. Votre pere l'aimoit beaucoup & l'a bien regretté. Pour moi, je lui dois mon petit établissement & je ne l'oublirai jamais dans mes prieres.

Je le disois hier à Monsieur, ajouta-t-il; cette ressemblance m'a donné pour lui une telle inclination que je voudrois pour beaucoup qu'il s'accommodât de la Terre de Monneville. Hé bien, Monsieur le Curé lui dis-je, faites ensorte que je l'aye; vous ne sçauriez me rendre un plus grand service que de me procurer

curer le voisinage de ces Dames, & je vous proteste que vous ne serez pas moins content de votre nouveau Seigneur que vous l'avez été de celui que vous regrettez. L'affaire est entre vos mains, lui dit alors la Baronne, vous pouvez la faire réussir, si vous voulez, puisque c'est vous qui recevez ordinairement les encheres. Le Curé là-dessus promit de mettre tout en usage pour en venir à bout.

En prenant congé de ces deux veuves, je les priai de me permettre de les assurer quelquefois de mes respects, tant que je serois dans ce Pays-là. Elles me répondirent que je leur ferois plaisir, & comme c'étoit ce que je demandois, je n'eus garde d'y manquer. Il étoit fête le lendemain. J'appris qu'on disoit à Ganderon une Messe à neuf heures, & que les Dames y assistoient d'ordinaire. L'impatience me prit d'y aller & de m'y faire connoître. Je me trouvai dans l'Eglise avant elles, & quand elles arriverent, la Baronne m'ayant apperçû, m'envoya prier sur le champ de me placer avec elles dans leur banc.

Après la Messe, je leur donnai la main pour les reconduire; & je leur dis qu'au hazard de passer pour un importun, je prenois la liberté de leur venir demander à dîner, mais préalablement une conversation particuliere. Elles parurent étonnées de mon compliment. Lucile surtout se montra mécontente en n'entrant avec nous dans le cabinet de la Baronne qu'avec peine & par pure bienseance; encore ouvrit-elle toutes les fenêtres, & affecta de ne vouloir pas que la porte fût fermée. Quand nous fûmes assis: Madame, dis-je à la Baronne, vous fites sentir hier au Curé de Monneville

ville qu'il vous feroit plaisir de s'informer qui je suis & de vous en rendre compte; quelques recherches qu'il fasse, il ne réüssira pas. Quoi que je sois né dans ces Quartiers, & même assez près du Mesnil, où j'ai eu l'honneur de vous voir long-temps l'une & l'autre, je suis seur de n'être connu ici de personne. Ce qui ne doit pas vous surprendre, puisque j'ai quitté ce Pays-ci dès l'âge de douze ans. Peu d'années après je sortis du Royaume pour passer aux Indes, d'où je ne suis de retour que depuis quelques mois.

Pendant ce voyage, qui comprend presque toute ma vie, j'ai toujours été dans une ignorance absolue de la chose qu'il m'importe le plus de sçavoir, & qui seule aujourd'hui m'attire en ces lieux. Je vais vous étonner en vous disant ce que j'ignore, & à qui je viens m'adresser pour m'en éclaircir. J'ignore qui je suis; & c'est de vous, Madame, dis-je à la Baronne, que je viens l'apprendre, puisque c'est à vous seule que l'aura révelé en mourant la seule personne qui le sçavoit. La Nourrice qui m'a élevé.

La Baronne n'étoit pas en état de me répondre; elle changea de couleur & s'évanoüit entre les bras de Lucile, qui ne sçachant que penser de ce qu'elle voyoit, étoit dans une extrême étonnement. Cependant la Baronne reprit l'usage de ses sens, & jettant sur elle des yeux à demi ouverts: Hé quoi, ma fille, lui dit-elle, vous ne reconnoissez pas la petite sœur avec laquelle vous avez été élevée? Oui, Madame, dis-je alors à Lucile, c'est moi qui sous un autre habillement ai passé les premieres années de ma vie auprès de vous. Vous me

me faisiez l'honneur de payer de votre amitié le tendre & respectueux attachement que j'avois pour vous, permettez moi de vous en faire souvenir.

Tandis que Lucile rappelloit ses idées, la Baronne l'assuroit que je disois la verité, & de mon côté, je lui citois tant de circonstances de notre éducation qui n'étoient connuës que de nous, que se laissant enfin persuader, & me regardant d'un air encore tout interdit: Si vous êtes cette petite sœur, me dit-elle en soûpirant, vous devez me tenir compte de bien des larmes que vous m'avez coutées, & dont j'aurois été moins prodigue, si je vous avois cru d'un sexe que je ne devois ni tant aimer ni tant plaindre.

Elles me firent aussi-tôt tant de questions l'une & l'autre, qu'il me fallut dès ce moment même commencer à leur conter mes avantures, & principalement de quelle façon j'avois quitté le Pays, personne n'ayant jamais sçu ce que je pouvois être devenu. Pendant cet entretien, & tant que le dîner dura, je voyois de temps en temps la jeune veuve, que je ne sçaurois appeller que Lucile, tomber dans une rêverie qui me faisoit juger qu'elle doutoit encore que je fusse bien ce que je disois. J'étois au désespoir qu'elle ne me reconnût que comme par degrez.

Comme je ne doutois pas que ma Nourrice n'eût déclaré en mourant à la Baronne bien des choses qu'elle n'avoit osé me reveler à cause de ma jeunesse, j'étois fort impatient de faire parler cette Dame là-dessus. Lucile même se joignit à moi pour la prier de satisfaire une si juste curiosité; néanmoins nous ne gagnâmes

gnâmes rien. Quelque amitié que Madame du Mesnil eut pour sa belle fille, elle la trouvoit de trop dans un éclaircissement où elle se défioit d'elle-même & n'étoit pas seure de ne me découvrir que ce qu'elle voudroit.

Tout ce que j'ai sçu de votre Nourrice, me dit-elle, c'est qu'elle m'assura qu'elle n'étoit point votre mere, qu'elle vous avoit toujours aimé comme si vous eussiez été son propre enfant, & qu'enfin elle vous destinoit le peu de bien qu'elle avoit, si je voulois bien m'en charger pour vous le rendre un jour, si vous paroissiez dans le pays. Elle me fit aussi bien des excuses, ajouta la Baronne, de la tromperie qu'elle m'avoit faite en vous laissant dans ma maison habillé en fille.

Eh, Madame, lui dis-je, ne m'obligez point à demi. Je sçavois déja ce que vous venez de me dire; c'est le reste que je vous conjure de ne me point celer. Fixez-vous auprès de nous, me répondit-elle en souriant; accommodez-vous de la Terre de Monneville; après quoi si je sçai quelque chose de plus & que je m'en souvienne; je vous promets de vous en faire part. Songez à la promesse que vous me faites, lui repliquai-je, s'il ne s'agit que de faire cette acquisition pour être au fait de ma naissance, je viendrai dans peu vous sommer de votre parole.

Il ne fut plus question que d'affermir Lucile dans la foi qu'elle commençoit d'ajouter à nos discours. Il me vint sur cela une pensée qui fit plus d'effet que tout le reste: Je quittai pour un moment ma perruque & pris à l'aide des femmes de chambre du Château une coeffure pareille à celle que je portois à

l'âge

l'âge de dix ans. Ensuite je me presentai devant les Dames & feignant de pleurer, je m'aprochai de Lucile pour la prier de me consoler comme autrefois en me permettant de lui baiser la main. Oh! pour le coup, dit-elle à sa belle-mere, la voilà elle-même, c'est ma petite sœur. Vous en souvenez-vous, Madame, quelque chagrin qu'elle eût en lui donnant ma main à baiser, je la consolois; c'étoit un remede à tous ses maux.

Vous souvenez-vous bien aussi, dis-je alors à Lucile, que vous me promettiez de m'aimer toujours? promesse d'enfant, répondit-elle! Promesse d'enfant tant qu'il vous plaira, dit la Baronne, j'entens un homme qui vous aidera volontiers à la tenir. C'étoit le Curé de Monneville qui arrivoit & dont on entendoit la voix, quoi qu'il ne fût encore que dans la basse-cour. Ce bon Prêtre du plus loin qu'il apperçut les Dames, leur fit dix questions sans leur donner le temps de répondre à une seule. Pour moi, criant plus haut que lui, je lui dis en l'abordant que j'étois enfin déterminé à devenir Seigneur de sa Parroisse à quelque prix que ce fût; ce qui lui causa une si grande joye qu'il en parut tout transporté: Madame, dit-il à Lucile en se mettant les deux poings sur les côtez, nous verrons si mon Gentilhomme sera traité comme les autres. Oüi, jeune veuve dédaigneuse, je veux qu'avant six mois d'ici il vous rende le veuvage ennuyeux.

Ce compliment qui nous fit tous rire, ne laissa pas de m'être fort agréable, & la Baronne n'eut pas moins d'envie que moi de travailler à l'accomplissement de cette mena-

ce

ce prophetique. C'est ce que je découvris bientôt. Un millier d'écus que j'offris de plus qu'aucun autre me mit en possession de la Terre & du nom de Monneville. Dès que la chose fut faite, je courus chez Madame du Mesnil: votre conseil, lui dis-je, a été un ordre pour moi. Ma demeure est fixée. Je ne quitterai plus un pays qui m'a vû naître & qui m'a rappellé de si loin. Vous sçavez dans quelle inquietude je suis, m'y laisserez-vous encore long-temps? Non me répondit-elle, suivez-moi seulement. A ces mots, elle me conduisit dans une chambre écartée, où se voyant seule avec moi, elle me parla dans ces termes.

Puisque la Terre de Monneville est à vous, je crois pouvoir vous dire à present ce que je refusai ces jours passez de vous découvrir, dans la crainte que l'envie de rentrer dans ce bien par une autre voye ne vous fît hazarder des démarches qui dans le fonds auroient été inutiles & qui auroient perdu de réputation plusieurs personnes. Le compliment que l'on vous fait par tout que vous ressemblez parfaitement au dernier Comte de Monneville n'est pas mal fondé. Vous êtes son fils. Seroit il bien vrai, Madame, interrompis-je avec émotion, que ce Gentilhomme fût mon pere? Oüi, Monsieur, reprit elle; mais vous êtes dans une impuissance absoluë de vous faire jamais reconnoître pour tel, puisque vous n'en sçauriez avoir d'autre preuve que le témoignage de votre Nourrice. Preuve qui vous devient inutile, parce qu'elle n'a seurement fait cette confidence qu'à moi seule & qu'el-

qu'elle m'a dit que ce mariage n'avoit jamais été declaré.

C'eſt toujours aſſez, Madame, lui dis-je, pour ma ſatisfaction particuliere de ſçavoir que je ſuis de cette illuſtre famille. Je me conſolerai de ne pouvoir faire aucun uſage de cette connoiſſance. Mais, de grace, achevez. Pourquoi le Comte ne daigna-t-il pas me reconnoître? Pourquoi celle qui me donna le jour m'abandonna-t-elle, quand je perdis mon Pere? Aurois-je eu le malheur de la perdre en même temps? Etoit-elle digne de ſa tendreſſe? qui étoit-elle enfin? C'eſt ce que je ne puis vous apprendre, repartit la Baronne: votre Nourrice ne me la nomma point & me dit même qu'elle ne l'avoit jamais connuë. N'importe, Madame, lui dis-je, vous pouvez me la faire connoître ſans ſon ſecours. Peut-être n'ignorez-vous pas quelles perſonnes mon pere voyoit alors familierement. Rappellez-vous ce temps, vous ne ſçauriez manquer de démêler ma mere.

Quand mes ſoupçons pourroient devenir une certitude, me répondit la Baronne, quel fruit tireriez-vous de cette connoiſſance? vous ſeriez peut-être cher à une perſonne à qui vous ne donneriez pas vous-même votre eſtime; car enfin les obſtacles qui empêchoient vos parens de rendre leur union publique n'étoient pas levez, quand la mort enleva votre pere. Penſez vous que dans de pareilles circonſtances une perſonne d'honneur voulût vous reconnoître aujourd'hui publiquement.

A Dieu ne plaiſe, lui dis-je, Madame, que j'exigeaſſe cela de ſa complaiſance. Je ne vou-

voudrois connoître cette personne infortunée que pour la consoler en secret de la perte de mon pere, si elle y est encore sensible, pour en parler sans cesse avec elle, mêler mes larmes avec les siennes, la respecter & la cherir autant que je le dois. Mais non, je suis trop malheureux pour pouvoir joüir d'une si grande consolation. Si ma mere est vivante je ne puis la connoître ni gouter la douceur de ses embrassemens, & j'apprends que mon pere n'est plus avant que d'apprendre son nom. Je suis même privé de la triste consolation d'arroser son tombeau de mes larmes, puisque les précieux restes de ce brave homme sont, à ce que j'ai oüi dire, au fond de l'Allemagne.

Hélas! reprit la Baronne en poussant un profond soûpir, il n'est que trop vrai qu'il a perdu le jour, mais il n'en a pas été privé si loin d'ici. Ce sont des horreurs que je n'ose vous dire, & ausquelles je ne puis songer sans fremir. Je vis couler ses pleurs quand elle prononça ces paroles. Cela me fit ouvrir les yeux, & rappeller plusieurs traits pareils qui lui étoient échappez.

Vous pleurez, Madame, lui dis-je, vous pleurez en me parlant de la mort de mon pere: permettez-moi de m'expliquer & de vous dire ce que je pense: La crainte que vous avez qu'on ne soupçonne les personnes que mon pere voyoit avant ma naissance; la part que vous prenez à ce qui me regarde, l'état où vous vous trouvâtes quand vous me reconnûtes, vos regards même en ce moment me découvrent la verité. Puis-je me tromper à tant d'indices? Non, Madame, non, mon cœur me parle encore avec plus de certitude,
vous

vous êtes ma mere.

Je me jettai à ses genoux en lui parlant ainsi. Elle étoit plus morte que vive, & ne me répondit qu'en m'embrassant. Après un assez long silence, plus expressif que les paroles, elle me fit relever, & me conta de quelle maniere après avoir promis au Comte de Monneville de n'être jamais qu'à lui, elle s'étoit déterminée à épouser le Baron du Mesnil, croyant comme les autres que le Comte avoit été tué en Allemagne.

La Baronne me dit ensuite: Je vous aurois reconnu dès votre enfance, si votre Nourrice ne m'eût pas déguisé votre sexe, parce que vos traits me rappelloient dès-lors ceux du Comte; & que je reconnoissois parfaitement cette femme pour celle à qui je vous avois confié en naissant; mais je n'avois garde de lui demander ce que vous étiez devenu. Ce ne fut qu'à sa mort que je fus éclaircie de tout. Il y a quatre ou cinq ans qu'étant tombée dangereusement malade, elle me fit dire qu'elle souhaitoit de me parler en sécret. Le Baron du Mesnil qui vivoit encore, me conduisit aussi-tôt chez-elle; & m'attendit plus d'une heure dans son carosse, tandis que cette bonne femme me raconta l'histoire de votre naissance que je sçavois aussi-bien qu'elle. Mais quand elle m'apprit que sa fille étant morte, elle vous avoit pris à sa place, & élevée sous mes yeux comme telle, jugez quel fut mon étonnement. Il égala le déplaisir que j'eus, ensuite quand elle me dit de quelle façon votre pere s'étoit venu faire tuer à la porte du Château du Mesnil par le Baron même. J'étois immobile & presque sans sentiment

ment pendant qu'elle me fit ce cruel détail, & à peine eus-je la force de tendre la main pour recevoir le porte-feüille du Comte, dans lequel outre son écriture, je reconnus quelques billets que je lui avois écrits.

Le Baron qui m'attendoit impatiemment à la porte, fut assez surpris de me voir revenir dans l'état où j'étois. Heureusement, le triste devoir que je venois de rendre à cette bonne femme, lui parut la veritable cause de mon trouble. Je ne répondis pas un mot aux plaintes qu'il me fit de la longueur de ma visite; & je ne pouvois jetter les yeux sur lui sans fremir d'horreur. C'étoit mon époux, mais c'étoit aussi l'assassin de la personne à qui j'avois auparavant donné ma foi. Quelques efforts que je fisse pour lui cacher mon chagrin, & l'invincible aversion que j'avois pour lui, il s'en apperçût; & s'il ne fut pas mort presque en même temps que la Nourrice, nous aurions infailliblement vêcu fort mal ensemble, par bonheur il fut tout à coup frappé d'une maladie mortelle, & il n'eut que le temps de mettre ordre à sa conscience, qui n'étoit pas dans une disposition favorable pour le salut de son ame.

Ce malheur subit ne laissa pas de me toucher; mais au lieu de me tenir compte de mes pleurs, les dernieres paroles qu'il m'adressa, furent pour me feliciter de ma liberté prochaine, & se plaindre de mon refroidissement à son égard, ou plûtôt de la perte qu'il avoit faite de mon estime & de mon amitié sans en sçavoir la cause.

La Baronne cessa de parler en cet endroit, & je pris ainsi la parole: Madame, je regarde

de le bonheur de vous connoître pour ma mere comme le plus grand qui puisse jamais m'arriver. Vous pouvez disposer de moi plus absolument que si toutes les loix civiles me soumettoient à vous. Et la premiere grace que j'ose vous demander en qualité de fils, c'est de me permettre de demeurer toujours avec vous. Elle fut ravie de me voir dans ce dessein, & me dit que le sien étoit de m'attacher si bien auprès d'elle, qu'il ne me fût pas inutile de l'avoir connuë. Elle me déclara qu'elle avoit envie de m'unir avec Lucile, à laquelle elle me pria de ne communiquer jamais ce qu'elle venoit de m'apprendre; pas même après notre mariage si elle pouvoit le faire réüssir.

Elle sonda là-dessus la jeune veuve, qui lui avoüa qu'elle avoit la même pensée, & qu'elle souhaiteroit d'avoir sa petite sœur pour mari: que malheureusement la chose lui paroissoit impossible, attendu que sa famille, qui avoit tant d'interêt à l'empêcher de se remarier, ne manqueroit pas de la chicaner sur l'embarras où nous serions de montrer des preuves de mon nom, de ma famille, de mes qualitez & de mon Pays. La Baronne lui dit qu'effectivement elle prévoyoit des difficultez de ce côté-là; mais qu'elle croyoit que je trouverois bien moyen de les lever quand il n'y auroit plus que cela à faire.

Je fus admis dans leur petit conseil, & je fis à Lucile mille tendres remercimens des bontez qu'elle avoit pour moi. Pour répondre à la difficulté qu'elles me proposerent, je leur dis que je ne leur demandois que la permission de me laisser faire un voyage à Paris, que là j'engagerois quelqu'un des amis

que j'y avois à me faire passer pour son parent, à peine de ressusciter en moi quelque branche éteinte de sa famille: qu'avec cela je pourrois acheter une charge chez le Roi, laquelle me donneroit un petit relief qui empêcheroit les parens de Lucile de s'opposer à mon bonheur. Elles applaudirent à mon dessein, & je me préparai sur le champ à partir pour l'exécuter.

Il ne me restoit pas beaucoup d'argent, & je ne pouvois faire fond que sur l'amitié du Chevalier, qui m'avoit fait mille offres de service. Je comptois bien que pour me faire trouver des especes, il ne refuseroit pas d'être ma caution. Je ne le mis pourtant point à cette épreuve, puisque la Baronne en me souhaitant un bon voyage, fit mettre dans ma chaise une cassete, où je trouvai quarante mille livres, tant en or qu'en Lettres de Change.

Mon absence avoit paru bien longue au Chevalier. Je le trouvai desolé de n'avoir point de nouvelles de sa sœur. Il vouloit absolument l'aller chercher lui-même chez les Sauvages. Je n'eus pas peu de peine à lui promettre que je l'accompagnerois, s'il falloit nécessairement en venir là. Dès qu'il sçut mon prochain mariage & ce qui m'amenoit à Paris, il vint avec moi à Versailles, où il me fit bientôt traiter d'une charge qui pouvoit dans mon pays jetter de la poudre aux yeux. Aussi tout mon argent y fut employé. Je me fis faire aux frais du Chevalier une livrée pareille à la sienne & un magnifique équipage pour m'aller établir à Monneville; équipage si riche & si brillant, que

que comme celui de Phaëton il ſuffiſoit ſeul pour faire taire l'envie, ou ſi vous voulez pour l'exciter.

Un certain air de grandeur & d'opulence en impoſe infiniment dans une Province Tous mes Vaſſaux furent pluſieurs jours ſous les armes & je recompenſai bien leur zéle. On ne parloit que de Monſieur le Comte de Monneville, on ne ſongeoit pas ſeulement que je dûſſe avoir un autre nom. Je fis d'abord mes viſites avec beaucoup de fracas, & l'on étoit reçu chez moi comme on l'auroit été chez le Gouverneur de la Province. Je ne jurois que par les Seigneurs de la Cour & je tâchois d'inſinuer que perſonne n'avoit là plus de crédit que moi. Je diſois d'un autre côté que le pays me plaiſoit, que je voulois bâtir & acheter. Je faiſois à regret ce rolle, mais il m'étoit utile de le faire. Les parens de Lucile éblouïs comme les autres de mes faſtueuſes apparences, ſe crurent trop heureux que je vouluſſe bien entrer dans leur famille ſur laquelle ils ſe flattoient que j'allois attirer les benignes influences de Verſailles.

Nous ne jugeâmes cependant pas à propos de laiſſer languir la choſe. Pendant que le Curé de Monneville propoſoit ma main à Lucile, qui feignant d'en être ſurpriſe demanda du temps pour y faire ſes reflexions; je viſitai les parens & ſollicitai leurs ſuffrages d'un air poli & pourtant plein de cette confiance qu'ont ceux qui ne craignent point un refus. Ma recherche ne leur déplut pas. Je feignis à mon tour que j'avois beſoin de l'agrément de quelques parens que j'avois à

Paris, & j'écrivis au Chevalier que je le priois de me tenir la promesse qu'il m'avoit faite de venir à mes nôces comme parent, avec deux de nos amis que j'avois engagez à faire avec lui cette partie.

Ils y vinrent tous trois habillez si superbement & avec un si grand train, qu'en voulant me faire honneur ils auroient fait découvrir notre innocente supercherie, s'il y eût eu dans le pays quelque Genealogiste, puisque faisant une figure de grands Seigneurs, le Chevalier ne m'appelloit que son frere & les autres leur cousin. J'expliquai aux Dames cette fraternité prétenduë, en leur apprenant que le Chevalier ne me nommoit pas autrement depuis que nous nous connoissions, ayant eu dessein de me faire épouser une sœur qu'il avoit dans la nouvelle France.

Les nôces se célébrerent à Ganderon avec une pompe & une magnificence que l'on n'avoit pas coûtume de voir dans le Pays, ce qui fit plus de plaisir à la Baronne qu'à Lucile, qui auroit mieux aimé se remarier avec moins d'apareil & de bruit. Nous partîmes peu de jours après tous ensemble pour Paris afin d'y passer l'hyver. La Baronne ma mere y tomba malade; & comme il y a là plus de Médecins qu'il n'en faudroit, elle y pensa laisser la vie. Ce qui rendit cette Ville si odieuse à ces deux Dames, qu'elles me conjurerent de les remener à la Campagne.

J'avois aussi tant de goût pour la vie tranquille que je menois avec elles en Province, que je me lassai bientôt de ma charge. Je priai le Chevalier de m'en défaire, & d'obtenir pour cela l'agrément de la Cour. Il me ren-

rendit volontiers ce ſervice, à condition que je ferois avec lui le voyage de Canada, comme je le lui avois promis. J'eus beau m'en vouloir défendre & lui repreſenter la repugnance que ma jeune épouſe auroit à y conſentir, il ne me fut pas poſſible de réſiſter à ſes perſécutions. Il les pouſſa juſqu'à me le faire ordonner de la part du Roi même, par Monſieur de Pontchartrain, qui pour m'y obliger encore par un autre moyen, me fit mettre en dépôt le prix de ma charge pour ne me le rendre qu'à mon retour. Je vis bien qu'il me falloit abſolument acheter mon repos par cette derniere démarche. Je m'y réſolus donc contre le ſentiment de Lucile, qui pour rompre ce voyage auroit volontiers abandonné notre argent au dépoſitaire.

Avant notre depart, le Chevalier fit une groſſe proviſion de tout ce que je lui dis être convenable pour les preſens qu'il vouloit faire aux Sujets de la Sakgame ſa ſœur, il dégarnit pluſieurs boutiques d'Armuriers, de Miroitiers, de Clincailliers & d'autres Marchands, ſans parler des Colifichets du Palais. Je ſuis ſeur que nous emportions pour plus de dix mille écus de bagatelles.

En ſortant d'Amboiſe, notre chaiſe de poſte verſa, j'en fus quitte pour quelques contuſions à la tête; mais le Chevalier ſe caſſa un bras. Un mauvais Chirurgien qui étoit là ne voulant point entreprendre de le remettre, nous obligea d'en envoyer chercher un à Tours. Nous n'avions pas de temps à perdre. Nos marchandiſes étoient embarquées à Nantes, & l'on n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Il n'y avoit pas moyen cependant d'expo-

poſer le Chevalier aux fatigues de la mer dans l'état où il étoit. Je lui conſeillai de s'arrêter à Amboiſe, de s'y faire guerir tranquillement, & de me laiſſer ſeul continuer la route, en l'aſſurant que ſi je faiſois ſeul ce voyage, j'y mettrois moins de temps, que s'il venoit avec moi. Il me délivra donc mes Lettres de créance, & je me ſéparai de lui.

En arrivant à Quebec, on me dit chez l'Intendant & aux Recolets que ſur nos Lettres de Paris on avoit fait toutes les démarches poſſibles pour découvrir ce qu'étoit devenuë Mademoiſelle du Clos, ſans que perſonne eût pû la déterrer, quoiqu'on l'eût fait chercher par des Miſſionnaires & des Soldats vers le lieu même que nous avions déſigné. Il fallut donc me réſoudre à continuer mon voyage, ſans ſçavoir ſi je la trouverois moi-même où je l'avois laiſſée. Je fis charger ſur pluſieurs Canots les balots & les caiſſes deſtinées pour ſa petite Cour, & je m'embarquai pour Montreal, où je me propoſois de laiſſer le tout plûtôt que d'en faire faire au hazard un tranſport plus long & ſi difficile.

Avant que de paſſer outre moi-même, je me déterminai à perdre quelques jours, au lieu de riſquer de faire en vain le plus penible du chemin. Tandis que je me repoſois, j'envoyai vers le petit Fort où j'avois demeuré, deux hommes entendus qui en ſçavoient la route avec des Lettres pour les particuliers à qui j'avois vendu mon Habitation, ne doutant point que les jeunes gens que j'y avois connus, n'euſſent entretenu quelque liaiſon avec la Sakgame que je leur avois fait connoître & ne m'en donnaſſent des nouvelles.

En

En attendant leur retour, j'eus de longues conferences avec l'Abbeſſe de Notre-Dame de Montreal. Je m'étois chargé de la voir de la part d'un de ſes parens qui étoit ami du Chevalier. C'étoit une Religieuſe toute décrepite, qui avec un zéle ſans exemple, avoit ſoutenu les plus accablantes fatigues pour porter la lumiere de la foi parmi toutes ſortes de nations Sauvages, où elle avoit vû deux de ſes nieces qui la ſuivoient partout priſes & déchirées par ces furieux Cathecumênes. Elle s'appelloit, je crois, Bourgeois. Elle étoit d'une très-bonne famille de Champagne, & elle avoit été la premiere Abeſſe de ſon Couvent.

Je me ſouviens que cette ſainte Dame répandit bien des pleurs, quand je lui lûs la réponſe que je reçûs au ſujet de Mademoiſelle du Clos. Elle étoit écrite de la main même du jeune homme qui m'avoit accompagné chez les Hurons, & elle étoit conçûë dans ces termes: „ Vous avez fait inutilement bien du „ chemin, ſi vous ne cherchez que Made„ moiſelle du Clos. L'autorité du Roi par „ l'ordre duquel vous venez, dit-on, la trou„ ver, eſt impuiſſante auprès d'elle. Au fond „ de ſon tombeau, elle ne reconnoît plus dans „ ce monde aucun pouvoir. Cette incompa„ rable Demoiſelle ne vêcut pas long-temps „ après votre départ de ce Pays. Sa mort a „ été fatale pour bien des perſonnes, & l'au„ roit été pour moi-même, ſi elle eût été ré„ cente, lorſque j'ai été en dernier lieu dans „ le Quartier des Hurons où elle regnoit. Les „ François que vous avez vûs auprès d'elle au „ nombre de vingt-cinq, ont été pour la plû„ part immolés ſur ſon tombeau. On diroit

„ qu'elle avoit prévû ces tristes effets de l'amour qu'on lui portoit ; puisque pendant sa maladie, elle en renvoya quelques-uns en ce Pays sous differens prétextes. On dit qu'entre autres elle voulut rendre ce service à son Missionnaire, & qu'elle l'avoit chargé de plusieurs Lettres pour vous & pour sa famille ; mais comme il refusa de l'abandonner tant qu'il espera qu'elle en pourroit revenir, il partit trop tard. Il fut repris aparemment & tué en chemin, car on ne l'a pas revû depuis. Ce n'est pas tout, Monsieur, huit des plus aimables filles qui étoient auprès d'elles voulurent aussi la suivre dans l'autre monde pour la servir & lui tenir compagnie, la Sakgame eut beau les conjurer de renoncer à de si detestables maximes, elle ne peut rien obtenir & en expirant elle entendoit celles qui ne devoient pas lui survivre prendre leurs arrangemens pour l'autre monde, comme on fait en celui-ci pour un voyage de cinquante lieuës. Ce qu'elle crut pouvoir faire de mieux dans ses derniers momens pour ces miserables filles, c'est qu'elle leur assura qu'au pays des morts elle ne recevroit en sa compagnie que celles qui seroient chrétiennes comme elles, ce qui engagea les filles qui n'avoient pas pris ce parti à se faire baptiser solemnellement avant que de mourir. Depuis ce temps-là, Monsieur, il ne se passe pas de jour que plusieurs Sauvages n'aillent fumer sur son tombeau & lui demander à haute voix si elle n'a besoin de rien. Ce fut peut-être le zéle & l'empressement avec lequel je fis cette ceremonie avec eux qui me sauverent du sacrifice. Ils m'en sçu-

„ rent bon gré & parurent ſur tout enchantez
„ de mon bon cœur, quand ils me virent met-
„ tre ſur ſon tombeau mon argent, mon cou-
„ teau & mon épée, avec tout ce que j'avois
„ de bijoux, lui promettant de venir ſouvent
„ lui faire de ſemblables preſens. Si vous dou-
„ tez, Monſieur, de ce que je vous dis, pre-
„ nez une eſcorte nombreuſe & je vous ac-
„ compagnerai juſques ſur le lieu même".

Je ne crois pas qu'on puiſſe être plus touché que je le fus en apprenant ces nouvelles & les rapports que me firent les deux hommes qui me les apporterent. Ils me dirent que cette Demoiſelle n'étoit pas moins aimée des François que des Sauvages, & que dans toutes les familles où je les avois envoyez, perſonne ne leur avoit parlé d'elle que les larmes aux yeux. Tout ce que Mademoiſelle du Clos m'avoit dit de l'attachement que les Hurons avoient pour elle, ne me laiſſa pas douter un moment que ce que j'en aprenois ne fût veritable. Je fus tenté vingt fois d'envoyer chez ce peuple ſi reconnoiſſant tous les preſens que j'avois apportez pour lui; ce que j'aurois fait certainement ſi les effets m'euſſent appartenu. Mais je craignois que le Chevalier ne le trouvât pas bon, & je troquai le tout contre des pelleteries dont il n'a cependant pas profité, puiſque le Vaiſſeau dans lequel j'étois pour repaſſer en France, fut attaqué vers le grand banc de terre-neuve & pris par les Anglois.

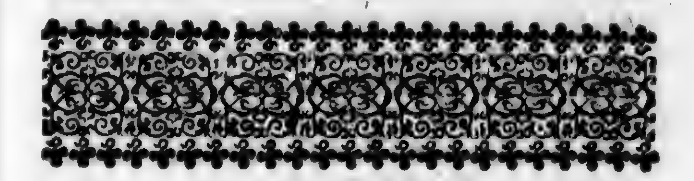
Nous fumes conduits à Boſton dans la nouvelle Angleterre. Deux paſſagers priſonniers comme moi firent entendre au Capitaine que je devois être un grand Seigneur, puiſque j'étois connu de Louis XIV. & venu par ſon or-

 dre

dre en Canada. Ce qui obligea les Anglois à me traiter durement pendant quelques années, en me faisant travailler aux ouvrages les plus penibles, & quand je n'y pouvois plus resister, on me laissoit reposer au fond d'un cachot. On en usoit avec moi de cette sorte pour me forcer à me racheter par une rançon de cent mille livres qu'on avoit l'insolence de me demander, aussi bien qu'au Gentilhomme qui étoit avec moi.

Le Capitaine du Vaisseau que vous venez de prendre, nous acheta là comme on achete des Esclaves pour gagner sans doute sur le prix que nous lui coutâmes. Il nous a traînez depuis un an à la Jamaïque & sur les côtes d'Afrique. Nous souhaittions qu'il nous menât en Angleterre, parce qu'on trouve là des personnes qui connoissent toutes les grandes familles de France & qui l'auroient détrompé sur notre compte. Mais graces à Dieu voilà notre rançon gagnée, car je ne crois pas que vous mettiez à prix la liberté que nous vous devons. Nous en avons toute la reconnoissance dont nous sommes capables, & c'est tout ce qu'exigent les cœurs genereux.

Fin du cinquiéme Livre.



LES AVANTURES DU CHEVALIER DE BEAUCHÊNE.



LIVRE SIXIE'ME.

Continuation de l'Histoire du Chevalier de Beauchêne. Il rencontre deux Vaisseaux Anglois Garde-Côtes, qui le font prisonnier. Pour recouvrer sa liberté, il forme un projet qui ne réussit point. Il est mis à terre avec ses Compagnons au pied d'un rocher dans les déserts de Guinée, où on les laisse sans vivres & sans armes. Après avoir essuyé mille dangers, Beauchêne avec deux de ses Compagnons arrive au Cap-Corse, où il retombe entre les mains du Capitaine qui l'avoit pris. Il est enfermé dans un souterrain & remis en liberté. Il est conduit à Juda. Il y est bien re-

reçu par Monsieur de Chamois, Gouverneur du Fort François, qui l'engage à aller ravager l'Isle du Prince. Detail de cette expedition. Descentes de Beauchêne sur les Côtes de Bresil. Enlevement d'un Capitaine Garde-Côtes. La tête du Chevalier est mise à prix par le Gouverneur de Rio-Janeiro. Vengeance de Beauchêne. Il fait une prise considerable. Valeur des Portugais. Il se joint avec d'autres Flibustiers aux troupes que Monsieur Cassart commandoit. Ils vont ravager Mont-Serrat. Détail de cette expedition.

TOUS mes Flibustiers furent si charmés de l'histoire de Monneville, qu'ils l'assurerent qu'ils consentoient volontiers que nous retournassions sur le champ au Senegal & même aux Canaries, d'où il lui seroit facile de se rendre en France par l'Espagne. Néanmoins après ce premier mouvement de bonne volonté, on tint Conseil à ce sujet, & l'on jugea qu'il étoit plus à propos de continuer à croiser sur les Côtes d'Afrique encore quelque temps, afin de faire quelque autre prise & d'aller vendre le tout à S. Domingue, où l'on ne manque jamais d'occasion pour la France, ou bien à Cadis, supposé que nous fissions quelque capture considerable.

Nous fûmes près d'un mois sans rien rencontrer, après quoi vers la hauteur de Boufaut nous découvrîmes deux Navires Anglois. Je les pris d'abord pour des Vaisseaux Marchands, & ne les reconnus pour Vaisseaux de guerre Garde-côtes que quand je les vis venir sur nous. Je virai de bord aussi-tôt pour les éviter, mais un

un des deux, belle & legere Fregate de 40. pieces de canon & de 300. hommes d'équipage nous joignit après douze heures de chasse. Nous nous défendîmes depuis minuit qu'on nous attaqua jusqu'à dix heures du matin, toujours en retraite. Il me fallut alors amener malgré moi, parce que notre Vaisseau étant razé comme un ponton, ne pouvoit plus manœuvrer. Le second Vaisseau Anglois nommé l'Escarboucle de 50. pieces, nous joignit après le combat & nous fumes transferez sur son bord.

Il y avoit déja bonne compagnie à son fond de cale, & entre autres près de trois cens François qui venoient d'être pris sur le César Corsaire de Nantes, commandé par le vaillant Capitaine Cazali, Creole de saint Christophle. Je l'avois vû dans l'Amerique, & quand il sçut que c'étoit à moi qu'on mettoit les fers au pied, il vint me faire un compliment de condoleance. Pour lui il étoit libre sur le Vaisseau des Anglois. Il mangeoit & se divertissoit avec les Officiers.

De peur de maladie & pour nos besoins, on nous permettoit de monter sur le tillac deux à deux & d'y prendre l'air quelque temps. Je m'y trouvois toujours avec Monneville, & comme nous ne nous étions pas rendus aux Anglois ni nous ni Monsieur Cazali sans leur avoir tué beaucoup de monde, nous remarquâmes qu'il restoit sur l'Escarboucle moins d'hommes que nous n'étions de prisonniers. Nous fîmes part de cette observation au peu de Flibustiers qui restoient & nous commençâmes avec eux à exciter les François à la revolte. Je leur representai que rien n'étoit plus facile que de nous rendre maîtres du vaisseau, si nous en attaquions

 l'équi-

l'équipage la nuit & à propos: qu'après cela nous reprendrions aisément nos propres Vaisseaux, & peut-être même la fregate Angloise.

L'amour de la liberté les animoit tous autant que moi; mais ils trouvoient la difficulté de la recouvrer plus grande que je ne disois. A force de courir des périls un Flibustier s'accoutume à les voir moindres qu'ils ne sont & à les mépriser. Il n'en est pas de même des autres guerriers. Notre plus grand embarras étoit que nous n'avions point d'armes. Je leur dis à ce sujet que si Monsieur Cazali ne nous aidoit pas à en avoir par surprise, je me chargeois de leur en fournir, me faisant fort de brizer le coffre d'armes dès que nous serions sur le pont.

Quand ils m'eurent tous donné leur parole d'honneur, je communiquai notre dessein à Monsieur de Cazali, qui l'aprouva; mais quand je lui dis que le succès dépendoit plus de lui que de nous & que nous ne pouvions rien faire qu'il ne nous livrât les clefs du coffre d'armes qu'il lui étoit aisé d'avoir la nuit en égorgeant celui qui les gardoit; mon cher Chevalier, me dit-il, en me serrant la main, je vous garderai le secret, parce que je ne crois pas être obligé de le relever, mais je ne sçaurois être des vôtres. Ce qui est adresse & courage en vous seroit en moi perfidie & lâcheté. Comme François, je souhaite que vous réussissiez, & comme honnête homme je ne puis trahir un ennemi qui épargne ma vie & me confie la sienne.

Je ne puis vous blâmer, répondis je à Monsieur Cazali, quelque préjudiciable que nous soit votre delicatesse. Gardez-nous donc le se-

ſecret. Je n'abandonne pas mon entrepriſe, quoique l'évenement que vous pouviez rendre infaillible devienne douteux ſans votre ſecours.

Tout le monde ſçait que pendant la nuit il n'y a que la moitié de l'équipage d'un Vaiſſeau qui veille, & qu'on ſe releve de quatre heures en quatre heures. On appelle cela faire le quart. Nous choiſimes le milieu d'un de ces quarts pour faire notre coup. Il y avoit une demie douzaine de Flibuſtiers qui étoient venus à bout comme moi de défaire leurs fers. J'avois plus de confiance en eux qu'en tout le reſte. Quand l'heure marquée fut venuë, j'en pris un des plus forts avec qui montant ſur le tillac à deux heures après minuit comme pour prendre l'air, nous renverſâmes du haut de l'écoutille à fond de cale les deux ſentinelles qui nous gardoient. Ils furent d'abord étouffés. Je me ſaiſis après cela d'une groſſe pince de fer avec laquelle j'enfonçai le coffre d'armes dès le ſecond coup.

Le grand bruit que je fis par là nous perdit. L'allarme ſubite que cela mit dans le Vaiſſeau fit deux mauvais effets pour nous. Elle reveilla les Anglois qui ſe mirent en défenſe & glaça d'effroi les François qui reſtoient à fond de cale & qui n'oſant en ſortir nous laiſſerent accabler 40 ou 50 qui étions montez les premiers. Ce qui acheva notre défaite, c'eſt qu'après qu'il y eut une vingtaine d'Anglois de tués & entre autres leur ſecond Capitaine, je reçus ſur la tête pluſieurs coups qui m'étourdirent & me renverſerent dans la foule. Tous mes Flibuſtiers furent traitez de la même façon, ſi bien que perſonne ne commandant ni ne conduiſant ce qui reſtoit de François

de

de bonne volonté, nous cedâmes la victoire aux Anglois. Ainsi quand Monneville remonta du fond de cale où je l'avois envoyé conjurer les François de ne nous pas abandonner, il n'en trouva plus qu'une poignée qui se défendoit. Il leur conseilla lui-même de se retirer avec les autres plûtôt que de se faire tuer sans fruit.

D'abord qu'il fut jour les Officiers des deux Vaisseaux s'assemblerent sur l'Escarboucle, & le resultat du Conseil de guerre qu'ils tinrent à notre sujet, fut que tous les prisonniers seroient separez sur les quatre Vaisseaux & mis aux fers, & que les auteurs de la revolte seroient pendus aux vergues. On les découvrit bientôt & l'on me nomma pour faire ce sot personnage avec Monneville & trois Flibustiers.

Certainement nous aurions éprouvé cet infâme supplice sans Monsieur Cazali, qui representa fortement à nos Juges les consequences de cet Arrest, qui dans le fond étoit contraire aux droits des gens & aux loix de la bonne guerre. Comme il le leur fit voir dans leurs propres Reglemens, puisqu'il a été toujours permis à des Prisonniers de s'échaper s'ils le peuvent, comme il l'est à un oiseau de s'envoler de sa cage si elle n'est pas bien fermée. Enfin il harangua si pathetiquement qu'il nous sauva de la corde par la force de son éloquence.

Mais les Anglois qui ne vouloient pas que nous y perdissions, se promirent bien de nous dédommager amplement. Ils s'y préparerent à loisir & s'en tinrent enfin à un moyen aussi

ſeur, mais plus honnête de ſe défaire de nous. Ils nous mirent à terre quelque temps après dans les deſerts de Guinée au pied d'un rocher eſcarpé le ſoir du Mardy gras de l'année 1711. où ils nous laiſſerent ſans vivres, ſans armes, & couverts chacun d'une vieille chemiſe de toile bleüe. Je me ſouviens que lorſqu'il fut queſtion de deſcendre dans la chaloupe où trente Soldats bien armés nous attendoient pour nous eſcorter, Monſieur Cazali me dit en me tendant la main: adieu, mon pauvre Chevalier, c'eſt fait de toi, ſi tu échappe aux griffes des lions, ce ſera pour mourir de faim, ou pour apaiſer celle des Negres; recommande ton ame à Dieu, mon ami.

Ne vous inquietez pas, Monſieur, lui répondis-je, ſi ces Negres ſont farouches & roturiers, nous allons les apprivoiſer & les annoblir. Je veux en particulier peupler de Chevaliers cette terre ſauvage. C'étoit pure rodomontade de ma part. Je faiſois comme ces enfans fiers & mutins qui quand on les prive de quelque bijoux qu'ils aiment, diſent qu'ils en étoient las & qu'ils ſont ravis d'en être debaraſſez. Je ſentois bien qu'étant fort éloignés du Cap-Corſe & encore plus de Juda, nous ne pouvions pas y arriver au travers de tant de dangers & que nous ſerions infailliblement devorés par les Negres ou par les bêtes feroces.

Dans le temps qu'on nous fit le compliment peu gracieux que nous étions cinq condamnés à être pendus, j'avois adroitement attrapé un eſcalpel du Chirurgien qui nous penſoit & je l'avois caché dans la manche de ma chemiſe,

dans

dans le deſſein de m'en ſervir pour expedier d'abord l'Anglois qui me mettroit la corde au cou, & me procurer auſſi-tôt moi-même l'honneur coupable de périr par le fer en dépit de mes ennemis. Voilà les damnables maximes que j'avois apriſes des Sauvages, des Flibuſtiers & des Anglois eux-mêmes. Ce ferrement nous reſtoit quand nous fumes à terre; ainſi je portois dans ma manche tout notre arſenal.

Ce ne fut pas une petite affaire pour nous que de gagner le haut du rocher avant la nuit. Quand nous y fumes, nous regardâmes du côté de la terre & cherchâmes des yeux quelques arbres où nous puſſions prendre dequoi nous faire des bâtons pour nous défendre du moins quelque tems contre les bêtes; mais nous ne vîmes pas le moindre arbriſſeau. Nous reſolumes néanmoins de ne nous pas avancer davantage & de paſſer là toute la nuit en veillant chacun à ſon tour pour éviter la ſurpriſe.

Mes camarades conſiderant notre déplorable ſituation, fondoient en larmes & ſe deſoloient comme à l'envi: ſi nous ne ſommes pas devorés cette nuit, diſoient-ils, demain nous périrons dans les ſables de ſoif & de chaud, ou bien nous ſervirons de pâture aux Negres par les cantons deſquels nous ſerons obligez de paſſer pour gagner Juda, & qui tous mangent les blancs qui tombent entre leurs mains. Comment échaper à tant de périls? La mort n'étoit pas le plus grand mal que nous pouvoient faire les Anglois. Nous en ſerions quittes à preſent ſans les ſoins indiſcrets de Monſieur Cazali.

Pour moi, diſoit Monneville, en recouvrant

vrant la liberté j'ai tout perdu. Je ſuis dans un état à deſirer d'être encore aux fers. C'en eſt fait, mon cher ami, me diſoit-il, nous ne reverrons jamais ni le Canada ni la France. Que le ſort de ma femme eſt triſte, ajoutoit-il! Elle va comme ma mere paſſer ſa vie à pleurer & à attendre un époux qu'elle ne reverra jamais.

Quoique je viſſe auſſi bien qu'eux que notre perte étoit inévitable, je voulois pourtant faire l'eſprit fort & les conſoler. Ne perdons point courage, leur diſois-je, l'abattement & le deſeſpoir ſont les plus grands maux, quand on ſe trouve dans des extrêmitez pareilles à celle où nous ſommes. De la patience & de la reſolution, mes amis! Il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec cela. Nous n'avons à craindre les monſtres que cette nuit. Demain nous ferons des maſſuës qui nous ſuffiront pour nous en défendre. Quant aux Negres, nous devons plutôt les chercher que les fuir, ils nous recevront & nous donneront à manger, ou plus cruels que leurs Tigres, ils nous attaqueront. Trouvez-vous que nous ſoyons fort à plaindre dans ces deux cas? Dans le premier, nous voilà ſauvés; dans le ſecond, nous leur vendrons cher notre vie & nous la perdrons en braves gens. N'eſt-ce pas notre deſtinée? Croyez-moi, la fléche d'un Sauvage ne fait pas plus de mal que la bale du mouſquet d'un Milord ou d'un Seigneur Portugais.

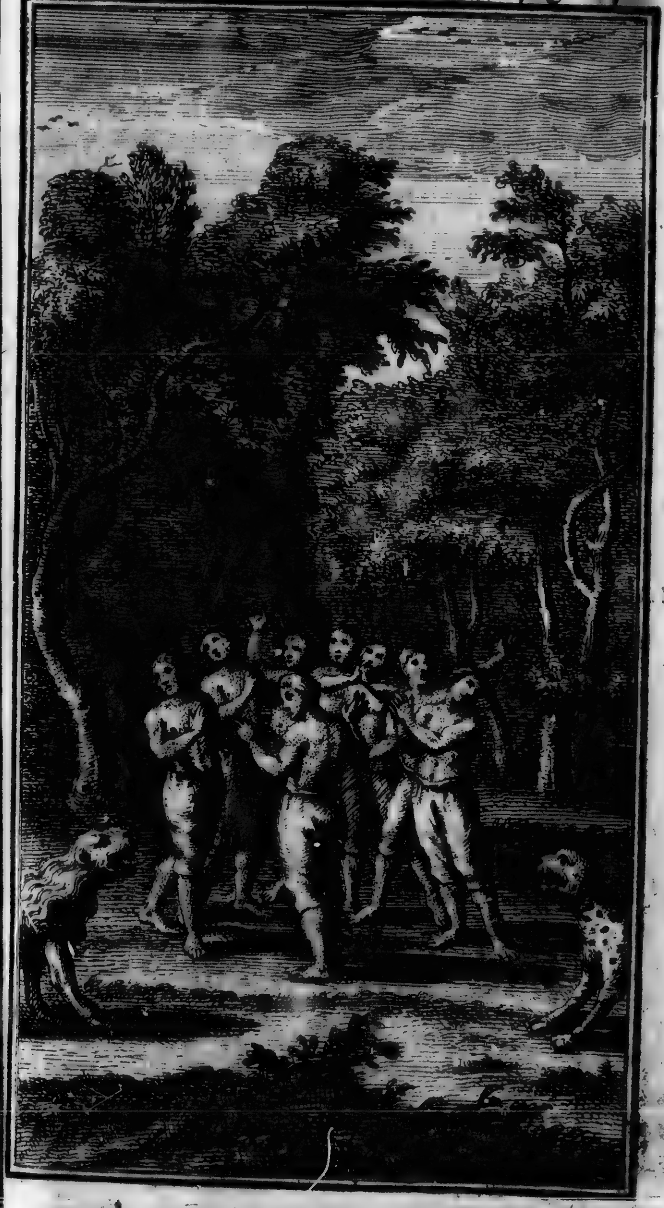
Je les priai après cela de ſe repoſer ſans crainte, tandis que je veillerois le premier, ce qu'ils refuſerent de faire. Je me couchai donc pour leur donner l'exemple, & je leur dis de

de m'éveiller lors qu'ils voudroient dormir à leur tour. Je ne me ſentois pas plus diſpoſé qu'eux à prendre du repos; mais je ne voulois pas qu'ils s'aperçuſſent qu'en tâchant de les raſſurer, je n'étois pas moins effrayé qu'eux. Leurs plaintes m'attendriſſoient & j'avois le viſage couvert de larmes que je cachois en croiſant mes mains ſur mon front. C'étoit pour la ſeconde fois de ma vie qu'il m'arrivoit de pleurer.

Néanmoins comme la crainte nous faiſoit garder à tous un profond ſilence, je crois que je me ſerois endormi, ſi mes camarades ne m'euſſent averti qu'ils voyoient venir vers nous un gros animal. C'étoit un Lion dont nous pouvions diſtinguer facilement la grandeur énorme. Il n'étoit pas à plus de 50. pas de nous & il nous regardoit avec des yeux étincelans. Je me mis à la tête de la troupe, en l'exhortant ſur tout à ne ſe point écarter. Vous ne courez aucun riſque pour le preſent, leur diſois-je; cet animal ne ſçauroit aller à vous qu'après m'avoir ôté la vie, & il ne peut m'expedier aſſez vîte pour que je n'aye pas le temps de le percer de pluſieurs coups de mon ferrement.

Le Lion ne nous voyant point remuer, s'avança fort doucement juſqu'à la portée du piſtolet, auſſi curieux de nous voir de près que nous étions peu contens de ſa curioſité. Je crois qu'il l'auroit pouſſée juſqu'à venir fondre ſur nous, ſi deux ou trois de nos camarades n'euſſent fait un grand cri à la vûë d'un Tigre qui paſſoit d'un autre côté. Ces deux animaux épouventés d'un bruit ſi nouveau pour eux prirent la fuite & nous laiſſerent nous remet-

Tom. II. pag. 140.





mettre u
cauſée.
Nous
dès qu'i
au trave
marche
leſquels
ter pour
dont no
en form
pas été
qui con
nous re
malheur
ſable da
noux,
obligés
Nou
mier jo
force &
ſoir à ſ
Nous
riviere
fraîche
étoit ſi
étoient
j'avois
faut to
mac,
feüille
ſion av
dans q
me ce
ſuccer
lender
dormi

mettre un peu de la frayeur qu'ils nous avoient causée.

Nous ne vîmes rien du reste de la nuit & dès qu'il fut jour nous nous mîmes en chemin au travers des terres. Après quatre heures de marche nous trouvâmes quelques arbres sous lesquels nous jugeâmes à propos de nous arrêter pour en dépoüiller deux de leurs écorces, dont nous fimes chacun une espece de chapeau en forme de gondole, sans quoi il ne nous eût pas été possible de supporter l'ardeur du soleil qui commençoit à s'élever sur l'horizon. Nous nous remîmes ensuite en marche; mais par malheur nous trouvions de temps en temps du sable dans lequel nous enfoncions jusqu'aux genoux, & qui étoit si brûlant que nous étions obligés de courir en le traversant.

Nous fimes beaucoup de chemin le premier jour, parce que nous avions toute notre force & que nous ne commençâmes que le soir à sentir la faim, qui nous accompagnoit. Nous couchâmes dans des joncs au bord d'une riviere gayable, où nous eûmes une nuit aussi fraîche que le jour avoit été chaud. La rosée étoit si abondante, que le matin nos chemises étoient toutes moüillées. L'experience que j'avois faite en Irlande de cet aphorisme, qu'il faut toujours donner quelque chose à l'estomac, fit que je goûtai de plusieurs sortes de feüilles d'arbres & de joncs dont je fis provision avant que de partir, de peur de tomber dans quelque desert où nous n'aurions pas même cette ressource. Nous ne fimes que les succer ce jour-là, mais nous en mangeâmes le lendemain, parce qu'aucun de nous n'avoit pû dormir la nuit.

Ayant

Ayant pris un peu sur la droite pour nous raprocher de la mer, nous aperçûmes assez loin une coline toute couverte d'arbres. Nous y adressâmes aussi-tôt nos pas, dans le dessein d'y passer la nuit, & quand nous y arrivâmes après deux ou trois heures de chemin, nous entendîmes devant nous un bruit comme de coups de Bucheron. Nous allâmes tout doucement vers le lieu d'où il partoit & nous vîmes que c'étoit un Negre qui frapoit des palmiers & leur faisoit des saignées, comme j'en avois vû faire aux érables en Canada.

Ces incisions se font aux érables dans la force de la séve; on la laisse couler depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, & il y a tel arbre qui pendant ce temps-là rend plusieurs pots d'eau dont on tire un sucre que l'on prétend être beaucoup meilleur pour l'estomac que celui des Isles.

Nous découvrîmes au milieu d'un beau valon un gros village de Negres, composé de plus de trois cens cases; & entre le village & nous six à sept cens hommes qui venoient à notre rencontre armés d'arcs & de fléches. Le gros de la troupe marchoit gravement comme à une affaire bien serieuse, & une centaine de jeunes gens grands & bienfaits courant devant les autres comme les enfans perdus d'une armée, s'aprochoient de nous en sautant & en caracolant, puis se retiroient au corps de l'armée, disparoissant comme des ombres au moindre mouvement que nous faisions, ou plutôt ainsi qu'une bande d'étourneaux qui voyent venir à eux des Chasseurs. Enfin ces Negres s'enhardissant peu à peu, venoient de plus près en plus près, mais toujours sur le qui

vive; ils tenoient leurs arcs bandez, nous examinoient un moment & s'enfuyoient aussitôt.

Je dis à mes Camarades qu'il falloit nous jetter au milieu d'eux, s'ils nous attaquoient, en tuer le plus que nous pourrions & mourir en gens de cœur. En un mot, leur dis-je, mes amis, imitez-moi & ne faites que ce que vous me verrez faire. Nous avancions cependant au petit pas d'un air humble & craintif, à demi courbez & nous appuyant sur nos massues comme si nous avions été sans force. Je dis nos massuës, car nous nous en étions fait chacun une des arbres dont les écorces nous servoient de chapeaux. Notre contenance marquoit tant de foiblesse & de timidité, qu'il falloit que ces gens-là fussent plus poltrons qu'on ne le peut exprimer pour avoir peur de nous.

Quand ils furent à quelques douze pas de notre petite troupe, un des plus apparens fit un certain cri, qui obligea tout son monde à faire alte & silence en même temps. Alors par un effort généreux, il sortit des rangs & s'avança jusqu'à nous. Je ne laissai pas de remarquer que nature patissoit en lui; car ce Heros trembloit, quoique plus de deux cens Negres tinssent leurs arcs bandez & fussent prêts à tirer sur nous au premier signal. Il me tendit la main & je lui presentai la mienne. Il me pressa le bout du doigt en faisant claquer les siens, & en me disant *Kio kio paw*. Je repetai les mêmes mots à tout hazard, & portant la main à ma bouche, pour lui faire entendre que nous avions besoin de manger, je m'apperçûs qu'il comprenoit ce que je vou-

lois

lois dire. Il se tourna vers les siens, & leur ayant dit apparemment que nous étions des malheureux dont ils n'avoient rien à redouter, ceux d'entre-eux qui avoient le plus de courage, eurent l'assurance de nous venir à leur tour presser le bout des doigts & nous saluer de leur *Kio kio paw*. Enfin la multitude s'enhardit : Il nous fallut recevoir & rendre pendant plus d'un quart-heure le compliment que ces paroles composoient.

Pour nous faire voir qu'ils concevoient bien que nous mourions de faim, quelques-uns d'entre-eux se détacherent des autres & coururent au Village nous préparer à manger. Pour y arriver après eux, il nous fallut percer une nouvelle foule d'hommes & de femmes qui s'empressoient à nous considerer. Nous aurions volontiers soutenu leurs regards, si nous eussions eû le ventre plein; mais leur curiosité nous paroissoit importune dans l'état où nous étions. Nous parvînmes pourtant jusqu'à une belle Case, devant laquelle il y avoit une quantité prodigieuse de poisson cuit, qui sembloit être destiné pour nous.

Nous nous assimes tous au pied du mur de la Case, où redoublant nos gestes les plus expressifs pour demander à manger, nous eûmes la consolation de nous voir enfin servir de ces petits poissons, auxquels cependant nous ne pûmes toucher encore qu'après avoir fait la cérémonie du Calumet. Ce qu'il y eut d'heureux pour nous, c'est que nous nous rassasiâmes sans nous incommoder; premierement, parce que les arêtes que nous n'aurions assurement pas eû la patience d'éplucher se trouverent petites & mangeables; secondement,

com-

Comme nos poissons étoient cuits dans de l'huile de palmier, & que nous buvions en même temps du vin fait du suc du même arbre, ce mêts nous dégoûta tous & nous empêcha d'en prendre trop.

Pendant notre repas, outre la presse qui étoit autour de nous, les arbres voisins étoient tout noirs aussi-bien que le dessus des Cases, tant il y avoit des Negres perchez de toutes parts pour nous examiner attentivement. On peut juger par un petit incident que je vais rapporter, combien ces peuples sont peu aguerris. Ma massuë me glissa des mains par hazard, je me baissai avec vivacité pour la ramasser; & ce mouvement que je fis leur causa tant d'épouvante, qu'ils s'enfuirent presque tous. Vous eussiez vû ceux qui étoient sur les arbres se jetter promptement en bas pour se sauver, de même que si une armée d'ennemis fût venuë fondre sur eux. Ils se rassurerent néanmoins peu à peu & se rapprocherent de nous.

Quand je vis que bien loin d'avoir envie de nous faire du mal, ils nous regardoient comme des gens qu'ils craignoient, je laissai là ma massuë, & me mêlant parmi eux, je commençai à lier conversation par signes avec les plus intelligens. Je leur fis comprendre que nous avions été volez sur Mer, dépoüillez & exposez sur leurs Côtes. Pour nous marquer qu'ils m'avoient entendu, ils nous donnerent aussitôt des aumônes abondantes, chacun selon son pouvoir, en plumes, en yvoire, en coquillages & autres choses pareilles. Comme je leur nommai plusieurs fois le Cap-Corse & Juda pour leur en demander le chemin & la distance, ils me répondirent par leurs gestes que la rou-

route de Juda n'étoit pas pratiquable par terre & qu'il nous falloit seulement cinq tours de soleil pour nous rendre au Cap-Corse; mais qu'à la fin du premier jour nous trouverions un Village de Negres avec lesquels ils étoient en guerre, qui étoient les plus méchans du Pays, & qui nous mangeroient infailliblement.

Ils nous offrirent de leurs fléches & des arcs pour nous défendre contre leurs redoutables voisins; mais je leur fis signe que mes Camarades ne pouvoient pas se servir de ces armes. Pour moi, je pris celui de leurs arcs qui me parut le plus fort, & les faisant tous écarter un peu, je tirai en l'air une fléche qui les étonna beaucoup, en s'élevant bien plus haut que les leurs, & en retombant à pic à mes pieds. Ils m'en firent tirer aussi plusieurs contre une figure d'homme faite d'écorce d'arbre & couverte de peaux, sur laquelle apparemment s'exerçoit leur jeunesse; & voyant que de trente pas plus loin qu'eux, je ne la manquois point, ils se mirent tous à me caresser en me frottant les bras & les épaules, & faisant devant moi mille gestes d'admiration & de respect.

Ils me prenoient sans doute pour un homme extraordinaire. Il nous firent après cela, non des charitez, mais des presens. Et s'appercevant que rien ne nous plaisoit tant que la poudre d'or, ils nous en donnerent en petite quantité, veritablement, aucun d'eux n'en ayant une grosse provision. Ils n'en ramassoient que pour leurs besoins journaliers, & que pour avoir en échange tout ce qui leur étoit nécessaire. Le tout rassemblé, faisoit près d'une livre qu'on nous avoit donnée pincée

cée à pincée, & que nous emportâmes bien liée dans les coins de nos chemiſes.

Nous paſſâmes la nuit dans ce Village. Ils nous firent coucher ſeuls dans une Caſe ſéparée ſur des nattes de joncs, & nous preſenterent obligeamment à chacun une femme pour remplir parfaitement les devoirs de l'hoſpitalité; nous les refuſâmes le plus honnêtement qu'il nous fût poſſible, ne pouvant pas en conſcience faire honneur à leur preſent. Nous nous diſpoſions à partir dès le lendemain matin, mais nous fumes obligez de differer notre départ, attendu que deux des nôtres ſe trouverent incommodés la nuit pour avoir bû du vin de palmier, quoiqu'ils n'en euſſent pas fait débauche eux plus que nous. Epuiſez que nous étions par le jeûne, une liqueur encore moins forte nous auroit monté à la tête.

Nos deux malades nous propoſerent de reſter parmi les Negres, & je ne ſçai ſi l'envie d'amaſſer de la poudre d'or ne nous auroit point fait prendre ce parti, ſi Monneville, qui ne ſe ſoucioit de la vie que pour l'aller paſſer en France, ne nous eût repreſenté que nous trouverions une mort certaine dans les villages voiſins que nous comptions déja de piller à la tête de nos Negres, puiſque n'ayant ni ſabres ni armes à feu, notre fermeté ne ſerviroit qu'à nous faire percer de coups, dès que nos Negres lâcheroient le pied; ce qui ne manqueroit pas d'arriver à la premiere occaſion. Il avoit raiſon. Outre cela, la poudre d'or ne nous auroit pas aidé à gagner Juda, ſans quoi elle nous eût été tout à fait inutile. Nous paſſâmes donc le jour ſuivant entier à nous repoſer, & nous ne partîmes que le lendemain.

Nous aurions bien voulu que quelques Negres nous eussent escortez seulement une demi-journée; mais au diable s'il y en eut un seulement qui osât s'avancer avec nous vers le premier village par où nous devions passer, parce que c'étoit-là que demeuroient leurs plus terribles ennemis. Nos bons Negres nous presserent de nous charger chacun d'un arc & d'un trousseau de fléches, ce que nous refusâmes d'accepter. En quoi, ce me semble, nous marquions quelque prudence. Comme il s'agissoit de nous attirer la compassion des Negres par les villages desquels nous avions à passer, nous aurions fort mal fait d'y paroître avec des armes.

On nous fit connoître par le soleil qu'avant qu'il fût couché nous arriverions au village terrible & que nous trouverions frequemment de l'eau en chemin. Nous n'emportâmes donc que de petits poissons cuits, que nous mangeâmes sur les deux heures après midi sous des palmiers que nous découvrîmes de bien loin & que nos deux malades ne gagnerent pas sans peine. L'un d'eux surtout étoit si mal, qu'il nous fallut le soutenir pour l'aider à marcher le reste du jour, ce qui rallentit notre marche & nous empêcha d'arriver au village avant la nuit.

Nous traînames assez bien ce malade jusques vers les dix heures. Alors la fraîcheur de la nuit le saisit & lui causa une grosse fiévre qui l'arrêta de façon, que nous fumes contraints de le porter sur nos massuës le reste de la nuit en nous reposant à chaque moment. Tant que ce garçon eut de la connoissance, il ne cessa de nous prier de ne le point abandon-

donner. Lorſqu'il fut jour, nous nous aperçûmes que nous étions malheureuſement dans un lieu tout découvert. Cette obſervation fut cauſe que nous redoublâmes nos efforts pour porter promptement ce miſerable encore un grand quart de lieuë, afin de gagner un petit fond où nous jugions que nous ſerions du moins à couvert de la vûë de ces formidables Negres, ſur le terrain deſquels nous nous imaginions être encore.

Nous y demeurâmes juſques ſur les neuf heures du matin, que l'ardeur du ſoleil nous en chaſſa. Nous ne ſçavions de quel côté tourner pour trouver de l'ombre. Outre nos deux malades, Monneville qui n'avoit jamais marché nuds-pieds les avoit tout déchirez, & ne pouvant preſque plus ſe ſoutenir, il nous dit avec une fauſſe tranquillité qui tenoit du deſeſpoir: Adieu, Meſſieurs, je vous ſouhaite un bon voyage, pour moi, je vais reſter ici. Je veux mourir au ſoleil; je languirai moins long-temps qu'à l'ombre. Il y avoit parmi nous un Pariſien vigoureux nommé Roland. Je lui propoſai de me ſuivre pour ſecourir nos malades malgré eux. Il y conſentit. Nous laiſſâmes là les autres pendant deux heures, au bout deſquelles nous revînmes à eux avec chacun un paquet de joncs & d'herbes que nous avions été prendre au bord d'une Riviere qui étoit à quelques milles de là ſur la droite.

Notre deſſein étoit d'en faire une eſpece de paraſol pour couvrir nos Camarades, & les préſerver des rayons du ſoleil, & particulierement celui que nous avions porté ſi long-temps. Notre bonne volonté lui fut inutile; nous le trouvâmes

qui expiroit, & ses deux autres Compagnons qui pleuroient à genoux & prioient Dieu pour lui aussi bien que pour eux-mêmes, tant ils étoient persuadez que nous ne reviendrions point & qu'ils alloient le suivre.

Notre retour ne parut pas leur faire beaucoup de plaisir. Leur résolution étoit prise. Ils étoient las de lutter contre un sort, à la rigueur duquel, ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir échapper. Celui de l'agonisant leur sembloit seul digne d'envie. Qu'il est heureux, s'écria Monneville en nous le montrant! Il défie maintenant les monstres, les Négres & la faim, & nous sommes encore exposez à tous ces maux. En cessant de vivre, ajouta-t-il, il a senti tout son bonheur. Il a repris connoissance un instant & il a employé ce moment à remercier le Ciel & à nous plaindre. Il a vû que nous n'étions plus robustes que lui que pour être plus long-temps miserables.

Sçavez-vous, continua-t-il, ce que le malheureux vient d'exiger de nous en mourant? je n'ai plus d'inquietude que pour vous, nous a-t-il dit. J'espere que pour satisfaction de mes fautes, le Seigneur se contentera des peines que je viens de souffrir, & je vais mourir content si vous me promettez d'executer ce que je vais vous dire. Au nom de Dieu, que ma mort vous devienne utile. Ne périssez pas de faim de propos deliberé dans ces deserts pour deux ou trois jours de chemin qu'il vous reste à faire. N'épargnez point ma chair, vous en pourrez manger dans un moment & emporter le reste.

Vous êtes arrivez, Messieurs, poursuivit Mon-

Monneville, comme il prononçoit ces dernieres paroles, & vous venez de le voir expirer. Si cette ſorte de ſecours vous convient, nous pouvons vous faire les mêmes offres. Nous ne lui ſurvivrons pas long-temps. Un deſeſpoir ſi marqué me mit veritablement en colere contre Monneville. Je lui fis des reproches ſur ſon peu de courage, & lui dis que je le forcerois bien à nous ſuivre.

Nous fimes une foſſe peu profonde, parce que nous n'avions pour la faire que nos maſſuës & nos ongles. Elle ſuffit cependant pour le mort. Nous mîmes ſur lui une croix que je fis de ſon bâton que nous avions aporté juſques là. Voilà ſon mauſolée. L'écorce d'arbre qui lui avoit ſervi de chapeau & les manches de ſa chemiſe furent employés à faire une chauſſure pour Monneville, qui nous ſuivit volontiers après cela & même plus facilement que l'autre malade. Nous regagnâmes la riviere que j'avois découverte avec Roland.

Nous reſolumes de ſuivre ſon cours, afin de ne nous pas trop écarter de la mer & dans l'eſperance d'y trouver plutôt que dans les teres quelque village de Negres; comme en effet deux heures après nous en vimes un ſur notre gauche. Nous en primes la route, perſuadez que nous exciterions plutôt leur compaſſion que leur appetit dans l'état où nous étions réduits. Mais huit ou dix Negres que nous rencontrâmes nous épargnerent la peine d'aller juſques-là. Ces incivils au lieu de nous recevoir gracieuſement, ſe mirent à faire des cris affreux & nous pourſuivirent à coups de fléches pendant une heure entiere.

Leur acharnement à nous décocher de loin des traits qui pouvoient nous atteindre m'impatienta, je voulus joindre ces lâches ennemis, mais ils furent plus alertes que moi. Ils nous firent toutefois plus de peur que de mal. Après cette desagréable rencontre, nous regagnâmes notre riviere sans obstacle, & nous étant éloignez de ce canton de deux ou trois lieuës, nous passâmes la nuit au bord de l'eau sur le sable où nous fimes notre souper d'une pinte d'eau tout au moins chacun. Quelque peu solide que fût cet aliment, nous éprouvâmes que l'eau a la vertu de calmer un peu la fureur de la faim.

On n'a pas à la verité après cela le sommeil aisé. Ne pouvant dormir, je quittai mes trois camarades, & passai une partie de la nuit à chercher des arbres pour en manger quelques feüilles. Pour mes péchez je n'en trouvai point & j'étois prêt à perdre toute esperance à mon tour, quand je fis reflexion que nous ne devions pas être bien éloignés du Cap-Corse, où du moins nous serions entre les mains d'ennemis qui nous traiteroient selon les loix de la bonne guerre & nous échangeroient à la premiere occasion.

Roland aussi courageux que moi, au lieu de succomber à sa tristesse, songeoit à la conservation de sa vie. Il lui vint aussi dans l'esprit que nous étions près du Cap-Corse. Il me communiqua sa pensée & me dit que nous y arriverions ce jour-là même, si nous partions au clair de la lune sans attendre l'aurore. J'étois fort de son avis, mais nous n'osions réveiller celui de nos camarades que nous avions eu tant de peine la veille à traîner jusques-là. Il

étoit

étoit vieux & par consequent il avoit plus besoin de repos que nous. Ce n'étoit pas la peine de le tant ménager, puisqu'il étoit mort & non pas endormi. Nous ne nous en aperçumes qu'à la pointe du jour.

Il étoit fils d'un riche Negociant de Roüen. Il s'étoit mis d'abord sur mer en qualité de Chirurgien de Vaisseau, puis il avoit quitté la lancette pour se faire Flibustier & porter ainsi ses os en Guinée. Pour lui, plus patient que nous, il ne craignoit la mort que parce qu'elle abregeroit ses peines, qu'il croyoit ne pouvoir être trop longues ni trop cruelles : C'est moi sans doute qui vous attire tant de maux, me disoit-il en particulier dès le premier jour de notre misere, quand il nous vit menacés de périr dans les sables. C'est le malheur qui vous a d'abord associés à moi, qui vous enveloppe aujourd'hui dans la punition de mes crimes.

Je voulus le consoler en lui disant que peu d'entre nous avoient tenu dans leur jeunesse une conduite bien reglée, & que le plus souvent on n'embrassoit notre profession, que parce qu'on étoit incapable d'en exercer aucune autre. Non, non, reprit-il, je suis le seul criminel, le seul que la Justice divine devroit punir. Jugés-en vous-même, mon cher Chevalier, voici une partie de mes forfaits.

Je commençai dès l'âge de seize ans à meriter ce que je souffre aujourd'hui. Je faisois la cou à une jeune heritiere que je recherchois moins par inclination pour sa personne, que pour le bien qu'elle devoit posseder un

jour. J'avois un rival qui me fut préferé. Je voulus m'en venger, & j'en trouvai si facilement le moyen, que je n'eus pas le tems de réfléchir sur les suites de l'action que je méditois. Mon rival n'étoit point en garde contre mon ressentiment. Il crut que j'avois pris mon parti de bonne grace, parce que j'avois cessé d'abord de voir mon ingrate sans chercher à lui faire des reproches. Ainsi, lorsque je leur fis ma visite huit jours après leur mariage, ils me reçurent avec politesse & même avec amitié. Bien loin de soupçonner mon mauvais dessein, le jeune époux me fit entrer dans son cabinet, où me voyant seul avec lui, je le frappai de plusieurs coups de poignard.

Je sortis aussi tôt de chez-lui, & m'éloignant promptement de la Ville, je gagnai la Forêt, où je demeurai caché jusqu'à la nuit que j'employai toute entiere à marcher pour tirer Pays; mais dans le trouble qui m'agitoit, je m'égarai de façon que j'étois encore dans le Bois quand le jour parut. En cherchant des yeux quelque maison où je pusse aller me pourvoir de vivres, je découvris trois Cavaliers qui venoient droit à moi. Pour les éviter, je m'enfonçai dans le plus épais du Bois, mais un d'entre-eux ayant mis pied à terre m'y suivit le pistolet à la main & m'eut bientôt arrêté. Je m'imaginois déja être sur l'échafaut. Néanmoins j'en fus quitte pour la peur, car on me cria: *La bourse ou la vie.*

Ces paroles me rassurerent & je cessai de fuir. Pendant que cet honnête-homme me faisoit vuider mes poches, ses deux Camarades l'appellerent, il me conduisit devant eux;

je leur contai mon malheur, & me jettant à leurs genoux, je les priai de me ſauver. Ils s'entreregarderent en riant, & l'un d'eux me demanda ſi j'avois du goût pour leur profeſſion. Je leur proteſtai que je me regarderois comme le plus fortuné de tous les hommes, s'ils me jugeoient digne de l'exercer avec eux. Ils me dirent qu'ils ne pouvoient m'accorder ma demande, qu'au préalable je ne leur euſſe donné des preuves de ma vocation & que je ne me miſſe en état de les ſuivre en priant quelque paſſant de me prêter ſon Cheval.

Je vous entends, Meſſieurs, leur répondis-je. Donnez-moi dequoi me faire reſpecter de plus loin que ne le peut faire mon épée, & vous verrez que ce n'eſt pas par une injuſte préſomption que j'oſe aſpirer à l'honneur de vous être aſſocié. Ils me donnerent auſſi-tôt le ſeul fuſil qu'ils avoient, & me placerent dans un lieu commode pour faire mon emprunt. Ils m'y laiſſerent, & ſe retirerent à cinq ou ſix cens pas de là, non ſans m'avoir averti de ne rien entreprendre, quand il paroîtroit plus de deux hommes à la fois.

Je fus long-temps en embuſcade ſans rien voir que des malheureux, dont la défaite ne m'auroit fait ni honneur ni profit. Enſuite il me paſſa devant le nez deux Cavaliers bien mis, & dont la monture m'auroit fort accommodé; malheureuſement pour moi, ils avoient l'air d'être gens à ſe bien défendre, & ils étoient ſuivis de quatre ou cinq hommes à pied. Ce ne fut que ſur le midi qu'il ſe préſenta un

Cavalier ſeul qui venoit du côté de mes nouveaux Camarades. Ils le laiſſerent paſſer impunément pour me laiſſer la gloire de le démonter. C'étoit un Bourgeois d'une petite Ville voiſine, qui voulant apparemment gagner Roüen avant le dîner, alloit aſſez vîte.

Je me préparois à le coucher en joüe, quand je le reconnus pour un de mes meilleurs amis. La liaiſon que j'avois avec lui étoit telle que ſi je n'euſſe eu rien à riſquer en retournant à la Ville, je me ſerois joint à lui contre les trois voleurs. Mais comme ç'auroit été me perdre ſans reſſource, je l'arrêtai d'un ton de voix terrible. Je lui ordonnai de deſcendre & de ſe mettre ventre à terre, puis l'ayant volé, je montai ſur ſon Cheval, & rejoignis comme en triomphe les trois Juges de mon action.

Je me flatois d'avoir mérité leurs applaudiſſemens, & je ne fus pas peu ſurpris de la réception froide qu'ils me firent. Un de ces trois illuſtres Brigands me dit en me regardant de travers; que voulez-vous faire de cet homme-là? L'avez-vous épargné pour mettre la Ville en rumeur par le recit qu'il ne manquera pas de faire de l'accident qui vient de lui arriver? Votre pénétration ſans doute ne va pas juſqu'à prévoir, que dans une demi-heure il n'y aura perſonne dans Roüen qui ne ſçache que nous ſommes ici & ce que nous y faiſons.

Frappé de ces reproches, je retournai au galop vers mon pauvre ami & lui caſſai la tête d'un coup de piſtolet. Pour cette fois là

je

je m'imaginois avoir bien fait mon devoir & je m'attendois à voir mes Juges fort contents de moi. Je me trompois encore: Autre étourderie, me dirent-ils! aviez-vous quelque chose à craindre de cet homme à qui vous n'aviez laissé aucune arme. Je ne l'ai pas craint non plus, Messieurs, leur répondis-je, puisque je l'ai tué. Il falloit, reprirent-ils, l'entraîner dans le Bois & là l'expedier à coups d'épée. Premierement, parce qu'un coup d'arme se fait entendre de loin & fait mettre sur leurs gardes les Voyageurs qui peuvent suivre de près celui qu'on vient de tuer. Secondement, c'est qu'en se défaisant d'un homme dans une Forêt, on s'épargne la peine de l'y traîner pour le dérober à la vûë des passans.

Je priai ces Messieurs de considerer que je n'étois qu'un novice, & que par consequent ils ne devoient pas s'étonner si je faisois des fautes. Dans ce moment là plusieurs Marchands passerent & virent la belle besogne que je venois de faire. Ils en répandirent le bruit dans la Ville, ce qui joint à l'assassinat que j'y avois commis la veille, fit mettre tant d'Archers à nos trousses, que nous fumes obligez de nous écarter du canton.

Nous nous retirâmes vers Caën dans le Château d'un Gentilhomme, où il me parut que l'on se croyoit en seureté, quoique plusieurs voisins nous y visitassent frequemment. Ils en agissoient tous si cordialement les uns avec les autres que je vis bien qu'ils se connoissoient. Au bout de quelques jours il arriva dix-huit autres Cavaliers dans le Château, qui s'y assembloient sur un avis reçu

de Roüen, qu'un Monſieur nommé la Mothe le Bailly riche commerçant de Caën, devoit partir un tel jour avec beaucoup d'argent qu'il retiroit de toutes parts des mains de ſes Correſpondans. Un de ſes Valets qui avoit quelque liaiſon avec nous eut la bonté de nous en avertir, ajoutant à ce bon avis, qu'il croyoit que ſon Patron avoit envie de ſe refugier en Angleterre pour les affaires de la Religion, & qu'il ſeroit facile de démeubler ſa maiſon auparavant.

Je m'imaginois qu'on iroit attendre le Marchand ſur la route à ſon retour de Roüen, ce que l'on ne jugea point à propos de faire, notre troupe étant trop forte & par conſequent trop fiere pour ſe contenter d'un vol ſans éclat. On prit un autre parti. Dès que l'on ſçut que la famille du Bourgeois l'attendoit à ſa campagne, & que ſon fidele Valet nous eut fait avertir de ſon arrivée avec celui de ſes fils qui l'accompagnoit ordinairement, nous montâmes tous à cheval pour nous rendre chez lui.

Il n'étoit pas encore nuit quand nous entrâmes dans ſa cour. On m'avoit mis à la tête pour m'éprouver. Le Maître du logis vint au devant de nous & nous demanda poliment, s'il y avoit quelque choſe pour notre ſervice; je ne lui répondis que d'un coup de piſtolet & je le couchai par terre. Sa femme & ſon fils furent traités de la même maniere. On épargna le Domeſtique qui nous avoit ſi bien ſervi avec quelques autres. Nous les conſervames pour nous préparer à ſouper. On laiſſa auſſi la vie à un des enfans de Monſieur de la

Mothe,

Mothe, & cela, parce qu'on nous dit qu'il étoit ſourd & muet. Néanmoins cet enfant reconnut dans la ſuite quelques-uns de la troupe qui lui furent preſentez, & contribua fort bien à leur faire éprouver le ſupplice qu'ils avoient merité.

Je me ſouviens que les complimens que mes Confreres me faiſoient en ſoupant m'ayant mis de belle humeur, je ſaiſis un perroquet qui ſe tourmentoit dans une cage & crioit *quel meurtre!* mots qu'il avoit ſouvent entendu repeter. Je lui coupai la tête & la fourrai dans la bouche du Bourgeois mort, en diſant quelques plaiſanteries qui m'attirerent de nouveaux applaudiſſemens. Un jeune Gentilhomme de mon âge que l'on nommoit Gruchi, me dit alors d'un ton ironique, qu'on étoit bienheureux de tenir de la nature d'auſſi belles diſpoſitions que les miennes.

Il déplut par ce trait railleur à toute la Compagnie, qui conclut de là que le jeune Gruchi avec ſes ſentimens de compaſſion & d'humanité ne feroit jamais fortune dans le métier & on le condamna tout d'une voix à ne point paſſer outre. Son pere comme ſi ce reproche eût deshonoré ſon fils, demanda grace pour lui! Il promit de l'aguerrir, & pour expiation de ſa foibleſſe, il lui fit boire ſur le champ un grand verre du ſang des mourans.

C'eſt ainſi que ce malheureux compagnon de mes miſeres me fit ſa confeſſion dans l'amertume de ſon cœur. J'avois reſolu de ne rien dire de ſa vie à Monneville & à Roland, de peur qu'ils ne priſſent moins de ſoin de lui; mais il ſe mit par ſa mort en état de ſe

paſſer

paſſer de nous tous. Monneville nous le voyant couvrir de ſable ſe mit à ſoupirer & nous regardant triſtement: ce n'eſt pas la peine d'en faire à deux fois, nous dit-il, faites-moi une place auprès de ce miſerable; auſſi bien c'eſt à moi de partir le premier. En eſſayant d'aller plus loin je ne ferai que vous embaraſſer & vous empêcher peut être vous-même de gagner le Cap-Corſe. Tâchez, Meſſieurs, d'y arriver ſeuls & ne vous obſtinez point à vous perdre en voulant me ſauver.

Ces paroles de Monneville nous attendrirent, & nous lui dîmes que s'il perdoit ainſi tout eſpoir & ne faiſoit pas un dernier effort, nous allions demeurer avec lui & nous laiſſer mourir lâchement. Je tâchai pourtant de le conſoler, en lui proteſtant que s'il vouloit rappeller tout ce qui lui reſtoit de forces pour nous ſuivre, nous allions nous abandonner aux premiers Negres que nous rencontrerions pour périr enſemble par leurs mains, ou pour en obtenir du ſecours. Monneville ſe rendit, & nous partîmes auſſi-tôt après avoir bû copieuſement de l'eau de notre Riviere.

Tout épuiſez que nous étions, nous nous mîmes en chemin dans la réſolution de ne nous pas arrêter ſitôt, & nous marchâmes aſſez vîte, même juſques vers les huit ou neuf heures du matin, que nous trouvâmes des Negres occupez, à ce qu'il nous ſembla, à faire une eſpece de chauſſée dans un gros ruiſſeau. Quelle que pût être leur cruauté, nous étions dans un état à la déſarmer. Et comme ſi la ſeule néceſſité nous avoit donné des forces, nous ceſſames d'en avoir dès que nous vîmes d'autres hommes qui pouvoient nous ſecourir.

Nous

Nous n'eûmes pas le choix de la maniere dont nous les saluerions. Nous tombâmes de foiblesse à leurs pieds. Ils nous donnerent d'abord à manger un peu de ris. Ce qui sans doute nous sauva la vie. Après nous avoir examinés avec attention pendant un quart-d'heure sans nous parler, ils se remirent tous à l'ouvrage, excepté deux des plus vieux qui resterent auprès de nous comme pour nous garder. Le premier effet que produisit en nous la nourriture que nous venions de prendre, fut de nous ôter un étourdissement que nous sentions tous; & elle nous causa ensuite un si grand assoupissement, qu'en moins d'une demi-heure nous nous endormîmes tous trois d'un profond sommeil.

Quelques heures après nous nous réveillâmes en sursaut au bruit que fit en arrivant une nouvelle troupe de Negres, à la tête de laquelle étoit le Chef du Canton à qui l'on avoit été donner avis de notre arrivée. Concevez, s'il est possible, quel fut notre étonnement quand il nous salua, & nous dit en François: *D'où êtes-vous.* Nous crûmes entendre la voix d'un Ange. Je lui appris en peu de mots de quelle nation nous étions & les disgraces qui nous étoient arrivées. Sur quoi il nous exhorta à prendre des forces, nous assurant que nous pouvions nous croire autant en seureté avec lui qu'en France.

Pour nous faire revenir de la surprise où il nous voyoit, il nous conta qu'il avoit été élevé à Paris dès l'âge de dix ans, qu'il y avoit été baptisé à Saint Sulpice, & tenu sur les fonts de Baptême par Madame la Duchesse de Berry toute jeune, & qu'ensuite on l'avoit ren-

renvoyé à Juda au Comptoir François, dans l'esperance qu'il y seroit d'une grande utilité pour le Commerce; mais qu'il avoit bien-tôt tout quitté pour se rejoindre à ses Compatriotes, avec lesquels, quoique fort grossiers il, s'accommodoit encore mieux qu'avec les François, parce que, disoit-il, je trouve qu'il vaut mieux vivre en Maître avec des stupides, qu'en Esclave avec des gens d'esprit.

Il sçavoit son Paris parfaitement, il en nomma tous les Quartiers à Monneville & à Roland, de même que plusieurs familles que ce dernier connoissoit particulierement. Le généreux Negre bien-aise d'avoir occasion de nous marquer qu'il avoit appris à vivre en France, fit tout ce qu'on auroit pû attendre du François le plus poli. Il fit faire des especes de brancars sur lesquels on nous porta par son ordre jusqu'à son Village, qui étoit assez loin de là.

Dès le soir, il nous régala de Cabris, & le lendemain il fit tuer exprés pour nous le meilleur de six ou sept jeunes Porcs qu'il avoit fait acheter pour en peupler son Canton. Il ne tint qu'à nous de demeurer avec lui jusqu'à ce que nous fussions entierement rétablis. C'est ce que nous ne pûmes gagner sur nous. L'impatience de nous revoir en Mer nous prit dès qu'il nous eut dit qu'il n'y avoit plus que deux petites journées de là au Cap-Corse, & que les Negres dont il nous faudroit traverser les Villages n'étoient pas de mauvais hommes.

Aprè cinq ou six jours de repos & de bonne chere, nous lui demandâmes notre audiance de congé, & ce brave Filleul de Madame

la Ducheſſe de Berry nous voyant déterminés à partir abſolument, nous donna un jeune Negre pour nous conduire & porter des vivres pour toute notre route. Ce ne fut pas tout, il nous fit préſent d'une demi-livre de poudre d'or, & ce qui me charma le plus en mon particulier, c'eſt qu'il me prêta un bon ſabre qu'il avoit apporté de Juda, me priant de le lui renvoyer par ſon Negre ſitôt que nous ſerions arrivez. Il nous conſeilla de marcher plus de nuit que de jour à cauſe des chaleurs; & pour reconnoiſſance de tant de bons traitemens, il n'exigea de nous que la promeſſe de faire ſes complimens à cinq ou ſix Valets & Servantes de Paris, avec leſquels il avoit été lié ſpecialement & dont il nous répeta pluſieurs fois les noms & les ſurnoms.

Nous trouvâmes dès le premier jour une des trois grandes Rivieres qu'il nous avoit dit être entre ſon Village & le Cap-Corſe, & comme Monneville ne ſçavoit pas nager, il fallut le charger ſur mon dos. Nous penſâmes nous noyer tous deux. Ce qui fut cauſe que pour lui faire paſſer les deux autres Rivieres, nous attachâmes enſemble quelques pieces de bois, ce qui faiſoit une eſpece de petit radeau que nous pouſſions Roland & moi en nageant.

Nous paſſâmes près de pluſieurs petits Forts Européens, où il n'y avoit dans chacun qu'une Garniſon de quatre ou cinq Soldats; leur petit nombre les tenant en garde contre la ſurpriſe, ils refuſerent tous de nous y recevoir, & menacerent même de tirer ſur nous, ſi nous en approchions. Notre guide nous fit auſſi

aussi voir en passant une mine d'or. * Tous les Negres qui y étoient avoient des anneaux d'or aux doigts des pieds & des mains. On en voyoit jusques dans leurs cheveux. Les petits fourneaux où ils faisoient ces bagues, des cœurs, & autres pareils petits bijoux étoient sous terre & en mauvais ordre. Aussi tous leurs ouvrages paroissoient-ils très-mal faits. A peine ressembloient-ils aux choses dont ils portoient le nom. Ils nous en donnerent pour de la poudre d'or, avec beaucoup d'équité & presque poids pour poids.

Nous arrivâmes enfin au Cap-Corse, où nous avions tant d'envie de nous voir, sans pressentir le nouveau malheur qui nous y attendoit. Nous retombâmes entre les mains du même Capitaine Anglois qui nous avoit fait prisonniers. Quand il nous revit, il crut que c'étoit une vision, ne pouvant s'imaginer que l'on pût échapper aux périls où il nous avoit exposez en nous mettant à terre. Assurément, dit-il, en me montrant du doigt à Monsieur Cazali, si nous ne mettons cet enragé à la bouche du canon, nous ne nous en déferons jamais. Vous ne gagneriez pas à le faire, lui répondis-je en Anglois. Du moins si vous l'aviez fait plûtôt, vous y auriez perdu ma rançon & celle de mes Camarades que nous vous apportons. Alors nous lui présentâmes ce que nous avions de poudre d'or, qu'il prit sans façon, & après que nous lui eûmes raconté toutes les peines & les miseres que nous avions souffertes, durant le penible voyage qu'il nous avoit fait faire à pied si cruel-

* Saint George de la Mine à trois lieuës du Cap-Corse.

cruellement, il nous envoya dans un ſouterrain ſans s'expliquer ſur le traitement qu'il prétendoit nous faire.

Monſieur Cazali ſollicita fortement en notre faveur. Il repréſenta au Capitaine que nos deux Compagnons qui étoient morts ſi miſerablement avoient aſſez payé pour nous, & qu'il étoit perſuadé qu'il auroit la générosité de nous laiſſer joüir en liberté d'une vie qu'avoient épargnée les Negres & les Monſtres. Notre Avocat ne gagna rien, & nous demeurâmes encore quinze jours dans le ſouterrain. Nous n'en ſortîmes même qu'à l'occaſion d'une ſottiſe, qui ſeule auroit dû m'y faire enfermer, ſi les hommes n'étoient pas auſſi corrompus qu'ils le ſont, & auſſi familiers avec le crime.

D'abord Monſieur Cazali qui n'avoit ſongé qu'à nous procurer une nourriture capable de nous rétablir, en nous envoyant ſouvent en ſecret d'excellens morceaux dont il ſe privoit lui-même, me vint un jour faire une aſſez longue viſite dans ma priſon; & s'étant apperçû que je n'avois ſur le corps que les mauvais reſtes de ma chemiſe bleüe qui me couvroient à peine la moitié du corps, il m'envoya dès qu'il fut de retour chez-lui une de ſes chemiſes par une Negreſſe qui le ſervoit. Cette friponne ne s'acquitta qu'à demi de ſa Commiſſion. Elle ſe contenta de me faire des complimens de la part de ſon Maître, & d'y joindre de la ſienne une infinité de choſes obligeantes; mais elle garda la chemiſe.

Lorſqu'elle fut retournée de ma priſon chez-elle, Monſieur Cazali lui fit bien des queſtions ſur mon compte, & il jugea par les réponſes qu'el-

qu'elle lui fit qu'elle n'avoit pas donné la chemise. Il lui demanda pourquoi elle en avoit usé ainsi. Elle prit le parti de dire effrontement que la chemise lui appartenoit légitimement, & que je lui en avois fait present pour avoir ses bonnes graces. Elle soutint ce mensonge avec tant de fermeté, que Monsieur Cazali la crut pieusement, quoiqu'elle eût tout au moins quatre-vingt bonnes années.

Il trouva ce trait si plaisant, qu'il ne put s'empêcher d'en faire part à quelques Officiers Anglois qui s'en divertirent avec lui. Ils conterent ensuite cette belle histoire au Capitaine qui en rit encore plus qu'eux. Pour se procurer à mes dépens une nouvelle scene Comique, ils m'amenerent tous en cérémonie après souper cette beauté bizayeule. Plusieurs flambeaux la précedoient comme une mariée que l'on auroit conduite au lit nuptial. Je vis bien que tous ces gaillards venoient là pour s'égayer à mes frais, & sans sçavoir encore pourquoi ils prenoient ce divertissement, je me prêtai de bonne grace à leurs plaisanteries. Je badinai avec eux sur les charmes de la belle Brune, & ce que je leur dis là-dessus les mit de si bonne humeur, que Monsieur Cazali nous vint dire le lendemain que nous étions libres, & qu'on nous alloit conduire à Juda, où l'on me permettoit même de mener avec moi ma jeune Maîtresse.

Juda sur les Côtes de Guinée est un Port neutre en temps de guerre. Les gros Vaisseaux n'y sçauroient entrer, & sont obligez de rester à la rade, parce qu'il y a une barre ou une espece de banc de sable qui leur en bouche l'entrée. Cette barre fait faire

des

des lames d'eau qu'il faut prendre bien à propos, même avec des Chaloupes pour n'y pas périr. Le Vaisseau qui nous portoit à Juda y alloit acheter des Negres. Quand nous fûmes dans sa Chaloupe, je m'apperçûs que les Anglois faisoient une mauvaise manœuvre en passant la barre; je voulus gouverner, on m'en empêcha, & nous fimes capot dans le moment.

Il y a toujours là beaucoup de Negres qui accoutumés à ces sortes d'accidens & seurs d'attraper quelque récompense se jettent à l'eau & vont secourir ceux qui en ont besoin. Deux d'entre eux m'aiderent d'abord à sauver Monneville, puis donnant mon attention à Roland mon autre camarade, je le vis assez loin de moi & il me sembla qu'il se noyoit. Je laissa aussi-tôt Monneville entre les mains des deux Negres & je me rendis promptement auprès du Parisien, que je racrochai par les cheveux. J'eus bien de la peine à le soutenir sur l'eau jusqu'à-ce qu'il me vint du secours, parce qu'il n'avoit plus de connoissance & qu'il ne s'aidoit aucunement. Nous le crûmes mort quand il fut à terre; cependant il reprit insensiblement ses esprits & vingt-quatre heures après il n'y paroissoit plus.

Nous nous aperçumes bien que nous étions enfin avec des compatriotes. Monsieur de Chamois Gouverneur du Fort François de Juda eut pour nous des bontez qui tenoient moins d'un bon François que d'un pere. Il nous fit laver, frotter, raser, fournir du linge, des habits, de l'argent & nous donna sa table tant que nous y restâmes.

Que

Que ne fit il pas pour nous engager à ne le point quitter! avec quelle ardeur nous offrit-il de contribuer à nous faire faire une fortune considerable! il est constant qu'il auroit eu grand besoin de nous dans le pays.

Il se donnoit la peine d'enseigner lui-même l'art militaire à beaucoup de Negres, avec lesquels il auroit bien voulu secourir son allié le Roi de Juda, qu'accabloient ses voisins; mais il lui falloit des Officiers à la tête de ses Negres, sans quoi c'étoient toujours de mauvaises troupes. Il ne fit aucun effort pour retenir Monneville, quand il sçut pour quel sujet & avec quels ordres il avoit quitté la France; mais pour Roland & moi il nous déclara en termes formels qu'il ne nous laisseroit point sitôt échaper.

Il se passa près de trois mois avant qu'il se presentât aucune occasion de nous remettre en mer, & je desesperois presque de quitter ce pays, quand un Flibustier de la Martinique vint moüiller à la rade de Juda. C'étoit le Vaisseau nommé *le Brave*, de six pieces de canon, dont l'Armateur s'appelloit Hervé, & le Capitaine de Gennes. Il y avoit dessus plusieurs Flibustiers de S. Domingue qui me connoissoient. Quand ils aprirent que j'étois là, ils vinrent avec leur Capitaine me prier de me joindre à eux; ce que je leur promis de faire, même malgré Monsieur de Chamois, s'il vouloit s'y opposer.

Je m'attendois effectivement que ce Gouverneur pourroit être tenté d'y mettre obstacle; néanmoins nous ne lui en eûmes pas plutôt démandé la permission Roland & moi, qu'il nous l'accorda, en nous témoignant avec

vec politesse le regret qu'il avoit de nous perdre. Il exigea pourtant de nous une chose que nous ne pûmes lui refuser; c'étoit de lui prêter la main pour une expedition qu'il méditoit. Après quoi il consentiroit à notre séparation, pourvû qu'à notre place on lui laissât du moins une autre personne de l'équipage.

Roland plus sage que moi s'offrit de lui-même à rester, ce qui fit un extrême plaisir à Monsieur de Chamois, parce que le Parisien étoit un fort brave garçon, bien entendu & qui lui devoit être d'un grand secours. Ce qui engagea Roland à prendre cette resolution, c'est que les périls qu'il avoit courus sur mer & sur-tout le dernier, dont je venois de le sauver, l'avoient dégouté de cet élement. L'acquisition de la poudre d'or des Negres, quoique plus lente, lui parut preferable à l'attente de ces grands coups de Flibuste que peu de gens ont le bonheur de faire.

Il fit en effet si bien ses affaires à Juda, qu'en 1719. je l'ai vû passer par Nantes riche de quatre-vingt livres de poudre d'or qu'il portoit à Paris, dans le dessein de s'y établir avantageusement. Ma rencontre lui fit plaisir. Il ne se lassoit point de me repeter que je lui avois sauvé la vie; & je ne pus me défendre de recevoir de lui une livre de poudre d'or qui valoit alors environ deux mille cinq cens livres. Je ne sçai ce qu'il est devenu, je n'en ai point entendu parler depuis.

Pour revenir à Monsieur de Chamois, il exigea que nous allassions ravager l'Isle du

Prince, je ne ſçai pour quelle raiſon; car il y avoit très peu de temps que Monſieur Parent l'avoit ſaccagée avec celle de Saint Thomé. L'Iſle du Prince eſt preſque ſous la ligne, & elle appartient aux Portugais. Nous y arrivâmes en ſept jours. Nous prîmes terre à deux lieües de la Ville, conduits par un Mulâtre fils d'un Blanc & d'une Sauvageſſe de cette Iſle. Il connoiſſoit le pays, & Monſieur de Chamois nous l'avoit donné pour nous ſervir de guide. Il prit ſi bien ſa route & ſon temps, que nous nous avançâmes juſqu'à l'entrée du Fauxbourg ſans être découverts.

Nous le fûmes alors par quelques Negres qui donnerent l'allarme dans la place. Nous ſentimes bien que ſans la ſurpriſe nous ne l'aurions jamais emportée, à cauſe de notre petit nombre, puiſque cinquante Bourgeois nous arrêterent pendant une groſſe demi-heure ſur un pont fort étroit par lequel il nous falloit paſſer. Ils ne firent cette réſiſtance que pour donner aux autres habitans le loiſir de ſe retirer dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur, puiſque les défenſeurs du pont n'eurent pas plutôt lâché pied pour s'enfuir à la débandade, que nous nous rendimes maîtres de la Ville ſans oppoſition. Les habitans qui s'étoient enfermez dans la Citadelle, l'abandonnerent pendant la nuit; deſorte que le jour ſuivant nous y entrâmes ſans coup ferir. Nous y trouvâmes huit pieces de canon que nous enclouâmes & renverſâmes dans les foſſez.

Monſieur Parent avoit ſi bien ruiné les Habitans de cette Iſle, que nous n'en pûmes

rien

rien tirer par les contributions. Ainsi, après avoir occupé quelques jours leurs maisons, tandis qu'ils couchoient dans les Bois, nous y mîmes le feu; afin que Monsieur de Chamois apprît que nous lui avions du moins tenu parole. Nous résolûmes ensuite d'aller sur les Côtes du Bresil; mais avant notre départ de cette Isle, nous commençâmes à éprouver ce que le sort nous gardoit pour ce voyage. En voulant enlever quelques troupeaux de Moutons, plusieurs de nos Camarades furent pris par les Habitans, & déchirez si cruellement, que nous résolûmes de venger leur mort. Par malheur les Ennemis à qui nous avions affaire étoient si alertes, qu'ils nous échappoient lorsque nous nous imaginions les tenir. Leurs partis surprenoient toujours quelques-uns de nos gens; ajoûtez à cela les chaleurs du climat, encore plus difficiles à supporter que les fatigues de nos courses. Plusieurs de nos Compagnons tomberent malades. Il en mourut dans l'Isle une partie, une autre sur Mer, de façon que nous perdîmes du moins vingt personnes en voulant imprudemment en venger trois ou quatre.

De là jusqu'aux Côtes du Bresil nous fûmes retenus si long-temps en Mer par le gros temps, que l'eau commençoit à nous manquer quand nous y arrivâmes. Ainsi notre premier soin fut de chercher de l'eau douce. Pour cet effet, nous descendîmes à terre deux nuits de suite sans en trouver, ce qui nous fit résoudre à en prendre le jour sur quelque rivage écarté. Cela ne nous réus-

réüssit point. Nous fûmes apperçus & repoussez partout.

Le plus grand mal que nous firent les Portugais, c'est que nous ayant vûs pendant le jour examiner l'embouchure d'une petite Riviere, & ne doutant point que nous n'eussions dessein d'y faire une descente pendant la nuit, ils nous y dresserent une embuscade. Dès le troisiéme voyage que nous y fimes, ils enleverent notre Chaloupe, & dix de nos Camarades qu'ils surprirent furent massacrez, sans qu'il nous fût possible de les secourir.

Après ce malheur, nous fumes trois mois entiers le joüet des vents, tantôt poussez par devant Rio-Janeiro, vers Buenos-aires, & quand nous comptions d'y pouvoir relâcher, nous étions aussitôt ramenez le long des Côtes vers Cayenne, où nous abordâmes à la fin tous malades, ayant été long-temps réduits à ne boire chacun qu'un demi-verre d'eau en vingt-quatre heures, & à n'avoir enfin que nos voiles à succer le matin quand elles étoient moüillées par la rosée.

Hors d'état de pouvoir tenir la Mer, nous résolumes de nous retirer à la Martinique, si-tôt que nous fumes un peu rétablis. Avant que d'y arriver nous rencontrâmes en chemin Monsieur Dugué Capitaine de Flibustiers de Saint Domingue, qui avec un équipage gaillard & frais embarqué, faisoit route vers Angole * sur le *François*, Bâtiment de huit pieces de canon. Nous parlementâmes. Nous leur contâmes notre de-sas-

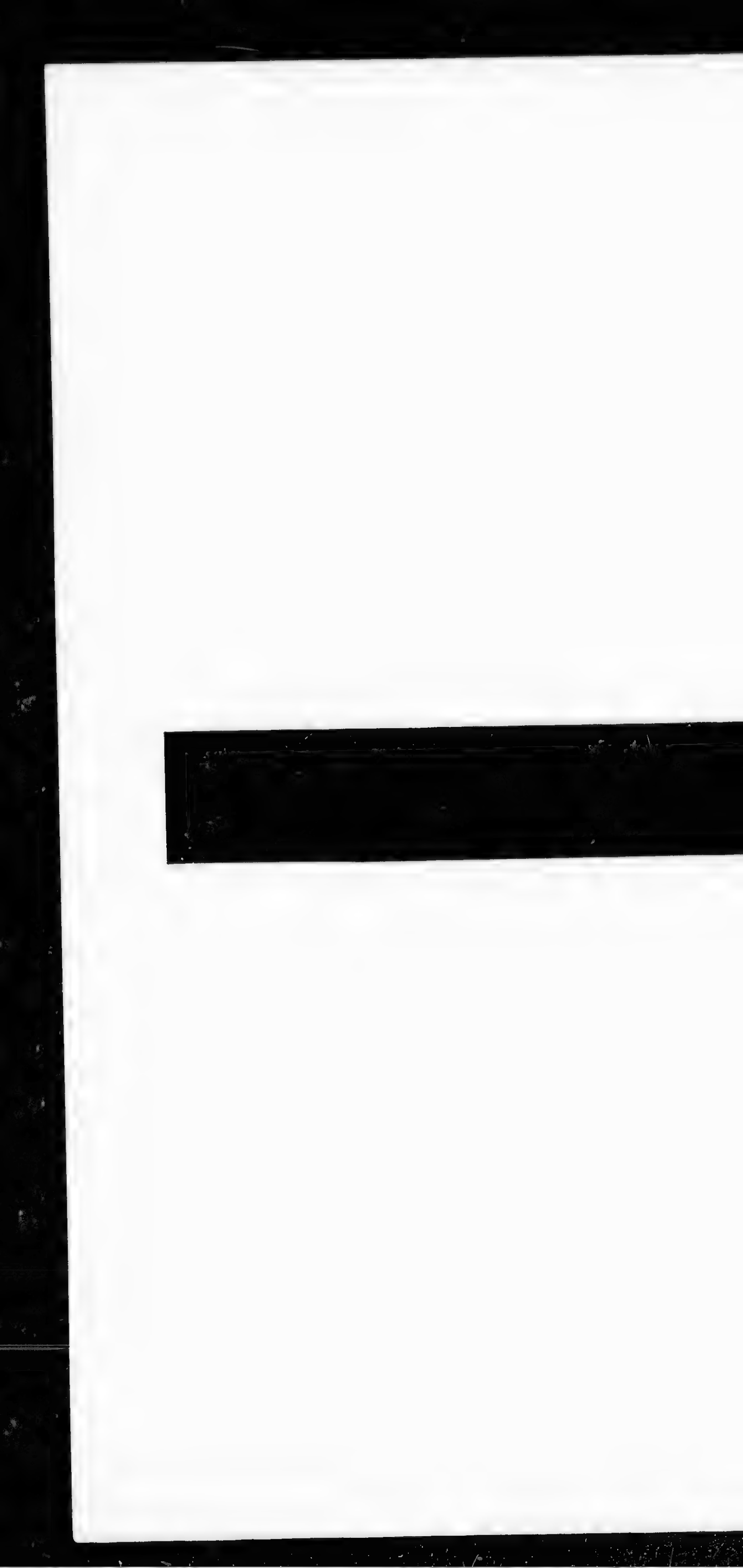
* Sur les Côtes d'Affrique vers les 10. degrès de latitude Meridionale.

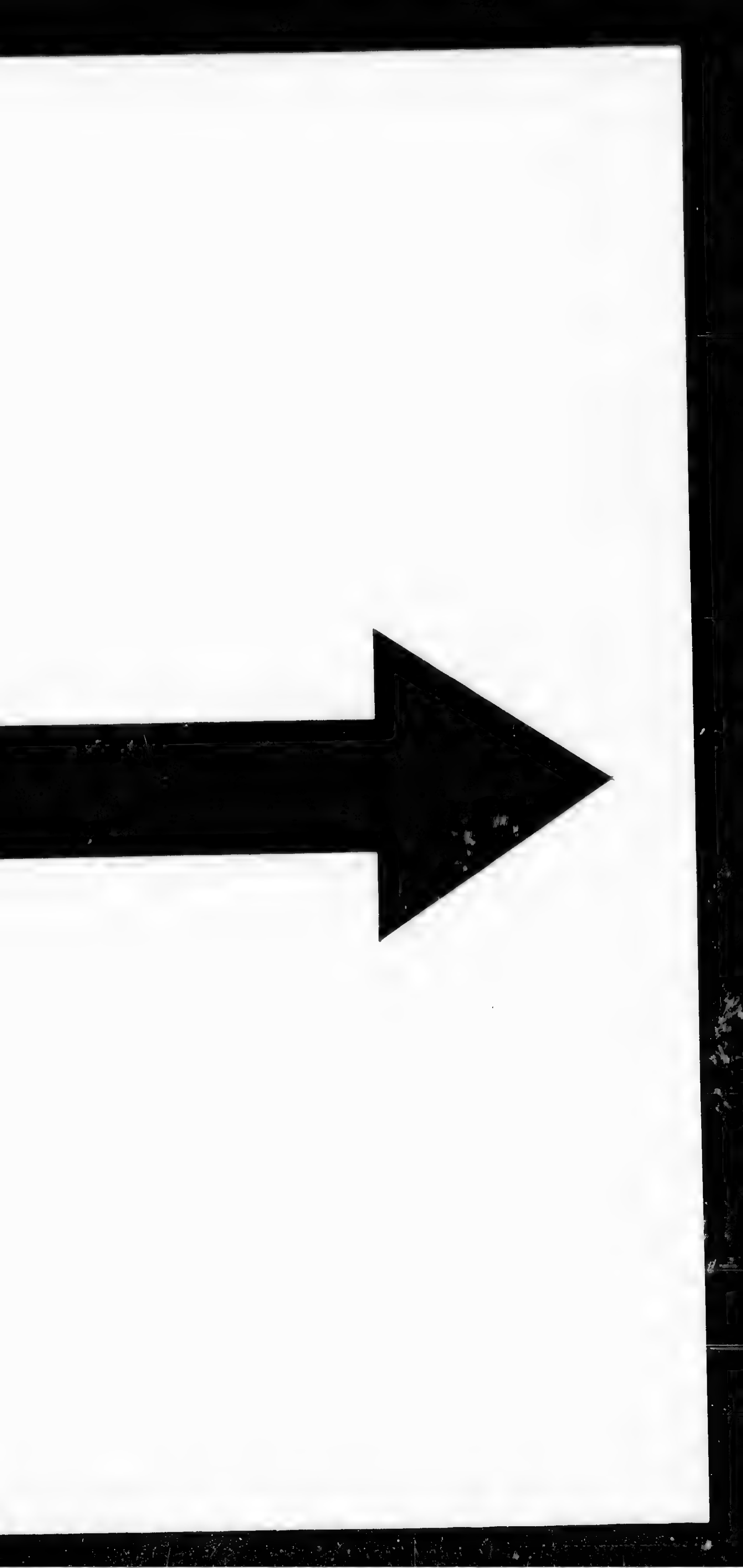
ſaſtre, & comme je ſçavois que de Gennes alloit déſarmer, j'acceptai la propoſition que Dugué me fit de me prendre ſur ſon bord.

Monneville n'avoit garde de me ſuivre. Il étoit ſi fatigué de la Mer & des miſeres qu'il avoit ſouffertes, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable. Il me conjura les larmes aux yeux de ne le pas quitter & de le conduire en France, m'aſſurant qu'il avoit dequoi me faire vivre heureux avec lui, & m'offrant dès-lors la moitié de ſon bien ; mais je n'étois pas encore aſſez las de la Mer pour accepter ſes offres. Tout ce que je pus faire pour lui, fut de prier de Gennes de lui chercher occaſion de repaſſer en France, & de me rendre caution de tout ce que mon ami lui pourroit devoir.

Dugué avoit le plus fort équipage que j'euſſe encore vû dans la Flibuſte, & ſon Vaiſſeau étoit excellent voilier. Ainſi je me trouvai là avec des Camarades, qui n'ayant pas moins bonne opinion d'eux-mêmes, que de diſpoſition à bien faire, me promettoient de me dédommager de la mauvaiſe équipée que je venois de faire. Nous n'allâmes pas juſqu'aux Côtes d'Affrique pour mettre à l'épreuve leur bonne volonté. Nous rencontrâmes à la hauteur de l'Iſle de Sainte Helene, où nous comptions tous de relâcher, un Vaiſſeau Anglois de trente pieces de canon.

Nous nous diſpoſâmes à l'aborder, & lui à éviter l'abordage. Il fit feu ſur nous pendant deux heures entieres & nous tua bien du monde. Le malheureux Dugué fut du nombre des morts, & l'on me fit Capitaine ſur le champ. Je me mis auſſi-tôt à donner mes ordres pour





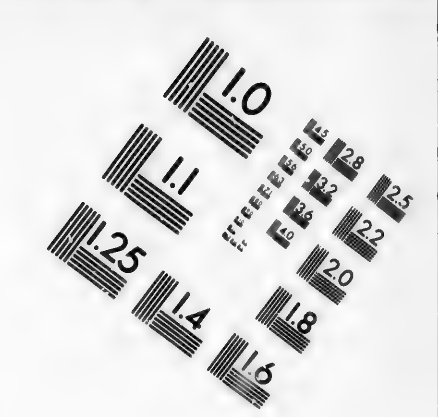
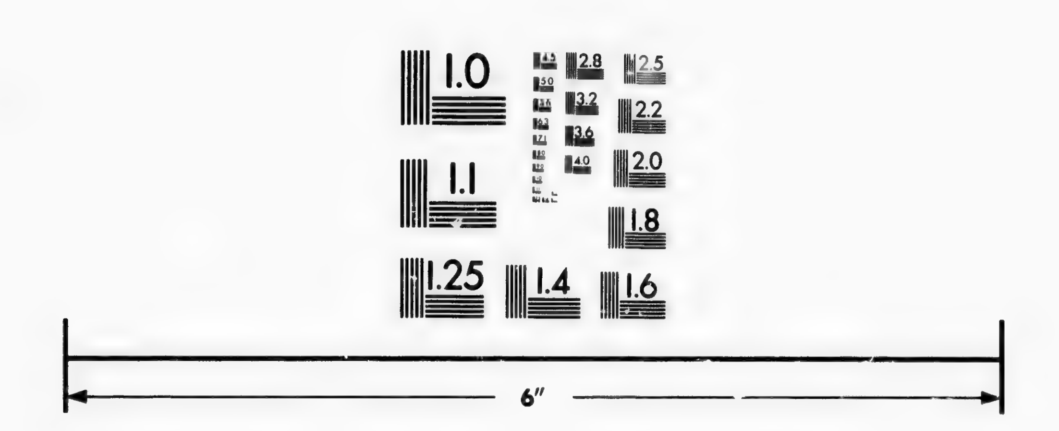


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



l'accrocher; & la longue resistance des Anglois nous animant contre eux aussi-bien que la mort de notre Chef, nous les maltraitâmes si fort, que lorsqu'ils amenerent, il n'en restoit presque pas un qui fût en état de se défendre.

L'extrême desir que j'avois de me venger des maux que les Portugais m'avoient faits, fut cause que je proposai à mon petit Conseil de retourner en Amerique croiser sur les Côtes du Bresil. Mon avis fut approuvé unanimement, quand j'eus fait observer la difficulté qu'il y avoit à nous défaire de notre prise ailleurs qu'à Saint Domingue où à la Martinique, & que je leur eus représenté que rarement les Flibustiers faisoient fortune sur les Côtes d'Affrique, parce qu'il s'y rencontroit presque autant de Vaisseaux de guerre que de Marchands, & qu'il n'y avoit point là pour eux de retraites commodes.

Quand nous approchâmes du Bresil, nous envoyâmes six des nôtres avec quelques Anglois au petit Goave pour y vendre notre prise, & revoyant ces petites Isles où deux mois auparavant on m'avoit refusé de l'eau, j'y fis faire des descentes, que les Pêcheurs qui les habitent ne pouvoient plus empêcher. Nous mîmes tout à feu & à sang & jettâmes dans la mer une quantité prodigieuse de poissons secs que nous y trouvâmes & qui faisoient tout leur bien. Nous passâmes pendant la nuit tout au travers de la riviere du Janeiro pour aller faire du bois & de l'eau dans l'Isle de sainte Anne.

Quoique cette Isle soit fort petite n'ayant guere qu'une lieue de circuit, il y a cependant vers le milieu un très beau bassin d'eau douce. C'est là que j'ai vû des oiseaux d'une cou-

couleur bien extraordinaire. Leur corps étoit d'un rouge fort vif, leurs aîles & leurs queuës du plus beau noir du monde. Nous approchâmes ensuite du continent & faisant de temps en temps des descentes; nous ruinions les habitations & mettions à un prix excessif la liberté des prisonniers qui pouvoient se racheter.

Nous enlevâmes entre autres à douze lieuës du Rio Janeiro un Capitaine Garde-Côte, sa femme, deux grandes filles, un Carme & plusieurs Esclaves. Le Carme étoit frere du Capitaine & s'étoit transporté chez lui de son Couvent de Saint Sebastien * par ordre exprès de leur bonne mere, qui vouloit avant que de quitter ce monde, avoir la consolation de voir ses deux fils assemblez & leur donner sa benédiction. Cette pieuse mere, après leur en avoir departi à chacun sa part & portion, prenoit congé d'eux, quand nous assaillîmes l'habitation. Les premiers coups que nous tirâmes interrompirent le lugubre ceremonial de leurs adieux, & une frayeur muette succeda aux plaintes & aux cris mesurez dont la maison venoit de retentir.

Personne ne fit mine de s'opposer à nous qu'une jeune Dame plus aguerrie que les autres qui se mit en devoir de nous fermer impoliment la porte au nez; mais par malheur pour elle un coup de mousquet l'envoya dans l'instant tenir compagnie à la bonne femme. Le Carme effrayé s'enfuit dans le jardin. Le Capitaine qui s'y étoit pareillement jetté tirailla d'abord sur nous, sans s'apercevoir que nous enlevions sa femme & ses filles. Dès que ses yeux

* Capitale de la Province du Rio Janeiro.

yeux furent frappez de ce ſpectacle & qu'il prit garde que nous nous préparions à mettre le feu à la maiſon, il ceſſa de ſe deffendre & ſe rendit de bonne grace. Le Moine y fit plus de façons. Il nous ſomma d'abord de la part du Ciel de lui laiſſer la vie, puis comme s'il ſe fût défié d'obtenir de nous cette grace de cette façon, il ſe radoucit tout à coup, ſe proſterna humblement à nos pieds & nous conjura par le cierge beni à la clarté duquel l'ame de ſa mere venoit de s'envoler, & qu'il tenoit encore entre ſes mains.

Ne jugez pas de moi par l'habit, nous crioit-il ; je ſuis Prêtre, Meſſieurs. Ne trempez point vos mains dans le ſang d'un Eccleſiaſtique, d'un Religieux, d'un Carme. Je ne vous demande que la vie. Accordez-la moi par pitié, ou plutôt pour votre propre intereſt. Je connois cette habitation & je m'offre à vous indiquer tout ce qu'il y a de bon & qui vaut la peine d'être emporté. A un diſcours ſi pathetique, nous le raſſurâmes, à condition qu'il nous tiendroit parole ; ce qu'il ne manqua pas de faire. Il nous ouvrit tout ce qui fermoit à clef, en nous diſant : prenez, Meſſieurs, tout eſt à vous ; & il diſoit ces paroles avec tant d'ardeur, de bonne foi & de deſintereſſement, qu'il n'étoit pas poſſible de douter qu'il n'eût ſincerement renoncé aux biens terreſtres.

Nous lui eûmes obligation de bien des choſes, qui ſans lui auroient échapé à nos recherches, & ſur tout de douze Negres qu'il nous fit prendre dans un endroit, où jamais nous ne nous ſerions aviſez de les aller chercher. Ils ne firent aucune reſiſtance, perſuadez qu'ils étoient, comme l'âne de la fable, que puiſqu'il leur fal-

loit être toujours esclaves, il leur devoit être indifferent de qu'ils le fussent.

Comme il est difficile de contenter tout le monde, le procedé généreux du Carme revolta toute sa famille. Sa belle-sœur principalement, un peu mutine de son naturel, s'emporta contre lui sans ménager les termes. Le pourriez-vous croire, Messieurs, nous dit-elle, quand ils furent tous sur notre bord, que cette creature qui vient de périr étoit la compagne de ce Reverend Pere, qui a eu l'effronterie de l'amener chez moi, quoiqu'il n'y vînt que pour recevoir les derniers soupirs de sa mere.

Elle alloit continuer l'éloge du Moine, quand son mari lui imposa silence pour nous faire excuse de son emportement. Vous voyez bien, Messieurs, nous dit-il, que c'est la colere qui répand tant de venin sur le portrait qu'on vous fait de mon frere. C'est un coquin, j'en demeure d'accord, mais on n'auroit pas dû vous le dire pour notre honneur & pour celui de la Religion. Ne soyez pas scandalisez de ce que vous venez d'entendre. Les Religieux ne sont point ici tels qu'on vous a dépeint celui-ci. Ils sont éclairez, vertueux, zélez pour la foi & toujours prêts à la sceller de leur sang.

Le bon Portugais ne disoit rien qui ne fût veritable, mais il n'ajoutoit pas que dans ce nouveau monde il y avoit aussi beaucoup de Moines ignorans, oisifs, libertins & qui n'avoient pris le parti du Couvent que pour vivre avec impunité dans le luxe, la molesse & l'abondance. Il ne nous avoüoit pas ce que nous sçavions déja, que dans ce pays-là qui dit Moine, dit un homme puissant, absolu, fier, in-

dépendant, un homme craint des Grands, respecté & presque adoré du peuple, qui n'a ni l'esprit ni la hardiesse de se scandaliser de sa conduite.

Comme ce n'étoit pas des mœurs de nos prisonniers qu'il s'agissoit alors, mais de leur rançon, nous les obligeâmes d'écrire au Gouverneur du Rio de Janeiro dont ils étoient parens, que nous lui demandions pour leur liberté une certaine quantité de farines, de viandes & d'eau-de-vie; que si nous ne recevions cette provision dans vingt-quatre-heures, & s'il sortoit du Port le moindre Bâtiment, le Capitaine en répondroit aussi bien que toute sa famille. Aparemment que le degré de leur parenté avec le Gouverneur n'alloit pas jusqu'au droit hereditaire en faveur de celui-ci, puisqu'il le servit à point nommé, malgré ce que les conditions que nous lui imposions avoient de dur & de fier.

De notre côté, nous n'eûmes pas plutôt les provisions abondantes que nous avions demandées, que nous mimes nos prisonniers à terre très contents de notre procedé. Le Capitaine surtout nous témoigna qu'il étoit moins touché de la liberté qu'il recouvroit, que des égards & du respect que nous avions tous eus pour sa femme & pour ses filles. Quant à elles, en tombant entre les mains des François, & des François Flibustiers encore, je suis seur qu'elles ne s'étoient point attenduës à tant de moderation. Véritablement je ne sçai si la continence tant vantée de Scipion l'emportoit de beaucoup sur celle que nous eumes dans cette conjoncture.

Pour le Carme il n'eut pas sujet de se loüer de nous. Une heure avant qu'il nous quittât

on

on lui fit une piece à laquelle je n'eus point de part & que je desapprouvai fort. Quelques Flibustiers se firent un jeu de le traiter comme l'amant d'Heloïse. Je les blâmai, & toutefois je ne pûs m'empêcher d'en rire aussi lors que le Chirurgien à qui principalement je voulus faire des reproches, me dit du plus grand sang froid du monde, que cette cure lui feroit honneur, que l'operation n'avoit duré qu'une minute, qu'il répondoit de la guerison corporelle de son malade, & qu'il y avoit tout lieu d'esperer la spirituelle.

Le Gouverneur du Rio Janeiro fut outré de notre hardiesse, & regardant comme le dernier affront la loy que je lui avois imposée de nous fournir lui-même des vivres, il jura solemnellement ma perte & ne songea qu'à se venger. Il communiqua son dessein aux quatorze Capitaines des Côtes, & mettant ma tête à prix, il les pria de faire publier qu'il donneroit quatre mille pieces de monnoye d'or à celui qui la lui aporteroit. Quelle difference, grand Dieu! je n'en trouverois pas aujourd'hui quatre sols!

Je me sentis si fier de l'honneur signalé que les Portugais daignoient me faire, que je leur donnois souvent occasion de travailler à gagner le prix proposé. Nous faisions continuellement des descentes & dans nos pillages nous ne conservions que les Negres ; puis quand nous en avions un certain nombre, nous mettions pavillon Anglois pour les aller vendre plus loin. On connut bientôt la tromperie, & sans respect pour le pavillon bleu, on tiroit souvent sur nous. On nous dressa tant de piéges, que ma tête précieuse pensa faire en-

fin le voyage du Rio Janeiro sans le reste de mon corps.

Le Gouverneur ayant appris que nous étions entre sa Capitanie & celle de Spiritu-Sancto, fit sortir sur nous plusieurs fregates, qui prenant le large, se flattoient de nous surprendre vers les côtes & de nous y envelopper. Le Capitaine de la premiere que nous aperçumes fit une manœuvre dont tout autre que moi auroit été peut-être la dupe comme je le fus. Il poussoit devant lui deux mauvais Bâtimens appellez Semaques, montez chacun de douze à quinze hommes, qui ne nous voyoient pas sitôt qu'ils feignoient de faire tous leurs efforts pour nous éviter, & cependant ils se laissoient prendre.

Quand la fregate parut à son tour ses sabors étoient fermez, ses voiles en pantaines comme celles d'un Vaisseau délabré, sa manœuvre languissante & sept ou huit hommes qui paroissoient dessus sembloient aussi se tourmenter pour nous échaper & gagner la côte. Je crus sottement que c'étoit un troisiéme Semaque aussi facile à prendre que les deux autres, & qu'il suffisoit d'aller voir avec notre chaloupe s'il n'étoit pas plus riche qu'eux. Le calme qui regnoit alors & qui nous empêchoit de le joindre aisément avec notre Vaisseau, fut cause que je pris ce parti.

Je descendis donc dans la chaloupe avec une douzaine de Flibustiers, & nous l'eûmes bientôt atteint. Le trop de vivacité des Portugais nous sauva. Au lieu de nous laisser monter sur leur bord sans se découvrir, ils se leverent avec précipitation dès que nous fûmes à la portée du pistolet & firent sur nous une

une décharge de deux à trois cens coups de fusil qui nous troublerent terriblement. Notre chaloupe d'un autre côté pensa périr par le mouvement subit que nous fimes pour virer de bord à ce coup de surprise. Nous étions d'autant plus éloignez de nous y attendre, qu'à notre approche trois ou quatre de ceux qui paroissoient sur la fregate avoient mis un pavillon François, comme malgré leurs camarades, & avoient crié vive le Roi de France, nous disant qu'ils étoient Canoniers de Saint Malo, & qu'ils n'avoient pris parti parmi les Portugais que parce que Monsieur du Gué-Troüin les avoit laissez malades au Rio Janeiro, après l'expedition dans laquelle il avoit pillé cette Ville, pour venger les traitemens faits à Monsieur le Clerc.

Ils étoient effectivement Canoniers François; mais les traîtres après avoir trahi leur patrie ne demandoient qu'à faire triompher d'elle ses plus cruels ennemis. On peut juger dans quels termes nous les apostrophâmes en nous éloignant, tandis que ces perfides faisant usage de leur adresse nous répondoient à coups de canon, tant que nous fûmes à sa portée, & n'en tiroient guere à faux. Nous ne doutâmes point que cette fregate ne fût soutenuë & nous écartant d'elle & de la côte à force de rames, nous tachâmes d'éviter les suites d'une manœuvre si bien concertée. En effet au bout d'une heure nous découvrimes une autre fregate qui n'attendoit que le vent pour venir tomber sur nous.

Une telle conspiration contre ma tête ne demeura pas impunie. Je fis de nouvelles descentes & de nouveaux ravages, jusqu'à ce

 qu'ayant

qu'ayant apris que pendant que nous nous amusions à les fuire, un riche Vaisseau revenant d'Angole étoit entré paisiblement dans la Riviere du Janeiro. Nous changeâmes de batterie & résolumes de croiser quelque temps devant son embouchure. Nous eumes bientôt sujet de nous en applaudir : Il n'y avoit pas un mois que nous y étions, quand nous aperçumes un Vaisseau que nous ne pûmes joindre qu'à la vûë de la côte. Il étoit de de trente-six pieces de canon. Il revenoit de la mer du Sud, & certainement on ne l'attendoit pas, puisque depuis sept ans qu'il étoit parti pour les Isles Orientales, il n'avoit point donné de ses nouvelles & qu'on le devoit croire perdu.

Le Capitaine étoit un jeune homme des plus braves, qui ne demanda pas mieux que d'en venir promptement à l'abordage, quoiqu'il n'eût que cent hommes déquipage. La vûë de leur patrie, où ils rapportoient de grandes richesses après tant de travaux & de dangers, leur inspiroit à tous un courage héroïque. Pendant plus d'une demi-heure que nous restâmes en deux fois sur leur pont, il nous fut impossible de gagner sur eux le moindre avantage. Ils nous faisoient toujours déborder & retirer honteusement à notre Vaisseau. Il se faisoit alors une suspension d'armes de part & d'autre, comme pour reprendre haleine, puis quand nous retournions à la charge, nous trouvions une égale resistance.

Pleins de honte & de dépit nous redoublâmes nos efforts & resolumes la troisiéme fois d'y périr plutôt que de reculer. J'avois remar-

marqué, qu'après la premiere décharge de leur mousqueterie, les Portugais s'en tenoient comme nous à l'arme blanche & combattoient presque tous l'épée à la main. J'en parlai à mes camarades & leur ordonnai de s'attacher chacun à son homme autant que cela se pourroit. Ce qui nous réussit parfaitement, parce que nos ennemis avoient moins d'adresse que de courage, & que se battant avec fureur & par consequent sans mesure, ils ne faisoient point de fautes dont nous ne sçussions tirer avantage. Leur nombre commença donc à diminuer plus que le notre, & quoiqu'ils combatissent toujours avec le même acharnement, nous sentimes bien que la victoire étoit à nous.

Le Capitaine voyant enfin qu'il n'y avoit plus de ressource, se jetta à la Mer pour essayer de gagner le rivage en nageant, & se sauver du moins avec ce qu'il avoit sur lui, mais il reçut dans l'eau un coup de fusil qui lui cassa la cuisse. Il fut contraint de se nommer pour conserver sa vie. Le reste de l'équipage demanda quartier en même temps. La bravoure de ces Portugais fit changer en estime la haine que nous avions pour toute la nation. Nous fimes panser les blessés, & n'eûmes pas moins de soin d'eux que de nos propres Camarades.

En deshabillant pour cet effet le Capitaine qui n'avoit plus de connoissance, nous trouvâmes dans sa chemise plusieurs paquets de petits cailloux bien envelopez, & comme je ne me connoissois guere en pareille marchandise, je la regardois attentivement. J'entendis

dis une voix foible, qui de la foule des morts & des mourans me disoit *Diemainté Diemainté, Signor fortouna, fortouna.* C'étoit un Portugais expirant, qui dans la crainte que notre ignorance ne nous fit mépriser & perdre un butin si précieux, avoit la bonté de nous en faire connoître la valeur. C'étoit une quantité considerable de diamans brutes. Il y en avoit du moins pour trois cens mille livres, si j'en juge par la part que j'en eûs. J'en vendis à Nantes en 1713. une partie à Monsieur de Bonnefond Commissaire à Brest, & à Monsieur de Pradine frere de ce Monsieur Cazali, Capitaine de Corsaire dont j'ai parlé.

Je gardai cinq ou six jours une vingtaine de Portugais qui ne voulurent pas mourir de leurs blessures. Nous fimes tous nos efforts pour les engager à rester avec nous & à remplacer les Camarades que nous avions perdus. Ces Portugais si braves & si dignes d'être Flibustiers, ne furent point tentés de cette qualité. Ils aimerent mieux l'état obscur de Bourgeois du Rio-Janeiro. Nous les mîmes donc à terre à vingt-cinq lieuës de cette Ville, leur laissant leurs habits, des vivres, & beaucoup plus d'argent qu'il ne leur en falloit pour s'y rendre. Nous fimes plus : Voyant que notre prise étoit des plus riches, nous leur donnâmes une assez grosse partie de leurs marchandises pour les sauver de la mendicité.

Leur Capitaine qui guerit de sa blessure se sentit si touché de notre procedé, que s'adressant aux Portugais : Non, leur dit-il, ce n'est pas les François qu'il faut regarder comme nos Ennemis, ce sont les Ministres de la

Cour

Cour de Liſbonne qui oſent declarer la guerre à une ſi généreuſe nation; puis ſe tournant vers nous, il nous jura ſur ſon honneur qu'il étoit moins ſenſible à la perte de ſes richeſſes qu'à notre générosité. Il ajouta qu'en ſa conſidération, j'allois être autant aimé dans ſa Ville que j'y étois haï. J'aimai mieux l'en croire ſur ſa parole, que d'éprouver s'il avoit aſſez de crédit pour cela ſur l'eſprit de ſes Compatriotes.

J'enmarinai ma priſe que je menai à Saint Domingue, où nous la vendîmes dix-huit cens mille livres. Quelque temps après, au commencement de 1712. je paſſai à la Martinique, où j'appris que Monſieur Phelipeaux qui en étoit Gouverneur, faiſoit armer pour une entrepriſe contre les Anglois. On avoit réſolu de leur enlever Antigoa, ou du moins d'y faire le ravage. Ce fut Monſieur de Caſſart qui ſe chargea de l'expédition. Il prit pour cela cinq Vaiſſeaux du Roi & trois mille hommes de troupes, auſquelles Monſieur Phelipeaux nous engagea de nous joindre près de trois cens Flibuſtiers qui nous trouvions alors à la Martinique.

Les Anglois étoient ſur leurs gardes, & nous eſſayâmes inutilement de faire une deſcente dans Antigoa. Monſieur de Caſſart en fut piqué juſqu'au vif, & ne voulant pas qu'il fût dit qu'il avoit fait en vain une telle levée de bouclier, il rabatit ſur Mont-Serrat, où les Anglois ſe trouverent trop foibles pour empêcher notre débarquement. Ils avoient en récompenſe fait huit ou dix petits retranchemens qu'il falloit forcer avant que d'arri-

ver à la Ville. Monſieur de Caſſart rangea ſon armée en bataille, & ordonna aux Flibuſtiers d'être éxacts à l'ordre comme les autres troupes.

Nous gardâmes donc gravement les rangs juſqu'au premier retranchement que nous emportâmes après quelque réſiſtance. Nous fûmes choqués de cette façon de combattre; & trouvant ridicule le flegme avec lequel les Soldats d'un Bataillon comptent diſcretement leurs pas, & ne ſongent qu'à meſurer leur démarche, tandis que les Ennemis ont le temps d'en déranger la ſimetrie à coups de fuſil, nous nous laiſſâmes aller à notre impetuoſité dès le ſecond retranchement, & laiſſant là les drapeaux, les tambours pour courir à la débandade ſur les Anglois, nous les pouſſâmes de retranchement en retranchement, & nous entrâmes avec eux dans la Ville.

Monſieur de Caſſart fut alors bien obligé de doubler le pas. En entrant dans la place, il nous fit les plus rudes réprimandes. Il nous repreſenta qu'outre la faute de déſobéiſſance, nous nous étions expoſez à nous faire tous tailler en pieces par notre imprudente vivacité. Cependant comme il voyoit ſon éloquence contredite par l'évenement & notre étourderie juſtifiée, il n'en fut plus queſtion, & le reſte du jour fut employé à piller la Ville & à ruiner les habitations.

Le butin ſe portoit en commun ſur les Vaiſſeaux pour être partagé à la Martinique, ainſi le pillage ſe faiſoit d'abord dans la Ville avec plus d'ordre que nous n'en avions obſervé pour la prendre. Mais la mort d'un de nos Flibuſtiers penſa faire dégénerer en guerre ci-

vile

vile celle que nous faiſions ſi paiſiblement aux Anglois. Ce Flibuſtier s'étant preſenté pour entrer dans une maiſon d'aſſez belle apparence, un Officier François qui étoit à la porte avec quelques Soldats, voulut l'en empêcher. Le Flibuſtier lui demanda de quel droit il s'emparoit de cette maiſon, lui qui non plus que ſes camarades n'avoit pas contribué à la priſe de la Ville. L'Officier au lieu de lui répondre le fit repouſſer par ſes Soldats, & tandis que le malheureux ſe retourna pour nous appeller à ſon ſecours, il reçut deux coups d'épée dont il tomba mort ſur la place.

Quelques Flibuſtiers s'en aperçurent & nous en avertirent. Nous commençames à nous raſſembler & à faire appeller ceux des nôtres qui ſe trouvoient éloignez. Heureuſement Monſieur Caſſart informé des mouvemens qu'on nous voyoit faire, accourut & nous trouva prêts à attaquer les François qui ſe préparoient à nous recevoir courageuſement, dix au moins contre un. La preſence du Chef ne nous deſarma pas, & peut-être eût-il été forcé de ſe mettre contre nous à la tête des ſiens, ſi nous offrant ſatisfaction, il ne nous eût promis de nous livrer l'Officier dont nous nous plaignions. Cette promeſſe nous apaiſa. Elle ne fut pourtant point accomplie: l'Officier diſparut & nous oubliâmes cette affaire.

Fin du deuxiéme Volume.

La ſuite des Avantures du Chevalier de Beauchêne eſt à Tours, entre les mains de Madame ſon Epouſe; ſi elle me l'envoye j'en ferai part au Public.

